.. ANNÉE - N° 11 AVRIL 1926

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur

ROME
8, Lungo Tevere Cenci (XVe)

PARIS
10, Rue Cassette (VIe)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Croix-de-Pierre — Chèque Postal : LYON, 83/35

BRUXELLES - ETTERBEECK
45, Avenue Eudore-Pirmez

PÉKIN
Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

I. DOCTRINE.

L'ICONOGRAPHIE EMBLÉMATIQUE DE JÉSUS-CHRIST

Le Lion.

Le Roi. Voici le Roi ; le premier de ces quatre rois que l'Eternel fit paraître aux yeux éblouis d'Ezéchiel sur les bords du Chobar, (1) et que saint Jean reconnut en son éblouissante vision de Patmos, tout couverts d'yeux partout, et qui chantaient devant le trône de l'Agneau en agitant leurs ailes de feu : le Lion, roi des fauves ; le Taureau, roi des troupeaux ; l'Aigle, roi des airs, et l'Homme, roi du monde.

Mais ce lion-là, si roi qu'il fut, n'était pourtant qu'un serviteur ; c'est pourquoi, de concert avec l'Homme, l'Aigle et le Taureau, il acclamait Celui qui fut, Celui qui est, Celui qui sera éternellement l'avenir, le Roi suprême des rois, tout à la fois Lion et Agneau, que Jean vit monter sur le trône de Dieu pour ouvrir le Livre sept fois scellé. (2)

(1) *Ezéchiel* ch. I, 1, 10.
(2) *Apocalypse de saint Jean* v, 8 et vi, 5, 6.

I — LE LION DANS LES ANCIENS PAGANISMES.

Autour de cette religion d'Israël sur laquelle planaient les voix formidables et les reflets des visions troublantes des Prophètes, bien des siècles avant que Jean eut reposé son front sur le Cœur du Messie et que l'Esprit fut en lui descendu, les paganismes d'Europe, d'Afrique et d'Asie avaient adopté l'image du lion pour figurer, comme ils se les imaginaient, les divers attributs de la Divinité.

Chez les Egyptiens, la déesse Sekhet portait noblement une ête léonine, et chez les Grecs quatre lions enrênés enlevaient dans un impressionnant galop, ou tiraient majestueusement au pas le char de Cybèle, la Mère des Dieux, la « Bonne Déesse », image illusoire, mais image quand même, de la bonté divine qui donne à l'homme tous les biens que produit la terre.

En Perse, le Lion était l'un des animaux sacrés du culte de Mithra. Les fêtes de ce dieu s'appelaient « Léontiques », et, souvent, sur les sculptures qui nous montrent Mithra sacrifiant le taureau, le Lion et le Serpent sont couchés sous l'animal immolé. Les initiés du IV[e] Ordre, dans les mystères mithriaques, se nommaient « lions » et « lionnes », et Mithra luï-même, « le Soleil Invincible », parait avoir été parfois personnifié par un dieu léontocéphale, c'est-à-dire qui portait une tête de lion sur un corps humain.

Ce fut sans doute le culte mithriaque, très en faveur dans les légions romaines d'Orient, qui fit adopter par grand nombre d'entre elles l'image du lion comme insigne militaire : la IV[e] légion, Flavia; la VII[e], Claudia; la IX[e], Augusta; la XIII[e], Gemina; la XVI[e], Flavia; la XXI[e], Gemina, portaient le Lion comme marque distinctive. (1)

Par ailleurs, le Lion prête ses griffes au Sphinx et son corps au Griffon, donnant à ces mythes, en même temps qu'une part de sa nature, une part aussi des qualités qui s'attachaient à lui, royauté, puissance, vigilance, courage et justice.

Royauté et puissance; et ce fut sans doute pourquoi, sur leurs monnaies, Alexandre le Grand, et après lui Maximilien-Hercule, Probus, Gallien et autres souverains se casquèrent de la peau de la tête du lion. (2)

Force et courage; ce qui explique, en plus de l'influence mithriaque, son adoption comme insigne par les légions de Rome.

Justice; car les Anciens disaient que le lion n'attaque

---

(1) Cf. C. Renel, in *Rev. Hre des Relig.*, ann 1903, p. 47.

(2) Sans oublier le souvenir du Lion de la forêt de Némée qu'Hercule étrangla, disait-on.

sa proie que s'il est poussé par l'impérieux besoin de nourriture, et que, même en ce cas, il ne se jette jamais sur l'adversaire tombé à terre avant le combat. On racontait aussi que le lion savait se montrer reconnaissant d'un bienfait reçu, au point que les humains pouvaient recevoir de lui d'utiles leçons de juste gratitude.

Notre Moyen-Age conserva à la figure du lion le sens d'emblème de l'idée de justice ; souvent il sculpta son image au seuil des églises, et là, sous le regard de Dieu, dont on pouvait voir l'autel par la porte ouverte, les jugements étaient rendus, selon la formule alors en usage : *inter leones et coram populo*, entre les lions et devant le peuple assemblé. (1) C'était le tribunal sous la grande lumière du plein ciel que saint Louis, au siècle suivant, transportera, durant les chaleurs de l'été, sous son chêne de Vincennes.

Disons pourtant que malgré toutes les anciennes fictions qui faisaient au lion un piédestal de suffisant relief, sa fortune, dans la symbolique du Christ, fut moins brillante que celles, par exemple, du Poisson, de l'Agneau, du Pélican, de l'Ibis, de l'Aigle, pour ne parler que des animaux emblématiques. Ajoutons que la numismatique ancienne, reflet fidèle des paganismes d'alors, le montre aussi moins souvent sur les monnaies des souverains et des villes, que le Cerf, le Taureau, le Cheval, le Bélier, le Poisson, l'Aigle et l'oiseau qui sont aussi devenus, plus tard, des emblèmes de Jésus-Christ dans l'art et la littérature sacrés.

II — LE LION, EMBLEME DE LA RÉSURRECTION ET DU CHRIST RESSUSCITÉ.

Dans son excellent ouvrage sur « *L'art religieux au XIIIe siècle, en France*, (2) » Emile Mâle, expliquant la présence du Lion emblématique sur un vitrail de Bourges qui le montre près du tombeau de Jésus ressuscité, rapporte aussi la tradition en vertu de laquelle le Lion est devenu dans l'art chrétien, un emblème de Jésus-Christ en tant qu'Homme-Dieu ressuscité, et aussi en tant qu'auteur et principe de notre future résurrection : « Tont le monde, dit Mâle, admettait au Moyen-âge que la lionne mettait bas des petits qui semblaient morts-nés. Pendant trois jours les lionceaux ne donnaient aucun signe de vie,

(1) Au portail de l'église St Porchaire de Poitiers, l'un des chapitaux porte l'image de deux lions avec l'inscription : *Leones*, XIIème siècle. On trouve aussi le lion au seuil de plusieurs églises antiques de Rome : celles de St Laurent, hors, les Murs, des Douze Apôtres, de St Laurent, in Lucina, de St Jean et St Paul du Cœlius, de St Saba, etc... Cf. Ciampini, *Vt. Monum.* I, c. 3.

(2) P. 29. Paris, Colin, 1919.

mais le troisième jour le lion revenait et les animait de son souffle. »

Les auteurs des *Bestiaires* du Moyen-âge ont pris sans doute cette fiction dans Aristote et dans Pline l'Ancien, bien que Plutarque, mieux informé des choses et des êtres de l'Orient, aît écrit que les lionceaux viennent au monde, au contraire, les yeux grands ouverts ; et que c'est la raison pour laquelle le lion, en certains peuples de son temps, était consacré au Soleil ; (1) ce qui explique sa présence près de Mithra, le *Sol invictus.*

Cuvier et les naturalistes modernes confirment l'opinion de Plutarque, mais c'est un fait que les auteurs et les artistes du Moyen âge ont travaillé d'après l'opinion contraire en s'appuyant sur l'autorité, très mince en cela, d'Origène (2) et du *Physiologus.* Dans ce monde tout idéaliste qui cherchait à monumenter toute vérité par des symboles, la faveur de la fiction des lionceaux mort-nés et vivifiés le troisième jour par leur père fut grande ; elle eut la faveur de St Epiphane, de St Anselme, de St Yves de Chartres, de St Brunon d'Asti, de St. Isidore, d'Adamantius et de tous les physiologues. (3) « La mort apparente du (petit) lion représentait le séjour de Jésus-Christ dans le tombeau, et sa naissance était comme une image de la résurrection. » (4)



Le Lion ranimant le lionceau, détail d'un vitrail de la Cathédrale du Mans. (XIII[e] siècle.)

L'image était même double, car on pouvait y voir aussi le Christ qui, ayant souffert, est devenu « le premier de la résurrection des morts » (5) et qui est, selon saint Paul le principe, le gage et l'auteur de notre résurrection. Ainsi le Christ ressuscitera donc lui-même ses enfants.

Ecoutons Guillaume de Normandie qui écrivait son *Bestiaire*

(1) Plutarque, *Propos de table,* Liv. IV, ch. 5.
(2) Origène, *Homélie* XVXII, ch. 49.
(3) Cf. Huysmans, *La Cathédrale* édit. Crès. 1920 T : II, p. 220.
(4) E. Mâle, *ouvr. cité,* ibid.
(5) *Actes des Apôtres,* XXVI ,23.

Divin, au début du XIII[e] siècle (1) et que je crois pouvoir traduire ainsi que suit :

... Quant la femele foone	... Quand la lionne enfante
Le foon chiet a terre mort ;	Son faon tombe à terre, mort;
De vivre n'aura ia confort,	De vivre il n'aura point faculté
Iusque li pere, au tier zior	Jusqu'à ce que le père, au troisième jour,
Le soufle et leche par amor ;	Le réchauffe de son souffle, et le lèche par amour ;
En tel maniere le respire,	De telle manière, il le ranime.
Ne porreit aveir autre mire.	Nul autre médecin n'y pourrait rien.

. . . .

Autresi fu de Ihesu-Crist :	Ainsi fut-il de Jésus-Christ
L'umanité que por nos prist,	L'humanité que pour nous il prit
Que por l'amor de nos vesti,	Que par l'amour de nous il revêtit
Paine et travail por nos senti ;	Ressentit ses peines et son travail
Sa deité ne senti rien	Mais sa divinité ne sentit rien
Issi creez,; i ferez bien.	Ainsi croyez, vous ferez bien.
Quand Deix fu mis el monument,	Quand Dieu fut mis au tombeau,
Treis torz i fu tant solement	Trois jours seulement il y resta,
Et au tierz ior le respira	Et au troisième jour le ressuscita,
Li pere, qui le suscita	Son Père qui le revivifia
Autresi comme li lion	De même que le lion
Respire son petit foon	Ranime son petit faon.

III — LE LION, EMBLÈME DES DEUX NATURES DE JÉSUS-CHRIST.

L'union hypostatique en Jésus-Christ des deux natures divine et humaine a été le thème de nombreuses images allégoriques, et nous la retrouverons en plusieurs autres emblèmes. Le Lion est certainement celui dans lequel les deux hypostases divine et humaine sont le moins ostensiblement diférenciées.

Les Anciens s'accordaient à dire que toutes les qualités actives du lion sont localisées dans son train de devant, dans sa tête, son cou, sa poitrine et ses griffes antérieures, l'arrière-train, pour eux, n'avait que le rôle de soutien, de point d'appui terrestre.

Partant de cette donnée, ils firent du devant du lion l'emblème de la nature divine du Christ, et de la partie postérieure de l'animal, l'image de son humanité.

Dans son *Bestiaire*, Philippe de Taun, l'aîné de Guillaume de Normandie, nous expose que, dans l'emblème du lion,

Force de Deité	La force de la *Divinité* (de J.-C.)
Demustre piz carre ;	Demeure dans sa large poitrine ;
Le trait qu'il a derere,	Dans son train de derrière
De mult gredle manere	Qui est fait fait de grêle manière
Demustre Humanité	Demeure l'*Humanité*
Qu'il out od deité	Qu'il a avec la divinité.

---

(1) Vers 1208.

(2) Guillaume de Normandie. *Le Bestiaire Divin. — La nature de Lion* ; Édit. Hippeau, p. 194-196.

S'appuyant sur saint Irénée, (1) Pierre Valérien écrira aussi en parlant du Lion : *Auterioribus partibus cœlestra refert, posterioribus terram.* Et ici le lion emblématique rejoint les conceptions allégoriques qui se sont attachées aux Centaures et aux Griffons.

IV — LE LION EMBLEME DE LA SCIENCE DE JÉSUS-CHRIST.

Le premier *Physiologus*, ce livre écrit au début du Christianisme, qui eut ensuite tant de variantes, et d'où sont sortis nos « Bestiaires » du Moyen-âge rapporte, au sujet du lion, une particularité qu'Elien (2) et plusieurs autres auteurs romains lui attribuent : celle de reconnaitre l'approche des chasseurs ; aussi, disent ils naïvement, quand il les sait à sa poursuite efface-t-il la trace de ses pas en fouettant le sable avec sa queue. (3)

De Guillaume de Normandie, au chapitre déjà cité :

De mult loinz sent en la montaigne	De très loin sent en la montagne
L'oudor del veneor qui chace ;	L'odeur du veneur qui chasse ;
De sa coue covre sa trace	De sa queue couvre (efface) sa trace
Qu'il ne sache trouver, n'attaindre	Pour qu'on ne sache le trouver et l'atteindre
Les convers ou il deit remaindre	Dans les couverts ou il doit se tenir.

Nous avons vu par ailleurs que le lion sait, malgré toutes apparences contraires, que ses petits ne sont pas morts dès avant leur naissance, et qu'il connait le secret de les ranimer.

D'après Pline, (4) il sait aussi quand est violée la fidélité qui lui est due, et Jean Vauquelin traduit ainsi le vieux naturaliste romain : « Le lyon, par son odeur et sentement congnoist quand la lyonne s'est forfaicte en la compaignie du léopard, et l'en pugnist très-grièvement. » (5)

Donc, dans les fables très anciennes, comme le Christ dans les réalités du passé, du présent et de l'avenir, le Lion est celui qu'on ne saurait tromper, parce qu'il sait.

V — LE LION, EMBLEME DE LA VIGILANCE DU CHRIST.

La vieille légende, accréditée également par les anciens auteurs latins, qui montre le lion dormant au désert, le jour ou la nuit, les yeux grands ouverts, ne pouvait être indifférente

(1) S[t] Irénée, *Hiéroglyphicorum*, Lib. VI, c. 27.
(2) Elien, *Histoire des Animaux*, Liv II, ch. 30.
(3) Cf. L'évêque Théobald, XIII[e] siècle. *Physiologus*. Cap. *de Leone*.
(4) Pline, *Histoire Naturelle*, VIII, 17.
(5) J. Vauquelin, *Propriété des animaux* ; d'ap. Berger de Xivrey : *Traditions tératologiques*, p. 54.

aux premiers symbolistes chrétiens. Que les faits allégués fussent réels ou non, que leur importait ? saint Augustin commentant une particularité assez étrange attribuée à l'aigle, ne nous dit-il pas qu'en symbolisme « l'important est de considérer la signification d'un fait et non d'en discuter l'authenticité » (1) ?

Ce fut ainsi que l'idéalisme chrétien d'autrefois regarda toujours et en tout le symbole et non la chose, l'esprit qui vivifie, et non la lettre qui dessèche. Donc, il vit, dans le sommeil du lion aux yeux perpétuellement ouverts, l'image du Christ attentif qui voit tout, et qui garde nos âmes du mal, quand elles le veulent bien, en pasteur vigilant, en bon Pasteur.

Mais nos interprétateurs du Moyen-âge sont allés plus loin : Si le chrétien, selon le mot célèbre, est un autre Christ, à plus forte raison les Pontifes et les prêtres. C'est pourquoi, à l'adresse de ceux-ci ils joignirent au lion emblème de la justice sculpté au seuil des églises un autre sens que, dans ses *Poésies Latines*, (2) Alciat exprime élégamment ainsi :

Est leo, sed custos, oculis quia dormit apertis ;
Templorum idcirco ponitur ante fores.

« C'est un lion, mais aussi un gardien, parce qu'il dort les yeux ouverts ; — C'est pour cela qu'il est placé devant la porte des temples. »

Aussi, saint Charles Borromée, reprenant au XVIe siècle la symbolique des anciens Pères, donna-t-il, au IVe concile provincial de Milan qu'il présidait, le conseil d'orner les portes des églises de la figure du lion pour rappeler à ceux qui ont charge d'âmes la vigilance nécessaire. (3)

Guillaume de Normandie, en son Bestiaire, souligne brièvement ce caractère emblématique du Lion, et donne l'interprétation suivante :

Quer quant il dort, li oil veille ;	Quand le lion dort, son œil veille,
En dormant a les euz overz,	En dormant ses yeux sont ouverts,
Et clers et luisanz et apers.	Et clairs, luisants et avertis.

. . . .

Or, comprenez ce que cela signifie :

Quand cest lion fut en croiz mis	Quand ce lion fut mis en croix
Par les Ieves, ses anemis,	Par les Juifs, ses ennemis
Qui le jugièrent a grant tort,	Qui le jugèrent très iniquement
Humanité i soffrit mort	Son humanité souffrit la mort
Quand l'espérit de cors rende,	Quand il rendit l'âme de son corps
En la saincte croiz s'endormi ;	Et sur la croix s'endormit ;
Si que la deité veilla.	Mais sa divinité veilla.

(1) St Augustin, *Com. du Psaume C. II.*
(2) *Embl.* ve.
(3) Cf. Martigny. *Dict. des Antiquit. Chrét.* p. 369, 2e col.

Et le vieux poète est ici d'accord avec saint Hilaire et saint Augustin qui voient, dans la manière de dormir du lion, une allusion à la nature divine du Seigneur qui ne s'éteignit pas dans le sépulcre, alors que son humanité y subissait une mort réelle.

VI — LE LION, EMBLEME DIRECT DE LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

Voici le Roi des rois :

Le lion senefie	Le lion représente
Le fils saincte Marie ;	Le Fils de sainte Marie
Reiz est tute gens	Roi de tous les peuples
Sans nul redutement (1)	Sans nul doute possible (1)

C'est jusque dans le Deutéronome que saint Ambroise, va chercher le plus ancien texte biblique qui fasse du lion un emblème de Jésus-Christ : Moïse y dit des fils du patriarche Gad : « Gad a été comblé de bénédiction ; il s'est reposé comme un lion qui a saisi le bras et la tête de sa proie... » (2) Et le saint évêque de Milan regarde cette parole comme faisant de la tribu de Gad une excellente figure du Sauveur, victorieux de Satan, et qui, satisfait de son œuvre terrestre, se repose dans le triomphe du ciel. (3)

Mais le principal texte, formel celui-là, qui assimile le Christ au Lion nous est fourni par la vision de saint Jean décrite en son *Apocalypse* : Sur le trône qu'un arc-en-ciel entourait « comme une vision d'émeraude », et devant lequel étaient courbés les quatre animaux aux ailes palpitantes de flamme et les vingt-quatre vieillards couronnés d'or, voilà qu'apparut le Livre mystérieux, fermé de sept sceaux. Et l'Apôtre pleurait parce que personne au ciel n'était jugé digne de rompre les sceaux du Livre. Mais voilà qu'un des vieillards lui dit : « Ne pleure point ; *voici le Lion de la tribu de Juda,* la racine de David, qui a obtenu par sa victoire d'ouvrir le Livre, et d'en lever les sceaux... Et je vis : et voilà au milieu du trône et des quatre animaux, et au milieu des vieillards, un Agneau debout et comme immolé ayant sept cornes et sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu... » (4)

Voilà donc le Christ vainqueur montré en tant qu'Agneau, parce qu'il est « doux et humble de cœur », ainsi qu'il l'a dit lui-même, et en tant que Lion, car il possède, dans sa plénitude, la force divine et victorieuse.

---

(1) *Bestiaire* anglo, normand de Philippe de Chaux, XII[e] siècle.
(2) *Deutéronome*, XXXIII, 20.
(3) Cf. S[t] Ambroise ; *De benedict. Patr.* C. VIII.
(4) S[t] Jean, *Apocalypse*, V, 5.

Lion et Agneau tout ensemble, ainsi l'acclameront l'iconographie et l'emblématique mystique de tous les âges chrétiens :

Le Missel du XV[e] siècle de l'ancienne abbaye bénédictine de Nouaillé, près Poitiers, salue ainsi la Vierge féconde, en la Prose de l'Annonciation :

Tu parvi et magni
Leonio et Agni
Salvatoris Xpisti
Templum extitisti

« Tu fus le temple du Christ-Sauveur, Lion et Agneau, si petit et si grand ! »

Et plus tard saint François de Sales écrira :

« C'est la vérité que les abeilles mystiques font leur plus excellent miel dans les playes de ce Lyon de la tribu de Juda esgorgé, mis en pièce et deschiré sur le mont du Calvaire et les enfans de la Croix se glorifient en leur admirable problème que le monde n'entend pas ». (1)

Ecce vicit Leo de tribu Juda ! Voici le Lion de la tribu de Juda ! Cette acclamation sera l'une des paroles sacrées les plus répétées dans le symbolisme et l'hermétisme chrétiens ; et la foi, la confiance des peuples en la vertu des paroles saintes, lui attacheront même un pouvoir de protection spéciale en l'employant comme une sorte de formule d'exorcisme ou de talisman pieux.

C'est ainsi qu'une amulette, probablement d'origine gnostique et par conséquent faite aux premiers siècles chrétiens, représente la chouette, image certaine de Satan, autour de laquelle se déroulent le mot *Dominus* entouré de sept étoiles, et l'inscription suivante : « *Bicit te leo de tribu Juda radis David* » (sic) Au revers, ces mots : « *Jesu Xpistus ligavit te bratius Dei*, et *sigillus Salomonix abis notturna non babas ad anima pura et super quis vis sis* » (sic) Ce qui doit se traduire :

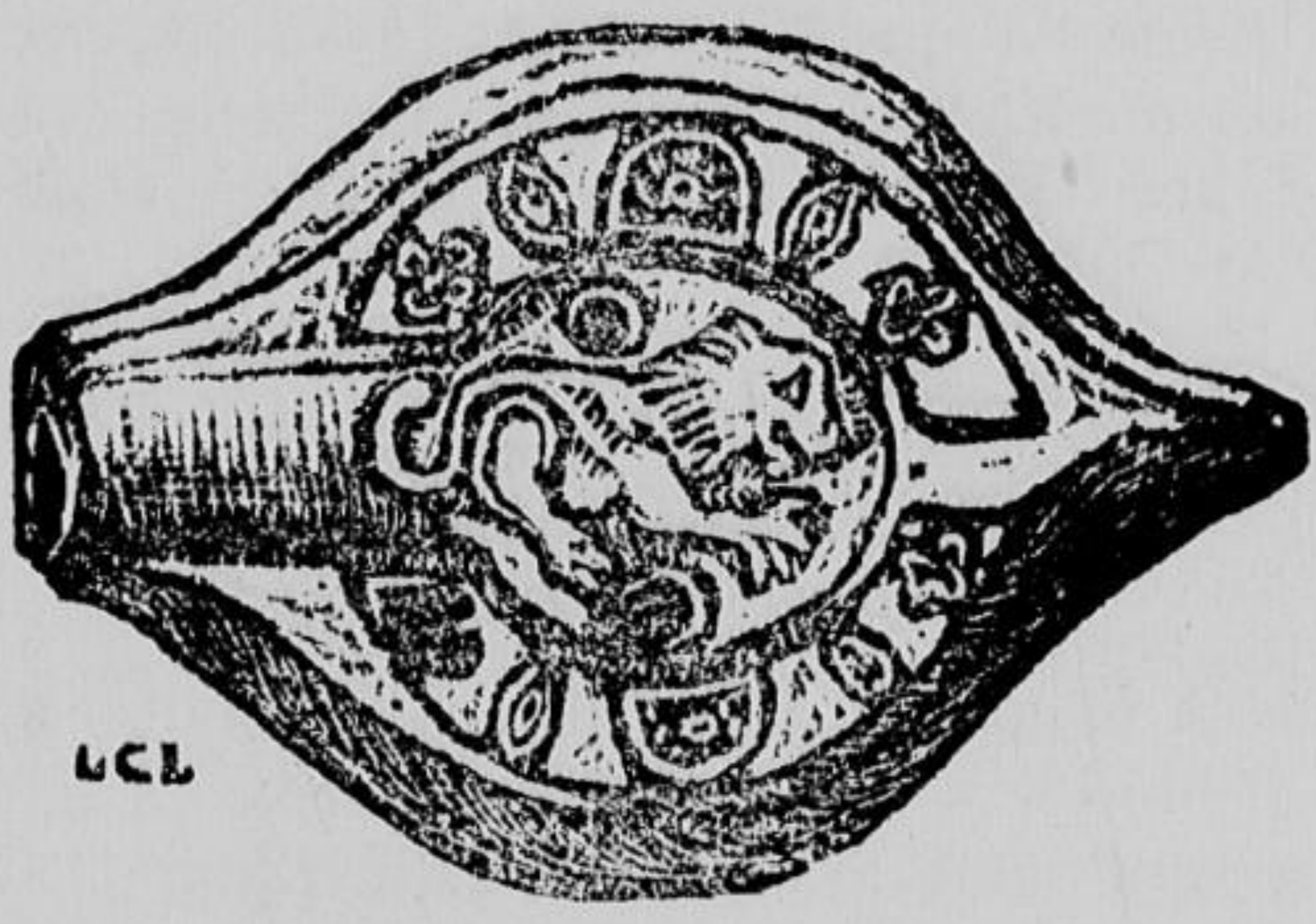
« Il t'a vaincu le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David. Jésus-Christ, le bras de Dieu, t'a lié, et le sceau de Salomon. Oiseau nocturne ! puisses-tu ne jamais arriver jusqu'à l'âme pure, ni dominer sur elle, qui que tu sois ! » (2)

Ailleurs, un clou magique de même époque porte ces mots :

Vicit Leo de tribu Juda † *radix David. Solomon* † *Davit filius Jesse* ». (3)

Ces formules de conjuration ne laissent aucune place au doute ; c'est bien le pouvoir du Christ, Lion de Juda, qui est

(1) S[t] François de Sales, *Traicté de l'Amovr de Diev*. Édit. de 1617, p. 1078.
(2) Cf. Dom Leclercq, *Dict. d'Archéol. Chrét.* T. III, vol I, col. 1467.
(3) *Ibid.* T I, v. II col. 1837.



Lampe chrétienne de Carthage. (II - IV s.)

opposé à celui de Satan. (Et à celui des autres puissances mauvaises : « Qui que tu sois ! » crie le texte à la chouette infernale.) C'est Lui aussi, très vraisemblablement, qui apparait au centre



Le Lion Christ sur le Livre de Kells.

d'une lampe chrétienne de Carthage reproduite ci-contre d'après le R. P. Delattre (1) De même sur le clocher de St. Front de Périgueux, où la présence d'un Lion entre deux files de griffons peut bien représenter hiéroglyphiquement la descente de Jésus aux Enfers. (2)



Sculpture de Perros-Guirec
d'après cliché photographique.

Le *Livre de Kells*, un des plus remarquables documents paléographiques d'Irlande, contient une miniature où le Lion-Christ apparaît au centre de quatre motifs qui sont très explicites sur sa nature divine : en bas, le bœuf et l'aigle de saint Luc et de saint Jean ; en haut, à la place de l'homme ailé de saint Mathieu et du lion de Saint Marc, le miniaturiste a peint deux flabella. (3) Le lion central est donc bien le Christ au milieu des animaux évangéliques.

Un autre exemple encore plus certain, si possible. Le vieux portail roman de l'église de Perros-Guirec, en Bretagne, est orné d'un groupe de facture grossière représentant la Trinité ; le Père y est représenté par un vieillard, le Fils par un Lion, le Saint-Esprit par une colombe. (4)

Le lion est bien aussi l'hiéroglyphe du Sauveur quand il nous est montré combattant le Serpent, le Dragon ou quelque autre bête mal famée, tel, par exemple, le lion que cite Martigny qui tient en ses griffes un porc-épic, (5) ou bien ailleurs, un monstre humain. C'est l'éternel combat du Christ contre l'enfer ; cette interprétation s'impose trop d'elle-même pour qu'il soit besoin d'insister.

(1) Ap. *Rev. Art Chrétien* ann. 1890, p. 137.
(2) Cf. F. de Verneilh. *Des influences byzantines*, in *Annales Archéol.* juillet-août 1854, p. 235.
(3) *Revue de l'Art Chrétien* ann. 1883, p. 493.
(4) Document aimablement communiqué par MM. R. Guénon et Genty.
(5) Martigny. *Diction. des Antiquités chrétiennes.* p. 369, 2 col.

VI — LE LION MYSTIQUE DANS L'HÉRALDIQUE NOBILIAIRE.

A grand seigneur, premier honneur : Voici le raz Tafari, l'actuel prince régent et l'héritier du trône d'Ethiopie qui s'avance, portant sur son sceau personnel le lion multi-séculaire des souverains d'Ethiopie et d'Abyssinie, ses ancêtres. Ce lion-là porte sa croix sur l'épaule droite, et sa tête est coiffée du diadème en tiare des pontifes et des souverains orientaux. Un armorial du XVIIIe siècle que j'ai en mains, dont la première édition fut dirigée par le Chevalier de Jaucourt, représente le



Le Lion d'Ethiopie, sur le sceau du raz Tafaie.



Le Lion héraldique d'Arles-en-Provence.

blason royal de ces Négus d'Ethiopie chargé d'un lion qui tient un crucifix, l'écu est timbré de la couronne d'épines, avec les fouets de la flagellation en sautoir. Leur devise était explicite : *Ecce vicit Leo de tribu Juda.* Le lion d'Ethiopie montre ainsi le Sauveur crucifié et proclame qu'il est « le Lion de Juda » ; c'est donc ici le symbole qui montre la divine Réalité.

Le lion des anciens rois d'Arménie tenait aussi la croix, mais il semble que ce fut en allusion à l'histoire de la dynastie de Léon d'Arménie, longue lutte contre l'Islamisme pour la défense de la Croix.

Même interprétation pour le lion du blason du cardinal Pasqua, de Gênes, 1565, qui tient la croix du bras senestre alors que le dextre s'élève en défense, toutes griffes dehors. (1)

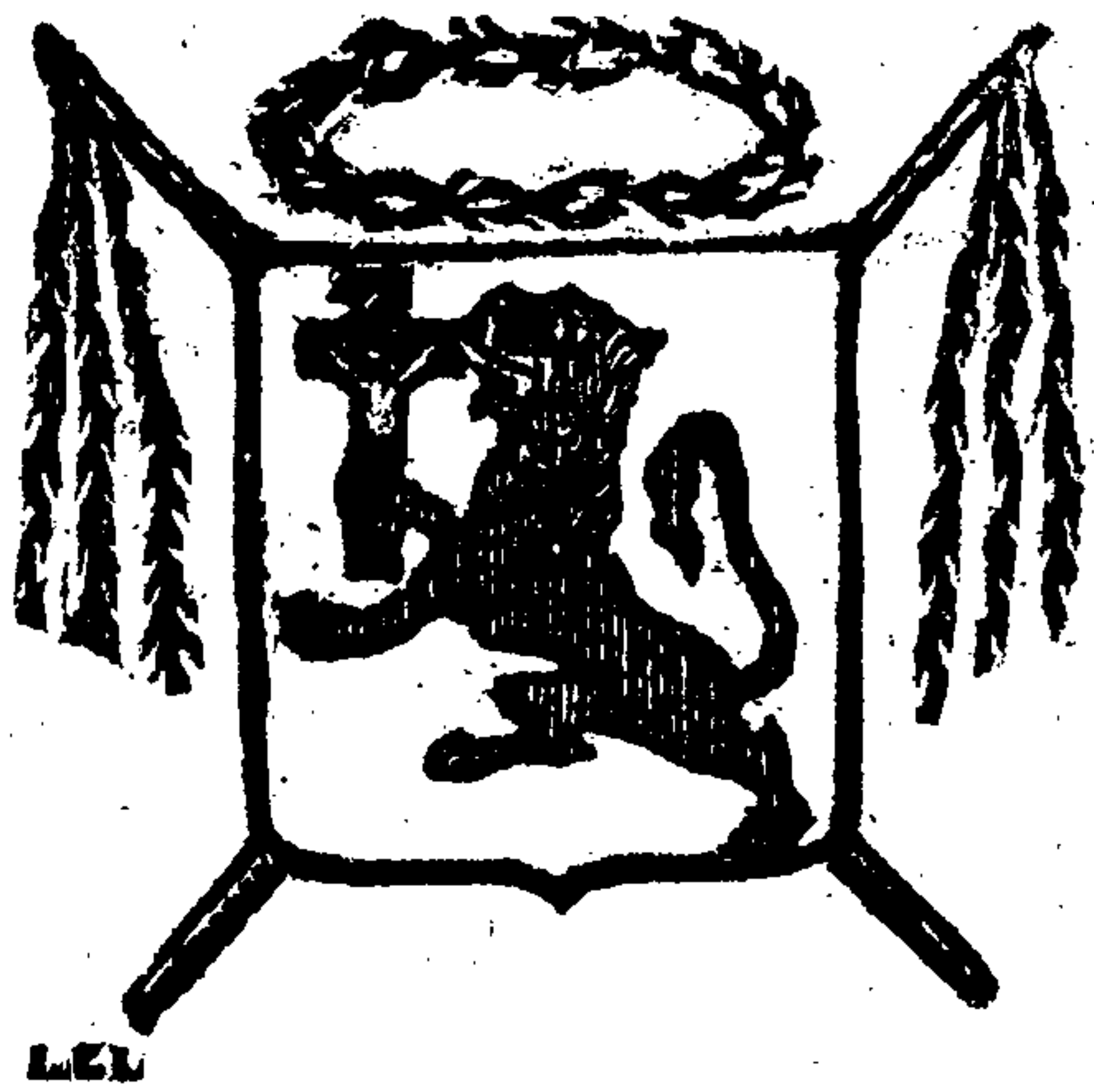
Mais le Lion assis du blason de la ville d'Arles-en-Provence, porte sur sa bannière, sur son « labarum », son nom : le chiffre du Christ, le X et le P superposés. (2)

---

(1) La Colombière, *La science Héroïque*, Ed. de 1669, p. 248, n° 16.

(2) Cf. J. Meurgey. *La place des décorations dans les armoiries des villes de France.* p. 1, grav. Paris 1924.

Et J. Roman cite le sceau d'un chevalier français d'époque capétienne où le Lion combat le Dragon, et qu'entoure la devise significative : *Leo pugnat cum Dracone.* (1) C'est encore la lutte éternelle entre le Christ et Satan dont je parlais plus haut.



Le Lion d'Ethiopie d'après un armorial du XVIIIe siècle.

De même que sur les insignes des légions romaines le lion symbolisait la force, la vaillance et la gloire militaires, ainsi portait-il aussi le même sens sur les milliers de blasons du Moyen-âge où il apparait seul ; mais aussi, de même qu'on a pu dire, avec des éléments suffisants de crédibilité, que le terrible roi des déserts enfiévrés de soleil représentait en même temps, pour les Légions revenues d'Orient, le dieu Mithra, le «Soleil Invincible», de même aussi, certainement, et bien que nous ne puissions aujourd'hui que très difficilement reconnaître lesquels, nombre de lions des blasons féodaux ont dû, dans la pensée de ceux qui les ont choisis, représenter, en plus de leur sens profane de force et de courage, le Lion divin qu'exalte si intensément toute la littérature liturgique et mystique de cette même époque féodale.

VII — LE LION, EMBLEME DE SATAN

Je n'ai pas trouvé d'exemple certain, dans les anciens arts figuratifs, où le Lion ait été employé pour représenter le fidèle chrétien ; mais il partage avec de nombreux autres emblèmes de Jésus-Christ le mauvais rôle de servir d'emblème à l'anti-Christ, à Satan.

Dès l'aube de l'Eglise il eut assez souvent ce sens, en raison des paroles de saint Pierre : « Soyez sobres, mes Frères, et veillez ; car le diable votre adversaire, comme un lion rugissant, cherche à vous dévorer. » (2)

(1) J. Roman *Manuel de Sigillographie française,* 1912, p. 154.
(2) Saint Pierre, 1er *Epître,* v, 8.

Souvent, en des scènes de l'ancien art chrétien où le Lion poursuit des cerfs, des biches timides ou d'innocentes gazelles le vulgaire ne voit que la poursuite banale de sa proie par le fauve affamé, alors que ces images sont en réalité l'illustration du texte de saint Pierre : « le démon votre ennemi, comme un lion rugissamt, cherche à vous dévorer.

Nous retrouvons aussi le Lion-Satan dans celui que Samson vainquit et tua, et dans la gueule duquel il devait, en repassant, trouver le don providentiel d'un doux rayon de miel, (1) et aussi dans le lion dont David, a son tour, fut vainqueur. (2)

Le célèbre reliquaire de l'Abbé Bégon, du trésor de l'ancienne abbaye de Conques-en-Rouergue, IXe siècle, connu sous le nom de « Lanterne de saint Vincent » représente ce combat de David contre le lion et sur l'inscription mutilée qui souligne cette image on lit encore... *sic noster David Satanam superavit.* C'est donc bien « Notre » David-Sauveur, le nouveau David sous les traits de l'ancien qui terrasse Satan, le lion d'enfer.

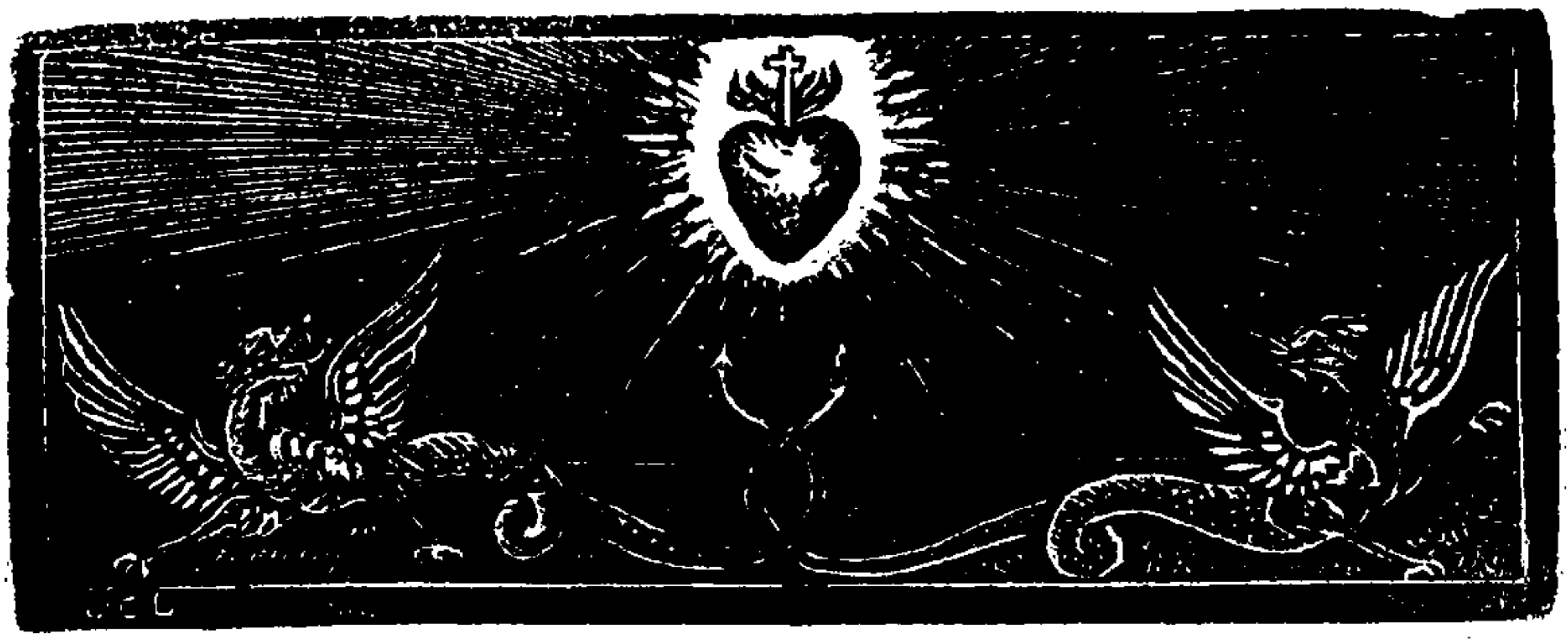
Ainsi donc le noble animal offrit tour à tour à nos Pères, avec ses formes puissantes, ses qualités les plus éminentes pour les aider à glorifier, par analogies, le Rédempteur du Monde, ses mérites divins, son Œuvre et son triomphe ; et puis son caractère de fauve qui vit de proie, devint, sous la plume de premier des Papes, le motif de l'utile leçon de tempérance et de vigilance qui a plané depuis lors sur l'Eglise, et qu'elle répète chaque jour au peuple chrétien, en l'Office des Complies : « Soyez sobres, et veillez à vos âmes. »

L. CHARBONNEAU-LASSAY.
Loudun (Vienne).

PENSÉE

Nous qui voulons que le Cœur lumineux du Christ illumine *toute la pensée humaine*, soumettons-Lui d'abord *notre pensée à nous*.

(1) *Livre des Juges* Ch. XIV, 5 et 8.
(2) *Livre des Rois* Ch. XVII, 34 et suiv.



Le Cœur rayonnant et le Cœur enflammé.

Il est des mots qui, sous l'influence de conceptions toutes modernes, ont subi, dans l'usage courant, une étrange déviation et comme un amoindrissement de leur signification originelle ; le mot « cœur » est de ceux-là. N'a-t-on pas aujourd'hui l'habitude, en effet, de faire « cœur », quand on le prend au figuré, exclusivement synonyme de « sentiment » ? Et n'est-ce pas pour cela que, comme l'a fait très justement observer le R. P. Anizan (*Regnabit*, février 1926), on n'envisage généralement le Sacré-Cœur que sous l'angle restreint de la « dévotion », entendue comme quelque chose de purement affectif ? Cette façon de voir s'est même tellement imposée qu'on en est arrivé à ne plus s'apercevoir que le mot « cœur » a eu autrefois de tout autres acceptions ; ou du moins, quand on rencontre celles-ci dans certains textes où elles sont par trop évidentes, on se persuade que ce ne sont là que des significations exceptionnelles et, pour ainsi dire, accidentelles. C'est ainsi que, dans un livre récent sur le Sacré-Cœur, nous avons eu la surprise de constater ceci : après avoir indiqué que le mot « cœur » est employé pour désigner les sentiments intérieurs, le siège du désir, de la souffrance, de l'affection, de la conscience morale, de la force de l'âme (1), toutes choses d'ordre émotif, on ajoute simplement, en dernier lieu, qu'il « signifie *même quelquefois* l'intelligence » (2). Or c'est ce dernier sens qui est en réalité le premier, et qui, chez les anciens, a été regardé partout et toujours comme le sens principal et fondamental, alors que les autres, quand ils se rencontrent également, ne sont que secondaires et dérivés et ne représentent guère qu'une extension de l'acception primitive.

---

(1) Le mot *courage* est effectivement dérivé de *cœur*.

(2) R. P. A. Hamon, S. J., *Histoire de la Dévotion au Sacré-Cœur* ; T. II, *L'Aube de la Dévotion* ; Introduction, p. XVIII.

Pour les anciens, en effet, le cœur était le « centre vital », ce qu'il est effectivement tout d'abord dans l'ordre physiologique, et en même temps, par transposition ou, si l'on veut, par correspondance analogique, il représentait le centre de l'être à tous les points de vue, mais en premier lieu sous le rapport de l'intelligence ; il symbolisait le point de contact de l'individu avec l'Universel, le lieu de sa communication avec l'Intelligence divine elle-même. Une telle conception se trouve même chez les Grecs, chez Aristote par exemple ; et, d'autre part, elle est commune à toutes les doctrines traditionnelles de l'Orient, où elle joue un rôle des plus importants. Nous pensons avoir l'occasion de montrer, dans d'autres études, qu'il en est ainsi particulièrement chez les Hindous ; nous nous contentons donc, pour le moment, de signaler ce fait sans nous y arrêter davantage. On a reconnu que, « pour les anciens Egyptiens, le cœur était aussi bien le siège de l'intelligence que de l'affection » (1) ; c'est ce que M. Charbonneau-Lassay rappelait dernièrement ici même (février 1926, p. 210) : « Le sage d'Egypte ne regardait pas seulement le cœur comme l'organe affectif de l'homme, mais encore comme la vraie source de son intelligence ; pour lui, la pensée naissait d'un mouvement du cœur, et s'extériorisait par la parole ; le cerveau n'était considéré que comme un relai où la parole peut s'arrêter, mais qu'elle franchit souvent d'un élan spontané. » Chez les Arabes aussi, le cœur est regardé comme le siège de l'intelligence, non pas de cette faculté tout individuelle qu'est la raison, mais de l'Intelligence universelle (*El-Aqlu*) dans ses rapports avec l'être humain qu'elle pénètre par l'intérieur, puisqu'elle réside ainsi en son centre même, et qu'elle illumine de son rayonnement.

Ceci donne l'explication d'un symbolisme qui se rencontre très fréquemment, et suivant lequel le cœur est assimilé au soleil et le cerveau à la lune. C'est que, en effet, la pensée rationnelle et discursive, dont le cerveau est l'organe ou l'instrument, n'est qu'un reflet de l'intelligence véritable, comme la lumière de la lune n'est qu'un reflet de celle du soleil. Celui-ci, même au sens physique, est véritablement le « Cœur du Monde », qu'il éclaire et vivifie : « O toi dont la figure est un cercle éblouissant *qui est le Cœur du Monde...* », dit Proclus dans son *Hymne au Soleil*. Et, conformément à l'analogie constitutive qui existe entre l'être humain et le Monde, entre le « Microcosme » et le « Macrocosme », comme disaient les hermétistes, la transposition

(1) E. Drioton, *La Vie spirituelle dans l'ancienne Egypte*, dans la *Revue de Philosophie*, novembre-décembre 1925. — Mais pourquoi, aussitôt après avoir fait cette remarque, dire seulement que l'expression « mettre Dieu dans son cœur » signifiait « faire de Dieu le terme constant de ses affections et de ses désirs » ? Que devient ici l'intelligence ?

que nous indiquions tout à l'heure s'effectue également ici : le soleil représente le « Centre du Monde » dans tous les ordres d'existence ; de là le symbole du « Soleil spirituel », dont nous aurons à reparler dans la suite de ces études.

Maintenant, comment se fait-il que tout cela soit si complètement oublié des modernes, et que ceux-ci en soient arrivés à changer la signification attribuée au cœur comme nous le disions tout d'abord ? La faute en est sans doute pour une grande part au « rationalisme », nous voulons dire à la tendance à identifier purement et simplement raison et intelligence, à faire de la raison le tout de l'intelligence, ou tout au moins sa partie supérieure, à croire qu'il n'est rien au-dessus de la raison. Ce rationalisme, dont Descartes est le premier représentant nettement caractérisé, a pénétré depuis trois siècles toute la pensée occidentale ; et nous ne parlons pas seulement de la pensée proprement philosophique, mais aussi de la pensée commune, qui en a été influencée plus ou moins indirectement. C'est Descartes qui a prétendu situer dans le cerveau le « siège de l'âme », parce qu'il y voyait le siège de la pensée rationnelle ; et, en effet, c'était la même chose à ses yeux, l'âme étant pour lui la « substance pensante » et n'étant que cela. Cette conception est loin d'être aussi naturelle qu'elle le semble à nos contemporains, qui, par l'effet de l'habitude, sont devenus pour la plupart aussi incapables de s'en affranchir que de sortir du point de vue général du dualisme cartésien, entre les deux termes duquel oscille toute la philosophie ultérieure.

La conséquence immédiate du rationalisme, c'est la négation ou l'ignorance de l'intellect pur et supra-rationnel, de l'« intuition intellectuelle » qu'avaient connue l'antiquité et le moyen âge ; en fait, quelques philosophes de notre époque essaient bien d'échapper au rationalisme et parlent même d'« intuition », mais, par un singulier renversement des choses, ils n'ont en vue qu'une intuition sensible et infra-rationnelle. L'intelligence qui réside dans le cœur étant ainsi méconnue, et la raison qui réside dans le cerveau ayant usurpé son rôle illuminateur, il ne restait plus au cœur que la seule possibilité d'être le siège de l'affectivité ; et c'est ainsi que Pascal entend déjà le « cœur » au sens exclusif de « sentiment ». D'ailleurs, il est arrivé ceci : le monde moderne a vu naître une autre tendance solidaire du rationalisme et qui en est comme la contre-partie, ce que nous pouvons appeler le « sentimentalisme », c'est-à-dire la tendance à voir dans le sentiment ce qu'il y a de plus profond et de plus élevé dans l'être, à affirmer sa suprématie sur l'intelligence ; et une telle chose n'a pu se produire que parce que l'intelligence avait été tout d'abord réduite à la seule raison. En cela comme en beaucoup d'autres domaines, les modernes

ont perdu la notion de l'ordre normal et le sens de toute vraie hiérarchie ; ils ne savent plus mettre chaque chose à sa juste place ; comment s'étonner que tant d'entre eux ne puissent reconnaître le « Centre » véritable vers lequel devraient s'orienter toutes les puissances de l'être ?

Peut-être certains trouveront-ils que, en présentant les choses en raccourci comme nous venons de le faire, nous les simplifions un peu trop ; et, assurément, il y a là quelque chose de trop complexe en réalité pour que nous prétendions l'exposer complètement en quelques lignes ; mais nous pensons pourtant que ce résumé n'altère pas la vérité historique dans ses traits essentiels. Nous reconnaissons volontiers qu'on aurait tort de considérer Descartes comme l'unique responsable de toute la déviation intellectuelle de l'Occident moderne, et que même, s'il a pu exercer une si grande influence, c'est que ses conceptions correspondaient à un état d'esprit qui était déjà celui de son époque, et auquel il n'a fait en somme que donner une expression définie et systématique ; mais c'est précisément pour cela que le nom de Descartes prend en quelque sorte figure de symbole, et qu'il peut servir mieux que tout autre à représenter des tendances qui existaient sans doute avant lui, mais qui n'avaient pas encore été formulées comme elles le furent dans sa philosophie.

Cela dit, on peut se poser cette question : pour les modernes, le cœur se trouve réduit à ne plus désigner que le centre de l'affectivité ; mais ne peut-il pas légitimement être considéré comme tel, même par ceux pour qui il représente avant tout le centre de l'intelligence ? En effet, s'il est le centre de l'être intégral, il doit l'être aussi bien sous le rapport dont il s'agit qu'à tout autre point de vue, et nous ne voyons nul inconvénient à le reconnaître ; ce qui nous paraît inacceptable, c'est qu'une telle interprétation devienne exclusive ou même simplement prédominante. Pour nous, le rapport établi avec l'affectivité résulte directement de la considération du cœur comme « centre vital », vie et affectivité étant deux choses très proches l'une de l'autre, sinon tout à fait connexes, tandis que le rapport avec l'intelligence implique une transposition dans un autre ordre. Il en est ainsi si l'on prend un point de départ dans l'ordre sensible ; mais, si l'on descend au contraire du supérieur à l'inférieur, du principe aux conséquences, c'est le dernier rapport qui, comme nous le disions au début, est le premier, puisque c'est le Verbe, c'est-à-dire l'Intelligence divine, qui est véritablement le « Soleil spirituel », le « Cœur du Monde ». Tout le reste, y compris le rôle physiologique du cœur, aussi bien que le rôle physique du soleil, n'est que reflet et symbole de cette réalité suprême ; et l'on pourra se souvenir, à ce propos, de

ce que nous avons dit précédemment (janvier 1926) sur la nature envisagée comme symbole du surnaturel.

Il convient d'ajouter que, dans ce que nous venons d'indiquer nous n'avons entendu l'affectivité que dans son sens immédiat, littéral si l'on veut, et uniquement humain ; et ce sens est d'ailleurs le seul auquel pensent les modernes quand ils emploient le mot « cœur » ; mais certains termes empruntés à l'affectivité ne sont-ils pas susceptibles d'être transposés analogiquement dans un ordre supérieur ? Cela nous semble incontestable pour des mots comme Amour et Charité : ils ont été employés ainsi, manifestement, dans certaines doctrines du moyen âge, se basant d'ailleurs à cet égard sur l'Evangile même (1) ; et d'autre part, chez beaucoup de mystiques, le langage affectif apparaît surtout comme un mode d'expression symbolique pour des choses qui, en elles-mêmes, sont inexprimables. Certains trouveront peut-être que nous ne faisons qu'énoncer ici une vérité très élémentaire; mais pourtant il n'est pas inutile de la rappeler, car, sur le dernier point, nous voulons dire en ce qui concerne les mystiques, les méprises des psychologues ne montrent que trop bien quel est l'état d'esprit de la plupart de nos contemporains : ils ne voient là rien d'autre que du sentiment au sens le plus étroit de ce mot, des émotions et des affections purement humaines rapportées telles quelles à un objet supra-humain.

A ce nouveau point de vue et avec une semblable transposition, l'attribution simultanée au cœur de l'intelligence et de l'amour se légitime beaucoup mieux et prend une signification beaucoup plus profonde qu'au point de vue ordinaire, car il y a alors, entre cette intelligence et cet amour, une sorte de complémentarisme, comme si ce qui est ainsi désigné ne représentait au fond que deux aspects d'un principe unique ; ceci pourra être mieux compris, pensons-nous, en se référant au symbolisme du feu. Ce symbolisme est d'autant plus naturel et convient d'autant mieux, lorsqu'il s'agit du cœur, que celui-ci, en tant que « centre vital », est proprement le séjour de la « chaleur, animatrice » ; c'est en échauffant le corps qu'il le vivifie, comme le fait le soleil à l'égard de notre monde. Aristote assimile la vie organique à la chaleur, et il est d'accord en cela avec toutes les doctrines orientales ; Descartes lui-même place dans le cœur un « feu sans lumière », mais qui n'est pour lui que le principe d'une théorie physiologique exclusivement « mécaniste » comme toute sa physique,

(1) Nous voulons faire allusion plus particulièrement aux traditions propres aux Ordres de chevalerie, dont la base principale était l'Évangile de saint Jean : « Dieu est Amour », dit saint Jean (la transposition analogique est ici évidente), et le cri de guerre des Templiers était « Vive Dieu Saint Amour. » Nous trouvons un écho très net des doctrines dont il s'agit dans des œuvres comme celles de Dante.

ce qui, bien entendu, ne correspond aucunement au point de vue des anciens.

Le feu, suivant toutes les traditions antiques concernant les éléments, se polarise en deux aspects complémentaires qui sont la lumière et la chaleur ; et, même au simple point de vue physique, cette façon de l'envisager se justifie parfaitement : ces deux qualités fondamentales sont pour ainsi dire, dans leur manifestation, en raison inverse l'une de l'autre, et c'est ainsi qu'une flamme est d'autant plus chaude qu'elle est moins éclairante. Mais le feu en lui-même, le principe igné dans sa nature complète, est à la fois lumière et chaleur, puisqu'il a la possibilité de se manifester également sous l'un et l'autre de ces deux aspects ; c'est de cette façon qu'on doit considérer le feu qui réside dans le cœur, lorsque celui-ci est pris symboliquement comme le centre de l'être total ; et nous trouvons encore ici une analogie avec le soleil, qui n'échauffe pas seulement, mais qui éclaire en même temps le monde. Or la lumière est partout et toujours le symbole de l'intelligence et de la connaissance ; quant à la chaleur, elle représente non moins naturellement l'amour. Même dans l'ordre humain, on parle couramment de la chaleur du sentiment ou de l'affection, et c'est là un des indices de la connexion qu'on établit spontanément entre la vie et l'affectivité (1) ; lorsqu'on effectuera une transposition à partir de cette dernière, le symbole de la chaleur continuera à être analogiquement applicable. D'ailleurs, il faut bien remarquer ceci : de même que la lumière et la chaleur, dans la manifestation physique du feu, se séparent l'une de l'autre, le sentiment n'est véritablement qu'une chaleur sans lumière (et c'est pourquoi les anciens représentaient l'amour comme aveugle) ; on peut aussi trouver dans l'homme une lumière sans chaleur, celle de la raison, qui n'est qu'une lumière réfléchie, froide comme la lumière lunaire qui la symbolise. Dans l'ordre des principes, au contraire, les deux aspects se rejoignent et s'unissent indissolublement, puisqu'ils sont constitutifs d'une même nature essentielle ; le feu qui est au centre de l'être est donc bien à la fois lumière et chaleur, c'est-à-dire intelligence et amour ; mais l'amour dont il s'agit alors diffère tout autant du sentiment auquel on donne le même nom que l'intelligence pure diffère de la raison (2).

(1) On pourrait objecter que le début de l'Évangile de saint Jean indique en quelque sorte une identification entre la vie et la lumière, et non pas la chaleur ; mais le terme de « vie » n'y désigne pas la vie organique, il y est transposé pour s'appliquer au Verbe envisagé comme principe de vie universelle, et le Verbe est bien « lumière », puisqu'il est Intelligence.

(2) Sachant que, parmi les lecteurs de *Regnabit*, il en est qui sont au courant des théories d'une école dont les travaux, quoique très intéressants et très estimables à bien des égards, appellent pourtant certaines réserves, nous devons dire ici que nous ne pouvons accepter l'emploi des termes *Aor* et *Agni* pour désigner les

On peut comprendre maintenant que le Verbe divin, qui est le « Cœur du Monde », soit à la fois Intelligence et Amour ; mais, si le Sacré-Cœur n'était pas Intelligence aussi bien qu'Amour, si même il n'était pas Intelligence avant tout, il ne serait pas vraiment le Verbe. D'ailleurs, si l'Intelligence n'était attribuée réellement au Cœur du Christ, nous ne voyons pas en quel sens il serait possible d'interpréter cette invocation des litanies : « *Cor Jesu, in quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi* », sur laquelle nous nous permettons d'attirer spécialement l'attention de tous ceux qui ne veulent voir dans le Sacré-Cœur que l'objet d'une simple dévotion sentimentale.

Ce qui est fort remarquable, c'est que les deux aspects dont nous venons de parler ont l'un et l'autre leur représentation très nette dans l'iconographie du Sacré-Cœur, sous les formes respectives du Cœur rayonnant et du Cœur enflammé. Le rayonnement figure la lumière, c'est-à-dire l'Intelligence (et c'est là, disons-le en passant, ce qui, pour nous, donne au titre de la *Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur* toute sa signification). De même, les flammes figurent la chaleur, c'est-à-dire l'Amour ; on sait d'ailleurs que l'amour, même au sens ordinaire et humain, a été fréquemment représenté par l'emblème d'un cœur enflammé. L'existence de ces deux genres de représentations, pour le Sacré-Cœur, est donc parfaitement justifié : on se servira de l'un ou de l'autre, non pas indifféremment, mais selon qu'on voudra mettre spécialement en relief l'aspect de l'Intelligence ou celui de l'Amour.

Ce qu'il convient de noter aussi, c'est que le type du Cœur rayonnant est celui auquel appartiennent les plus anciennes figurations connues du Sacré-Cœur, du Cœur de Chinon à celui de Saint-Denis d'Orques (1). Par contre, dans les représentations récentes (nous entendons par là celles qui ne remontent pas au delà du XVII[e] siècle), c'est le Cœur enflammé que l'on rencontre d'une façon constante et à peu près exclusive. Ce fait nous paraît très significatif : n'est-il pas un indice de l'oubli dans lequel est tombé l'un des aspects du symbolisme du Cœur, et précisément celui-là même auquel les époques précédentes donnaient au

deux aspects complémentaires du feu dont il vient d'être question. En effet, le premier de ces deux mots est hébreu, tandis que le second est sanscrit, et l'on ne peut associer ainsi des termes empruntés à des traditions différentes, quelles que soient les concordances réelles qui existent entre celles-ci, et même l'identité foncière qui se cache sous la diversité de leurs formes ; il ne faut pas confondre le « syncrétisme » avec la véritable synthèse. En outre, si *Aor* est bien exclusivement la lumière, *Agni* est le principe igné envisagé intégralement (l'*ignis* latin étant d'ailleurs exactement le même mot), donc à la fois comme lumière et comme chaleur ; la restriction de ce terme à la désignation du second aspect est tout à fait arbitraire et injustifiée.

(1) Nous prions les lecteurs de se reporter, à ce sujet, aux très importantes études que M. Charbonneau-Lassay a consacrées, dans *Regnabit*, à l'iconographie ancienne du Sacré-Cœur, et aux reproductions dont elles sont accompagnées.

contraire l'importance prédominante ? Encore faut-il s'estimer heureux quand cet oubli ne s'est pas accompagné de celui du sens supérieur de l'Amour, aboutissant à la conception « sentimentaliste », qui n'est plus seulement un amoindrissement, mais bien une véritable déviation, trop commune de nos jours. Pour réagir contre cette fâcheuse tendance, ce qu'il y a de mieux à faire, pensons-nous, c'est d'expliquer aussi complètement que possible l'antique symbolisme du Cœur, de lui restituer la plénitude de sa signification (ou plutôt de ses significations multiples, mais harmonieusement concordantes), et de remettre en honneur la figure du Cœur rayonnant, qui nous apparaît comme l'image d'un soleil radieux, source et foyer de la Lumière intelligible, de la pure et éternelle Vérité. Le soleil, d'ailleurs, n'est-il pas aussi un des symboles du Christ (*Sol Justitiæ*), et l'un de ceux qui ont les plus étroits rapports avec le Sacré-Cœur ?

RENÉ GUÉNON.

COMPARAISON

Les *protestants* ont actuellement en Chine QUATORZE Universités et près d'une VINGTAINE d'autres maisons d'enseignement supérieur.

Les *catholiques* ont DEUX établissements : « à Shanghaï, l'Université *Aurore*, avec 300 à 400 étudiants ; à Tientsin, les *Hautes Études*, qui groupent dans leur cours préparatoire 50 étudiants». Et c'est tout.

Quand donc les catholiques porteront-ils *leur principal effort* à conquérir *la pensée humaine ?*

LA FÊTE-DIEU ET LA FÊTE DU SACRÉ-CŒUR

Réflexions liturgiques

sur leur état de solennité en France.

Si sainte Julienne de Montcornillon revenait dans ce monde mortel, elle regarderait avec étonnement la France au jour de la Fête-Dieu, et tristement elle estimerait que, de nouveau, il manque une fête au firmament de l'Eglise.

Ah certes, il a fallu en France, et en France seulement céder aux exigences de Bonaparte et renvoyer au dimanche la solennité de la Fête-Dieu. Si Bonaparte a sacrifié cette fête si populaire et que le Légat défendit avec tant d'énergie, c'est que la franc-maçonnerie et l'impiété avaient leurs plans. La Fête-Dieu c'est Jésus se manifestant au dehors pour aller à ceux qui oublient le chemin de son église. Il fallait procéder par étapes car le peuple de France tenait à sa foi et dix ans de persécution l'avaient clairement démontré. On allait d'abord supprimer un jour de fête spécial ; puis on travaillerait peu à peu à réduire le dimanche qui allait la remplacer au degré des autres dimanches ; avec le temps, on ferait disparaître la procession extérieure. Alors le but serait atteint, et hélas il semble bien près de l'être en France.

Vides comme au jour de travail le plus pressant, silencieuses et sans hommages de fleurs et de lumières, comme en un Vendredi saint, avec la sainte Table déserte toute la matinée et le Tabernacle solitaire tout le jour, voilà la vision de 99 pour cent des églises de France au jour de la Fête-Dieu. Je sais bien que dimanche, quelques villes qui ont eu des maires intelligents ou un clergé assez énergique, verront encore le cortège eucharistique suivre leurs rues ; je sais que dans la plupart des paroisses rurales, il y aura encore la procession de la Fête-Dieu et je connais des villages où certaines personnes qui ont oublié le chemin de l'église feront encore en ce jour quelque acte de piété en travaillant aux reposoirs. Mais ce que je sais aussi c'est que

partout l'hommage public manquera, et que si l'on voit un maire revêtu de son écharpe aux couleurs nationales, ce ne sera que parce que, grotesque tyranneau d'un jour, il veut se dresser en face de Dieu éternel et patient et faire valoir encore un de ces arrêtés qui répugnent autant au bon sens qu'à la loi et aux arrêts du Conseil d'Etat.

Et si vous sortez des frontières de France, tous les peuples en ce jour vous apparaîtront en fête ; les écoles chôment ; les boutiques sont fermées ; les processions grandioses parcourent les rues ; et si l'Eglise, en mère prudente songe à diminuer le nombre des fêtes chomées, de toutes parts on réclame et on obtient le maintien de la Fête-Dieu.

A ce malheur, il n'y a pour l'instant guère de remède. Nous ne pensons pas faire rétablir la Fête-Dieu parmi les jours légaux de repos ; mais en même temps que nous devons nous efforcer de donner au dimanche de sa solennité tout l'éclat possible, nous est-il permis de contribuer à la réalisation du rêve des impies « Quiescere faciamus dies festos Ejus. »

Donc il appartient aux catholiques de conserver au jour même de la Fête-Dieu tout ce qui se peut de splendeur pieuse.

Faut il que les fidèles oublient la Fête-Dieu ? que ce soit pour eux un jour ordinaire ? Ne doivent-ils point s'arranger pour donner au saint Tabernacle un temps plus long d'adoration et compenser par cet hommage privé et général, l'hommage public que Jésus a le droit de recevoir en France comme ailleurs ? Ne doivent-ils point témoigner leur adoration en apportant au saint Tabernacle l'hommage des fleurs et des lumières ? Ne doivent-ils pas être en plus grand nombre que jamais à la table Sainte pour que, dans ces ostensoirs vivants, Jésus qui ne sortira pas de sa prison dans l'ostensoir d'or, aille du moins rayonner à travers la cité ou le village ?

Il y a plus encore, ce que les fidèles isolés ne peuvent point faire, malgré toute leur bonne volonté, l'hommage public et solennel, que de groupes sont à même de le rendre.

Collèges et écoles catholiques, grands et petits séminaires, Communautés doivent-ils comme trop souvent ils le font, sous le vain prétexte qu'en France la Fête-Dieu est renvoyée au dimanche, oublier que ce jeudi est celui que Jésus lui-même a demandé pour être le jour où l'Eglise témoignerait sa gratitude pour le don infini de la sainte Eucharistie ? La concession faite aux paroisses est elle une loi imposée aux réguliers ou aux établissements ? Depuis quand une dispense est-elle une loi qui oblige ceux qui n'en ont pas besoin ? Et cependant cette déplorable erreur tend chaque année à s'acclimater davantage. On objecte le travail pressant, la surcharge des programmes scolaires,

et on oublie que sans la bénédiction de Dieu, c'est en vain qu'on tente d'édifier.

Les paroisses de France ne solennisent point le grand Jeudi. Eh bien c'est une triple raison de plus, pour vous communautés, séminaires, écoles, de le faire, d'abord parce que vous devez chercher à compenser les hommages qui de France ne montent pas en ce jour vers le ciel, parce que vous servirez de centre de ralliement à tant d'âmes pieuses qui se désolent en ce jour si saint devenu comme les autres ; parce que la liberté dont jouit le clergé des paroisses vous donne toute facilité de solenniser avec grand éclat la Fête-Dieu à son jeudi d'incidence.

Est-ce à vous, à coopérer à l'œuvre des ténèbres ? Devez-vous être indifférents, devez-vous faire preuve d'une si déplorable négligence ? l'impiété travaille sans relache, sans se laisser interrompre ni déconcerter, mettez-vous en travers, et empêchez-la de faire oublier l'Eucharistie.

Notre Divin Sauveur a daigné révêler lui-même, il y a deux cent cinquante ans, quelle douleur cause à son Cœur l'ingratitude des fidèles durant ce temps béni de l'octave de la Fête-Dieu. Il a demandé à sa servante, Sainte Marguerite Marie, que les âmes pieuses le consolent de tant d'infidélités et de dédains. Il lui en a suggéré le moyen en lui disant de faire instituer le Vendredi qui suit l'octave, une fête réparatrice, celle du Sacré-Cœur, où contemplant ce Cœur « qui a tant aimé les hommes; ceux qui comprennent viendraient lui dire leur douleur amère et leur compassion de voir tant d'hommes qui ne comprennent pas. Certes, je comprends qu'on cherche à donner à la fête du Sacré-Cœur tout l'éclat, toute l'importance possibles. C'est juste ; qu'on parvienne à en faire sinon une fête chômée, du moins une fête pratiquement et solennellement célébrée, nul ne le désire plus que moi. Mais, obtiendra-t-on de Dieu ce qu'on lui demande, consolera-t-on Son Cœur de tant d'ingratitudes, si ce sont des ingratitudes volontaires ?

La fête du Sacré-Cœur n'a son sens, elle n'atteint son but que si elle est solennisée par des âmes qui ont déjà fait tout leur possible pour la Fête-Dieu « Tantum potes, quantum aude. » Il faut que ces âmes soient profondément tristes de n'avoir point fait assez, mais « quia major omni laude » qu'elles demandent à Jésus de bénir leurs efforts et de leur donner de faire mieux l'an qui vient.

Je connais un et même des collèges catholiques où la Fête-Dieu est un vulgaire jeudi. Si on expose le Très Saint Sacrement à la messe du matin que suit un bref salut, c'est, afin que personne ne songe à la Fête-Dieu, pour « le chant du Veni Creator et ouverture des compositions pour les prix ». Un bref salut après

la messe chaque matin durant l'octave ; le dimanche, comme tous les dimanches. Et puis, le vendredi, grande fête, messe solennelle, récréations, promenade, procession solennelle dans les cours ou parcs. On y chante sans cesse des cantiques pour implorer le pardon : *Pitié mon Dieu* ! *Pardonnez nos offenses* ! Tout comme si l'on n'était pas prêt à recommencer l'an prochain cette participation à l'indifférence et à l'ingratitude générales durant le temps de la Fête-Dieu.

Si sainte Véronique s'avançant à la rencontre du cortège sinistre qui marchait vers le Calvaire, avait été un instant avant du nombre des égarés qui conspuaient le divin visage qu'elle venait essuyer, le Doux Sauveur aurait accueilli son repentir.

Mais qu'aurait-il fait si, par stupide encroutement dans les habitudes, ou par inepte entrainement de l'exemple de la foule, elle eût été bien et fermement décidée à recommencer en toutes occasions ?

Et cette attitude singulière je l'ai vue jusque dans un orphelinat de religieuses qui depuis deux ans a transféré au dimanche une grande solennité de la Fête-Dieu qui, célébrée jusque là le jeudi était d'une indicible consolation pour les âmes pieuses de toute une ville, au lieu que le dimanche, elle ne fait que troubler les offices paroissiaux et être aussi gênée par eux.

Dans un bon diocèse que je connais, je crois pouvoir affirmer qu'en une seule paroisse on a chanté la grand messe de la Fête-Dieu. C'était un humble village ; le prêtre n'avait qu'un servant et son chantre bénévole ; il y avait cinq personnes dans la nef. Mais ne riez ni du « pusillus grex » ni du peu de splendeur de l'office. Le peu que ces gens ont fait c'est tout ce qu'ils pouvaient faire ; ce peu est énorme car il est dans l'union de la prière de l'Eglise universelle. Ne considérez pas la voix unique qui chantait le « Lauda Sion ». Elle montait unie à des millons d'autres dans le concert qui s'élevait de tous les pays où l'on célèbre la Fête-Dieu.

Les sept paroissiens autour de leur prêtre ils sont un élément vivant et en communion complète et immédiate avec l'Eglise Universelle, bien plus que les millions d'individus qui dans une occasion quelconque se réuniront pour une manifestation même de haute piété.

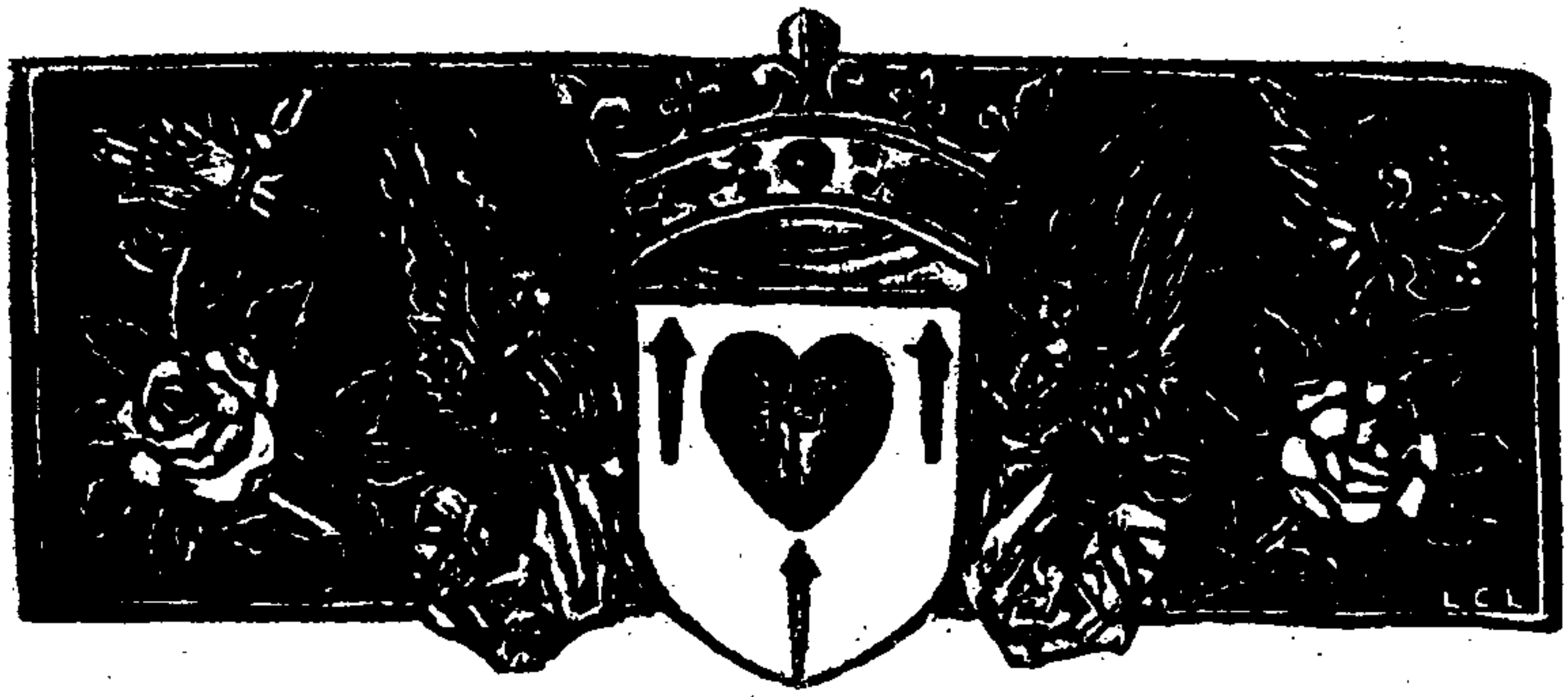
Ces gens ont souffert du peu qu'ils pouvaient faire. Il n'a pas dépendu d'eux que l'église soit pleine, qu'il y ait un chœur, que la cérémonie puisse avoir toutes les pompes liturgiques. Ceux là, ils seront en droit le jour du Sacré-Cœur d'offrir leur effort et de demander pardon du peu de succès, pardon pour ceux qui sont restés loin d'eux, pardon pour ceux qui ont oublié la Fête-Dieu.

L'impiété veut jeter le voile pesant de l'oubli sur la Fête-Dieu Catholiques de France, la laisserez-vous faire ? Solennisez le dimanche. Ayez conscience que vous avez tout fait pour augmenter le triomphe Eucharistique ou pour obtenir son rétablissement si votre paroisse est encore victime d'un tyran méconnaissant la loi du 9 décembre 1905, et les arrêts du Conseil d'Etat. Mais n'oubliez pas le grand jeudi que Jésus a demandé et choisi, ce jour qu'à sa demande l'Eglise universelle a consacré à chanter l'inexprimable bienfait de la sainte Eucharistie. Que ce jour-là, les communautés et écoles libres le célèbrent, que ce jour là le Tabernacle ne soit pas solitaire, l'église silencieuse et la Sainte Table déserte.

P. A. PIDOUX DE MADUÈRE.

UNE PENSÉE D'ÉLISABETH LESŒUR

« Je suis parfois effrayée de voir à quel point la majeure partie des femmes ignorent tout de la religion dont elles font profession. Son esprit même leur demeure totalement étranger, et l'effroyable étroitesse de leur vue en matière de doctrine montre à quel point le Cœur du Christ a cessé de battre pour elles sous le voile des rites et des symboles. »



Le Sacré-Cœur dans les Armoiries prélatices.

Comme nous l'avons dit dans notre *Armorial des Prélats Français du XIXe siècle* (1) les armoiries sont une réunion d'emblèmes composés et groupés suivant des règles fixes, dites héraldiques, pour servir de signe distinctif aussi bien d'une famille que d'une personnalité civile ou ecclésiastique, ou bien titulaire d'une dignité. De ce qu'elles sont un signe de convention, servant le plus souvent à désigner la noblesse, il ne faut certes pas en conclure qu'elles en soient l'indice exclusif. De tout temps des bourgeois, des prêtres, des magistrats, sans parler des Chapitres, communautés, villes, etc. ont porté des armoiries. Dans l'ordre ecclésiastique elles indiquent une dignité, une charge. (2)

Quand un prélat prend un écusson, il le compose comme bon lui semble et comme devant être l'expression personnelle de son choix. Cette expression est-elle toujours heureuse ? Hélas non ! disons-le franchement. Il est des évêques qui se laissent vraiment trop aller à la fantaisie et prennent des armoiries représentant des paysages, des rébus, des cartes de géographie, des scènes bibliques, que sais-je ! Ne doit-on pas leur conseiller respectueusement d'essayer de se conformer aux usages spéciaux en la matière — l'héraldisme — et, au bon goût, qui demeure l'apanage des Français ? Pie X dit un jour au cardinal Respighi et au président du Collège Héraldique Romain son regret de voir fréquemment dans des écussons prélatices des figures religieuses et des emblèmes fantaisistes, sans rapport aucun avec l'art héraldique ; il exprima le désir

---

(1 - 2) Voir notre ouvrage : *Armorial des Prélats Français du XIXe siècle*, in-4° illustré de 1.100 écussons. Paris, Daragon, rue Fromentin.

qu'on revienne à cet art. Nous savons que Pie XI, un érudit, est dans ces idées.

On doit aussi conseiller aux prélats, suivant les prescriptions d'un des congrétions romaines — comme nous recommandait tant de le faire connaître feu Mgr Battandier — de ne pas faire figurer dans leurs armes la représentation entière de Notre-Seigneur,de la Sainte Vierge ou même de saints. La croix, si variée dans ses formes héraldiques, et le Sacré-Cœur pour Jésus-Christ ; la colombe sur son triangle, ou non, pour le Saint-Esprit ; l'étoile (*stella matutina*), la rose (*rosa mistica*), la tour (*turris eburnea*), son saint Cœur pour la sainte Vierge ; une tige de lis pour saint Joseph ; la palme pour les martyrs ; le cœur, l'ancre, le pélican, l'agneau pascal etc. etc. ne suffisent-ils pas pour *concréter* la pensée d'un prélat ?

Qu'ils soient donc aussi simples et aussi peu nombreux que possible ces « insignia consecratoris et *electi* habentia », désignés au *pontifical* pour le sacre d'un évêque ou pour la bénédiction d'un Abbé ; ou bien ceux dont un prélat, dit romain, tel qu'un protonotaire, peut être appelé à sceller un document.

Au XVIIIe siècle les évêques appartenaient en grande majorité à l'aristocratie ou à défaut à la haute bourgeoisie. Ayant ainsi des armoiries de famille, point n'était besoin pour eux de s'en composer. On conçoit ainsi que le Sacré-Cœur ne peut se rencontrer dans les emblèmes héraldiques de leur écusson. Cet emblème est bien plus récent, comme nous allons le dire. Il est représenté dans les écus prélatices des XIXe et XXe siècles tantôt par un simple cœur enflammé, surmonté ou non d'une croisette, tantôt par un cœur mais ceint d'une couronne d'épines, la blessure au côté plus ou moins apparente.

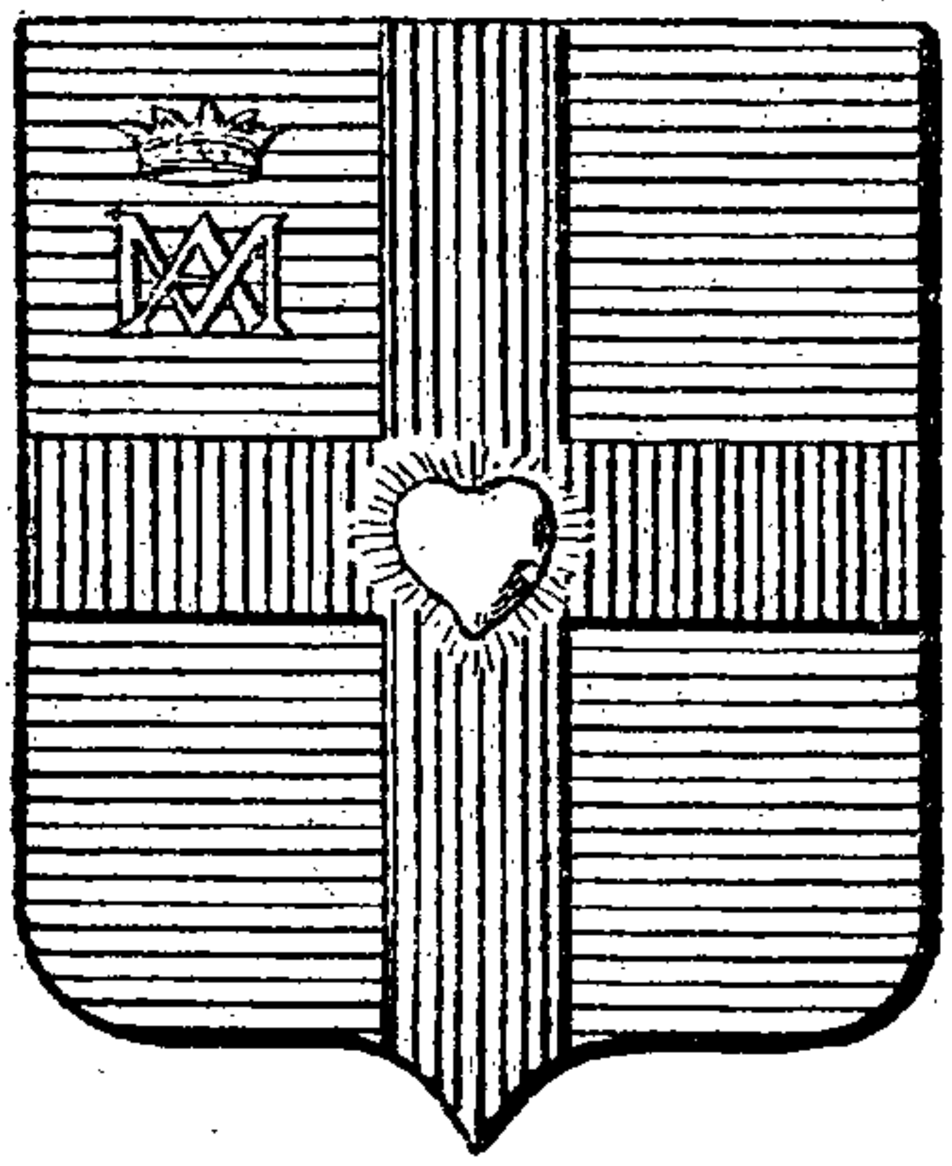
Cette dernière figuration charge un peu trop l'emblème ; le cœur enflammé avec sa croix peut sembler suffire.

Nous examinerons rapidement, avec quelques explications à leur sujet, un certain nombre d'armoiries prélatices ou religieuses, qui, à notre connaissance, ont parmi leurs emblèmes, le divin Cœur de Notre-Seigneur. Elles concernent presque toutes des Français, car nous n'avons pas dans notre collection d'armoiries épiscopales assez d'écussons pour que celles étrangères puissent entrer en sérieuse ligne de compte.

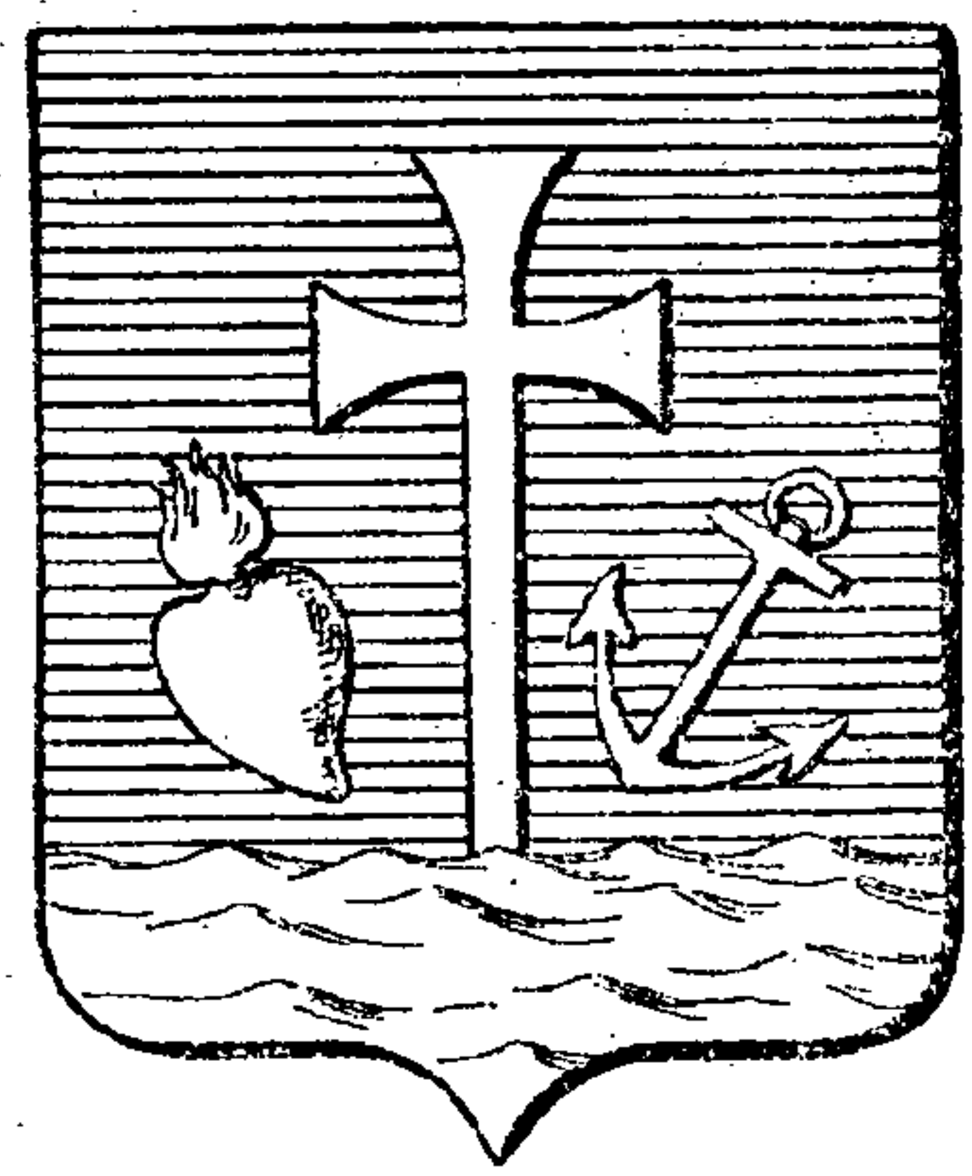
Nous allons passer en revue celles « au Sacré-Cœur » dans l'ordre suivant : *Sacré-Cœur, seul emblème. — Sacré-Cœur principal emblème. — Sacré-Cœur avec d'autres emblèmes. — Sacré-Cœur avec le Saint Cœur de Marie. — Sacré-Cœur en cimier, sur croix épiscopale etc.*

On observera que parfois le cœur n'est pas enflammé (il devrait toujours être enflammé de gueules, même s'il est or

ou argent), v. g. Mgr Cardot (n°1); bien que dans cet exemple on ne puisse guère le prendre pour l'emblème de la Charité, comme dans le n° 2 (Mgr Puginier), où il accompagne une croix et une ancre ; mais, comme dans celui-ci il est enflammé, nous le faisons figurer dans notre article, non sans une certaine hésitation toutefois. Parfois aussi le cœur n'est pas surmonté d'une petite croix sortant du milieu des flammes, croisette souvent de gueules,



N° 1. - Mgr Cardot.



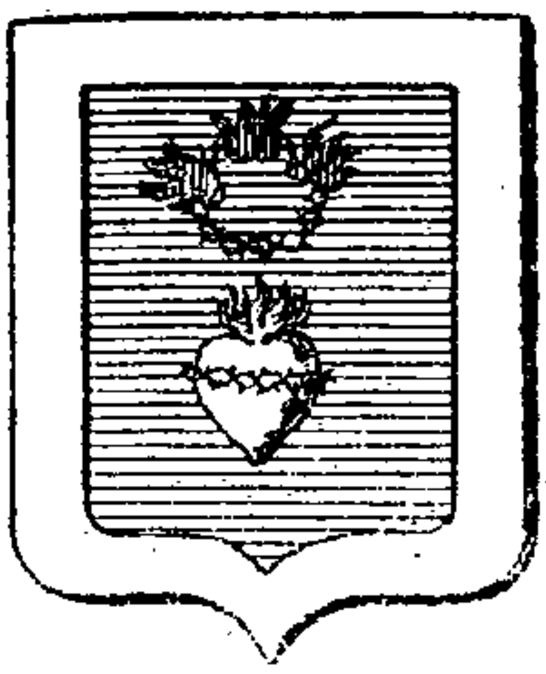
N° 2. - Mgr Puginier.

plus souvent de sable. On remarquera également que fréquemment la couronne d'épines est absente. Les graveurs ont pu quelquefois, soit par oubli soit par suite de modèles ou de dessins imprécis, négliger ce qu'ils considéraient, à tort, comme détails secondaires, par exemple la blessure au côté dextre et les gouttelettes de sang s'en échappant.

Avant d'aborder l'examen du Sacré-Cœur comme emblème héraldique dans l'ordre ci-dessus indiqué, je crois devoir signaler les premiers de nos prélats, qui en ont eu la pieuse pensée.

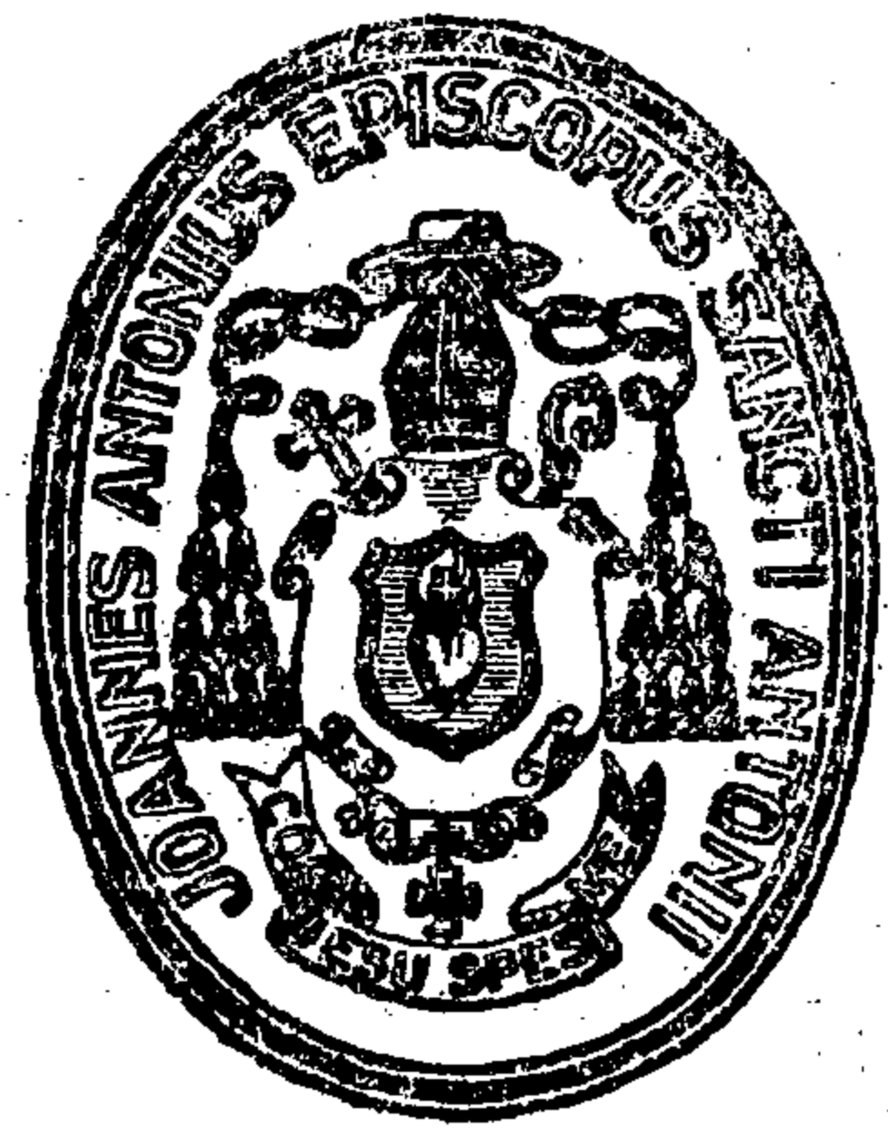
Le premier de tous, et de beaucoup puisqu'il fut élu évêque en 1808, est Mgr Flaget, Sulpicien, qui prit : *d'azur au Sacré-Cœur d'argent, surmonté d'une couronne d'épines de sable, d'où issent des flammes de gueules, à la bordure d'argent.* (n° 1 bis). Il est vrai de dire que son église épiscopale, Bardstow, devenue Louisville, était aux Etats-Unis, où nous voyons Mgr Jean-Antoine Forest, né dans la Loire, prendre des armes presque semblables, lorsqu'il fut sacré, en octobre 1895, évêque de San Antonio : *d'azur au Sacré-Cœur d'argent enflammé de gueules, à la bordure de...* avec la devise caractéristique : *Cor Jesu spes mea.* (n° 3).

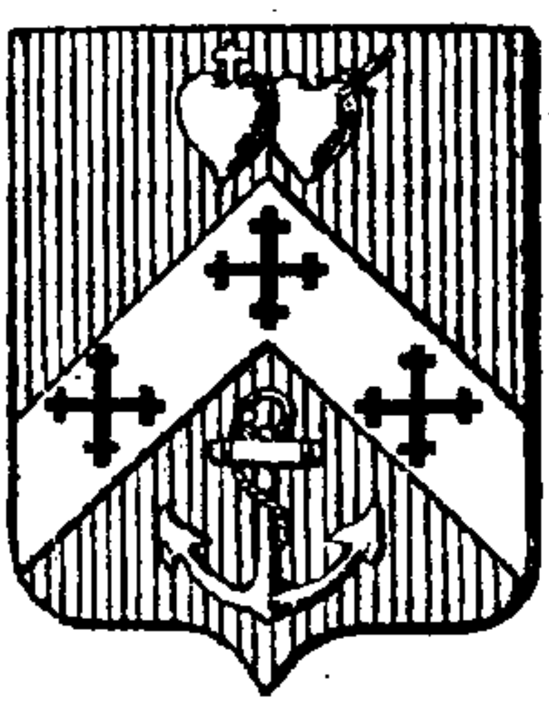
Il faut arriver à 1842, pour voir le Sacré-Cœur (1) dans le blason d'un évêque de France, Mgr Bardou, sacré évêque de Cahors : *d'azur au Sacré-Cœur d'argent,* alias *de gueules, ceint de la couronne d'épines de sinople, enflammé de gueules et surmonté d'une croisette d'argent.* (n° 4).



N° 1 bis Mgr Flaget.

N° 3. - Mgr Forest





N° 5. Mgr Didiot.



N° 4. Mgr Bardou.



N° 6. Mgr Lequette.



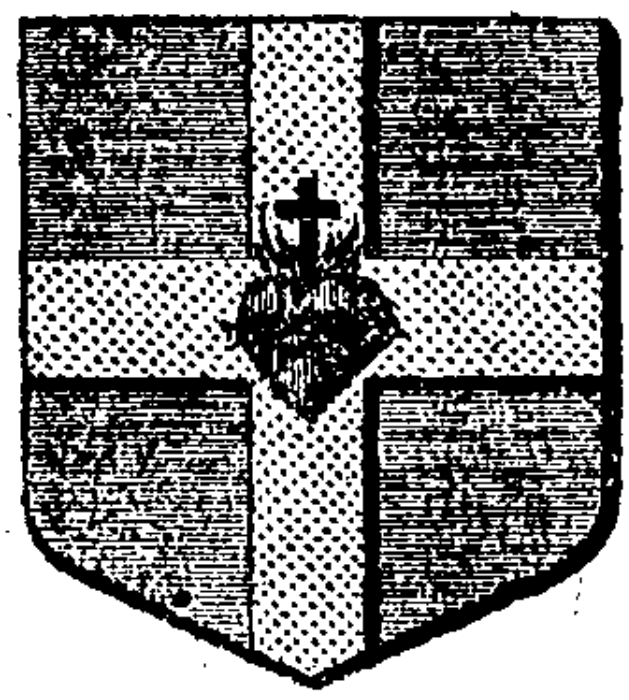
N° 10. Mgr Bouange.

Quatorze ans plus tard, Mgr Didiot, sacré évêque (2) de Bayeux en 1856, est le premier dont l'écusson nous donne les deux cœurs, celui de Jésus et celui de Marie, accolés, surmontant un chevron d'argent chargé de croisettes etc. sur champ de gueules (n° 5). Quatorze ans se passent encore sans que le divin emblème apparaisse dans un écu prélatice. Mgr Lequette sacré évêque d'Arras le 6 août 1866, portait : *d'azur au Sacré-Cœur de gueules,* (et non d'argent) *enflammé du même, entouré d'une couronne d'épines de sable, avec goutelettes de gueules, surmonté d'une croix d'argent et rayonnant du même.* (n° 6).

(1, 2) Nous abrégerons souvent *Sacré-Cœur* et *évêque* en mettant simplement *S.-C.,* et *év.* ; de même *vic. apost.* sera pour *vicaire apostolique.*

L'année suivante, le cardinal THOMAS, lors de sa préconisation à l'évêché de La Rochelle, plaça sur son écusson à 4 quartiers un : *sur le tout d'or au Sacré-Cœur de gueules dans une couronne d'épines de sable.* Il était né à Paray-le-Monial ; c'est là l'explication.

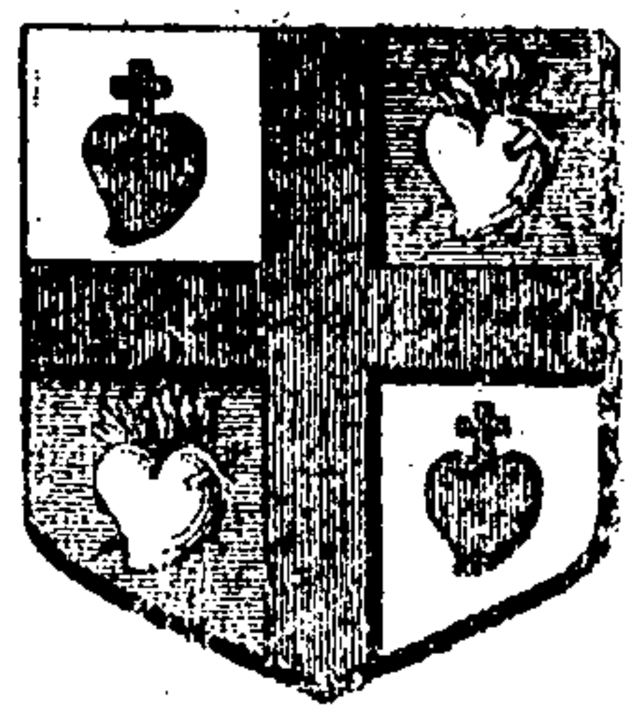
Il faut franchir encore des années avant d'arriver à ce que l'emblème du Sacré-Cœur devienne moins rare. Mais Mgr CORTET à Troyes, en 1875 ; Mgr BONNET à Viviers, en 1876 ; Mgr COSTES à Mende, même année ; Mgr BOUANGE à Langres, en 1877, blasonnèrent ainsi leurs armoiries : le premier : d'*azur à la croix*



N° 7. - Mgr Cortet.



N° 8 - Mgr Bonnet.



N° 9 - Mgr Costes.

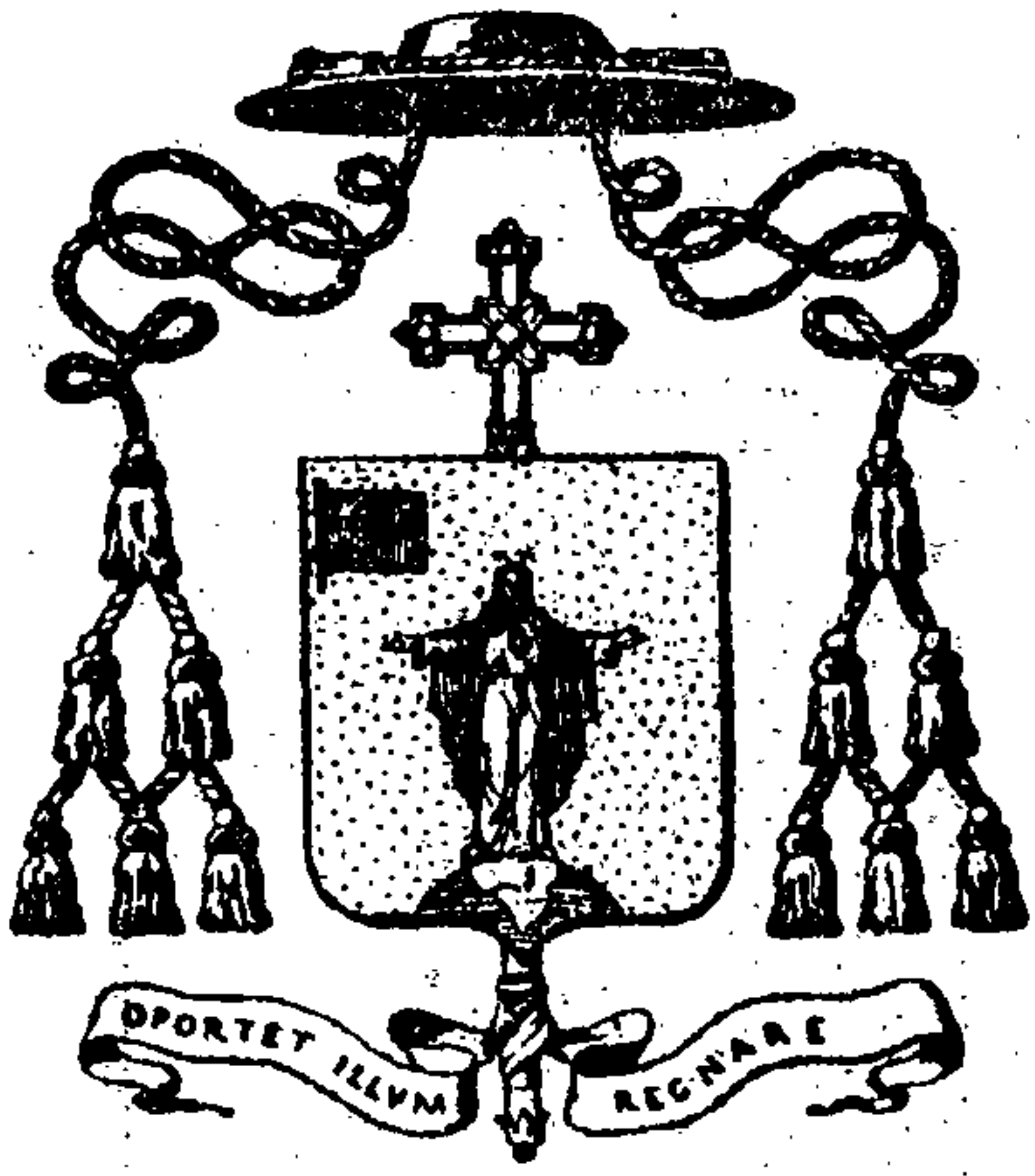
d'or chargée en cœur d'un Sacré-Cœur de gueules. (n° 7) Je dois ajouter qu'il avait été sacré à Paray-le-Monial. Mgr BONNET avait des armes semblables (n° 8). Mgr COSTE, lui, mit les Saints Cœurs en écartelé, celui de Jésus de gueules sur fond argent et celui de Marie d'argent sur fond azur. (n° 9). Quant à Mgr BOUANGE il adapta aussi les SS. Cœurs avec mêmes émaux et métaux, mais celui de Jésus sur fond or et celui de Marie sur fond de sinople, avec la devise : *Ad Jesum per Mariam* (n° 10).

I. — LE SACRÉ-CŒUR SEUL.

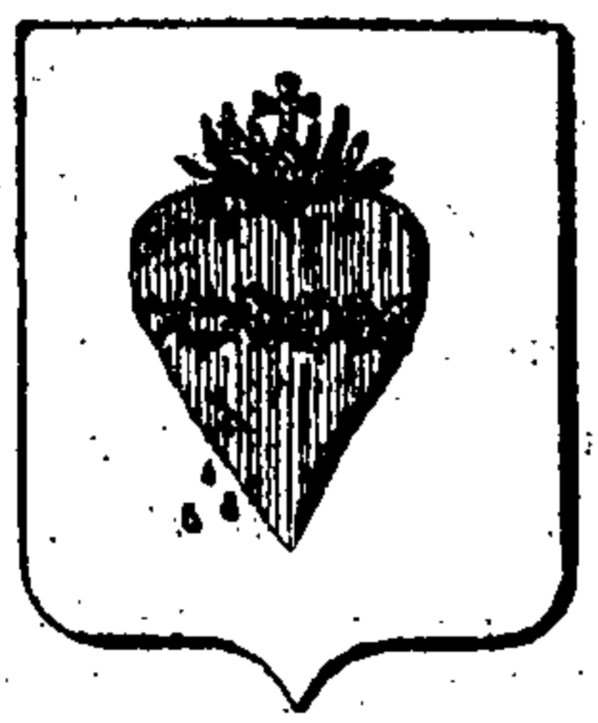
Les temps d'hésitation, si nous pouvons ainsi parler, sont passés et, dans le dernier quart du XIXe siècle, nous voyons une éclosion de Sacrés-Cœurs dans les blasons des prélats. Les œuvres, les congrégations religieuses n'en donnent-elles pas l'exemple, telles que l'ŒUVRE DES VOCATIONS APOSTOLIQUES, dont l'emblème est un Sacré-Cœur en buste, et celle de S. FRANÇOIS DE SALES, avec un Sacré-Cœur au naturel sur fond or ? Et, pour ne pas sortir de ce sujet, citons la paroisse SAINT-ETIENNE à Rennes, où dans le second parti le Sacré-Cœur surmonte un agneau couché. Les MISSIONNAIRES DU SACRÉ-CŒUR, d'Issoudun,

portent : *d'or au Sacré-Cœur de gueules*, (voir plus loin) l'écu posé sur des lis, qu'enlace la devise : *Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus.* Citons également la PAROISSE DU SACRÉ-CŒUR, de Lille, qui porte le buste du Sacré-Cœur sur un fond fleur-delysé dans une ellipse ; celle de VERNOUX (Ardèche), qui a le Sacré-Cœur sur fond d'or dans le premier coupé de son écusson. Il en est de même à l'étranger ; v. g. le diocèse de GALVESTON pose, dans ses armes, le Sacré-Cœur dans une étoile rayonnante.

Mgr GUILLEMÉ, évêque titulaire de Matar (1911) a pris : *d'or au Sacré-Cœur triomphant au naturel, posé sur une demi sphère représentant le centre et le sud de l'Afrique, adextré en chef du drapeau de l'Union Jack*, (nº 11). Pour un vicaire apostolique du Nyassaland l'idée n'est pas banale. Quant à un Sacré-Cœur tout seul, nous ne pouvons indiquer que les armoiries de Mgr. DENNEL, décédé, évêque d'Arras en 1891 qui l'avait sur fond or, de Mgr COUPAT, vic. apost. du Suchouen (1882 - 1890), sur champ d'argent (nº 12) ; celles de Mgr LAVIGNE, jésuite, qui de l'évêché titulaire de Mila fut transféré, en 1898, à celui résidentiel de Trincomaly; il avait choisi sur champ or le cœur de gueules entouré, et non ceint, de la couronne d'épines. Citons enfin celles *d'or au Sacré-Cœur de gueules* de Mgr C. A. BOURDON sacré, en 1873, évêque titulaire de Dardanie, vic. ap. de la Birmanie Septentrionale. On observera que, sauf pour Mgr Lequette, dont il est question plus haut, sont seuls signalés dans ce paragraphe des prélats missionnaires. Un emblème seul est rarement choisi en France, alors que par exemple en Espagne, à Tortosa, nous voyons Mgr ROCAMORA-GARCIA mettre, en 1902, l'image du Sacré-Cœur dans un ovale sans émaux ni métaux. Cependant on peut considérer comme emblème unique l'écusson de Mgr SERRAND, évêque actuel de Saint-Brieuc, où un cœur



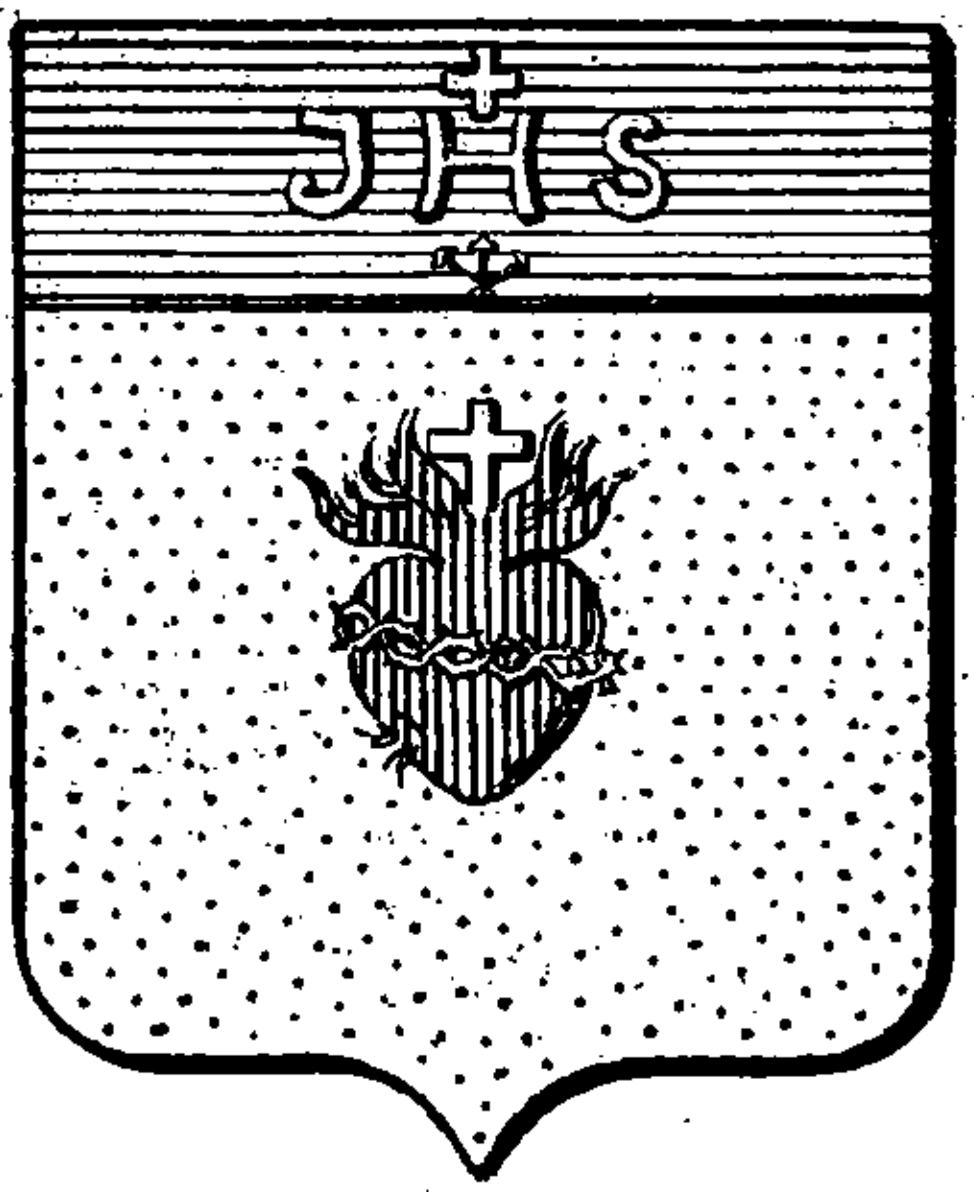
Nº 11 - Mgr. Guillemé.


Nº 12 - Mgr Coupat.

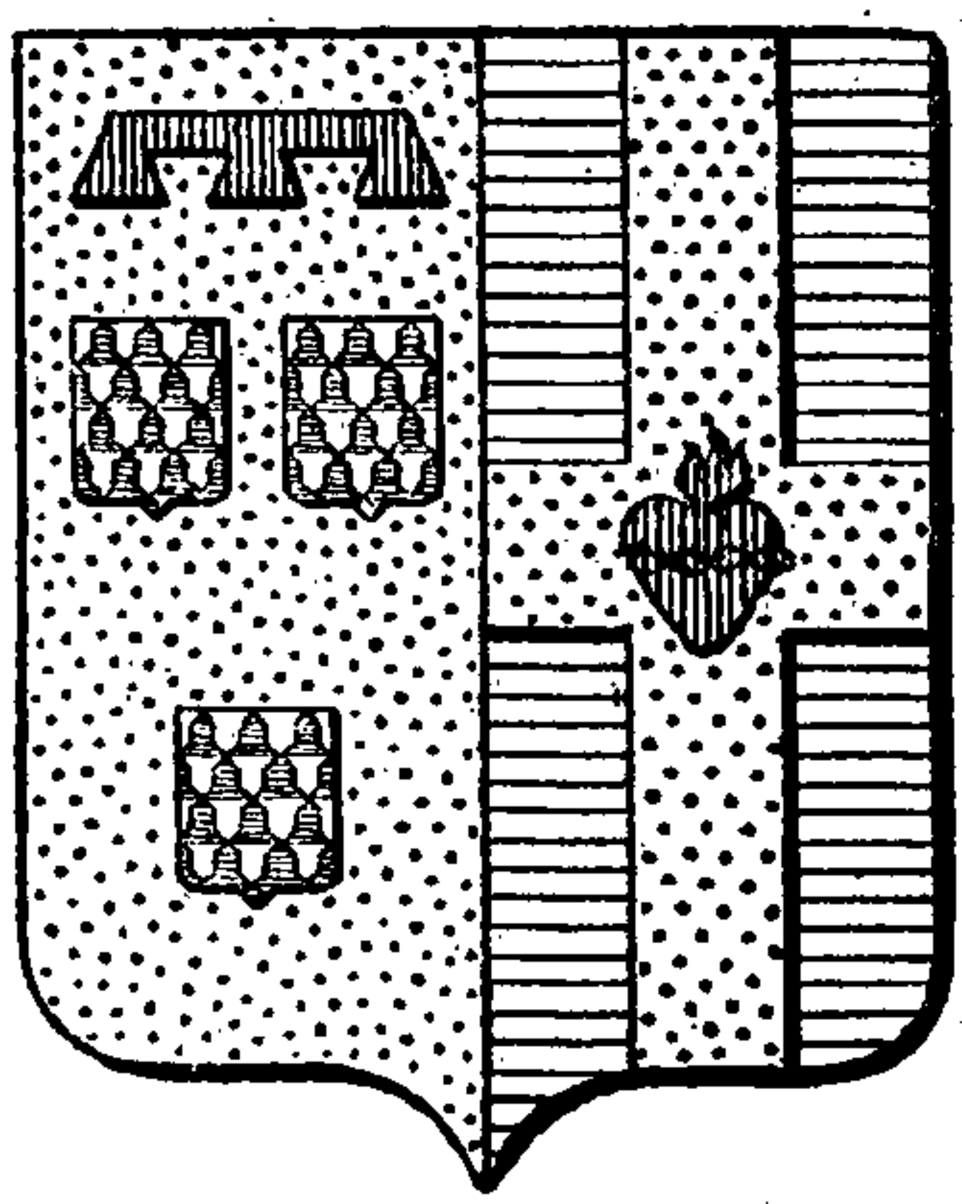
d'or rayonnant et en champ de gueules est entouré d'une couronne d'épines d'argent, sous un chef herminé ; également celui de Mgr ESTALELLA-SIVILLA, évêque de Teruel au siècle dernier, qui sur fond d'argent avait un S. C. de gueules entouré d'un chapelet de sable. L'écusson a une bordure d'azur, où, suivant un usage assez fréquent en Espagne, est inscrite la devise du prélat : *Non quaero vestra sed vos.*

II — SACRÉ-CŒUR PRINCIPAL EMBLÈME.

Nous ne signalerons pas les armoiries d'évêques qui ont cru — avec raison du reste — devoir y insérer les emblèmes de leur Congrégation comportant un S. C., telles, par exemple



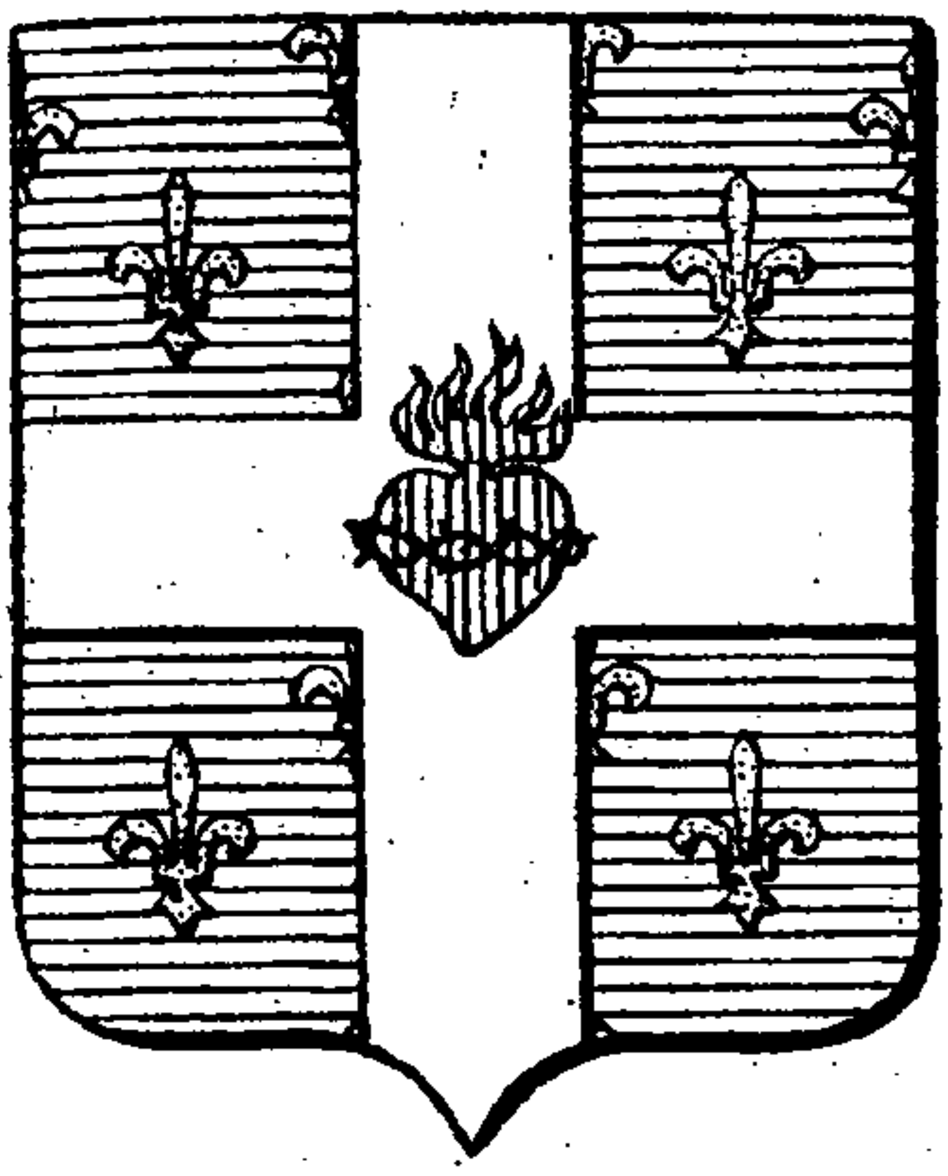
No 13 - Mgr J. B. Simon.



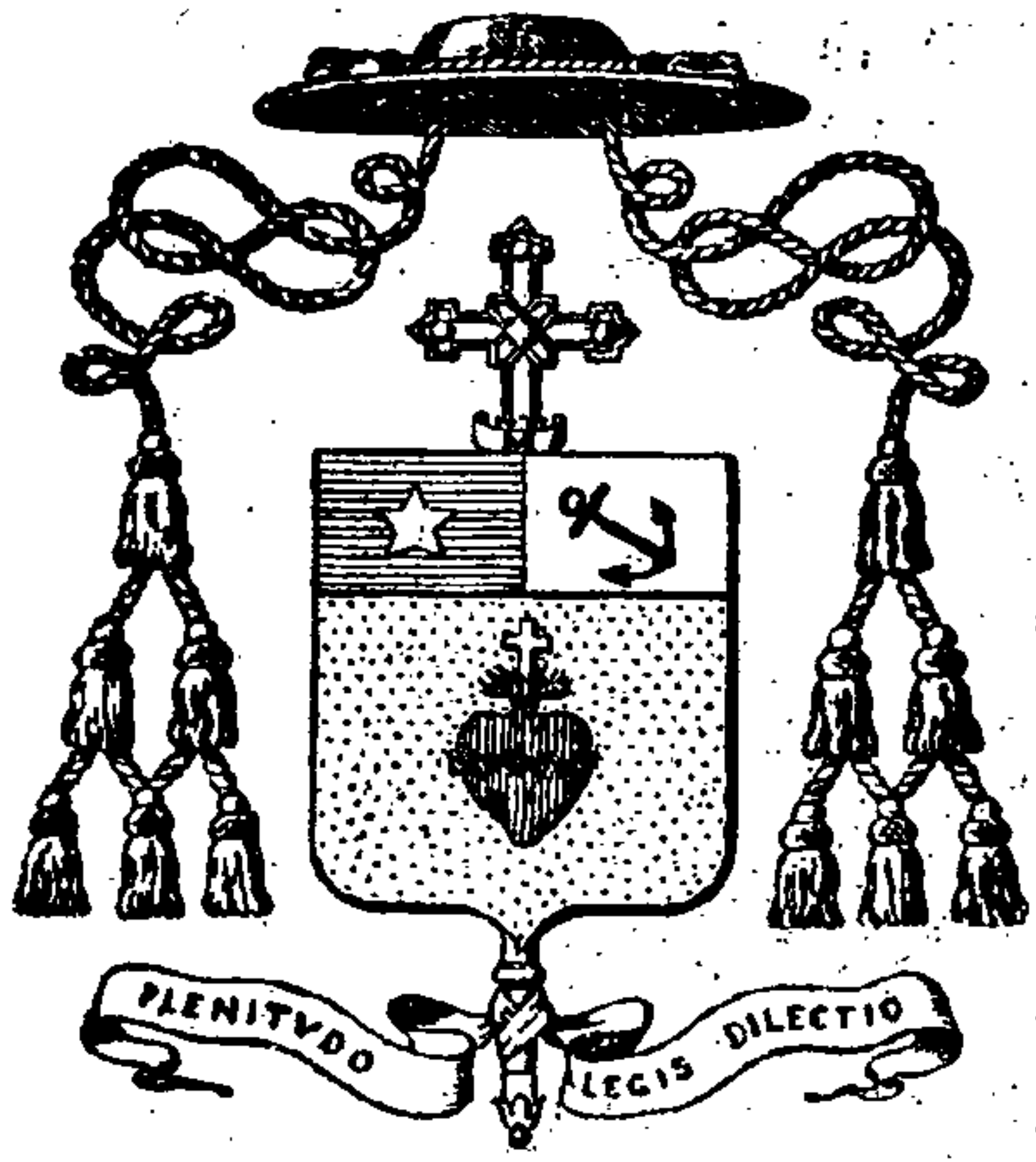
No 14. - Mgr de Cormont.

celles de NN. SS. COUPPÉ, VERJUS, NAVARRE, qui appartiennent à celle du SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDUN dont le blason est : *d'or au Sacré-Cœur au naturel enflammé de gueules à la croisette d'argent issant des flammes, et ceint d'une couronne d'épines au naturel.* (Voir ci-dessus). Mgr J. B. SIMON, qui ne fut même pas deux mois, en 1899, vic. apost. de Nankin, n'ajouta au S. C. de gueules sur or, que le monogramme de Jésus Sauveur dans un chef d'azur. (no 13). Mgr CARDOT, des missions Etrangères, év. titulaire de Linuyre en 1893, posa un cœur rayonnant (est-ce bien le S. C. ?) sur une croix de gueules adextrée, en champ d'azur du monogramme marial (v. no 1). Dom GABRIEL MOMBET, Abbé cistercien d'Aiguebelle, a un cœur similaire mais enflammé avec, au bas, un faisceau de verges. A Saint-Pierre de Martinique, Mgr DE CORMONT, sacré en 1900, eut l'excellente idée d'ajouter en parti à ses armoiries de famille un S. C. sur une croix d'or (fond azur) (no 14). Mgr V. DOUCERÉ, vic. apost. des Nouvelles

Hébrides, sacré en 1904, blasonnait : *d'argent au Sacré-Cœur de gueules épiné et surmonté d'une croix de sable, au sigle marial d'azur dans le canton dextre du chef, à la campagne d'hermine.* Dom NORBERT SAUVAGE, Abbé de la Trappe de Saint-Joseph,



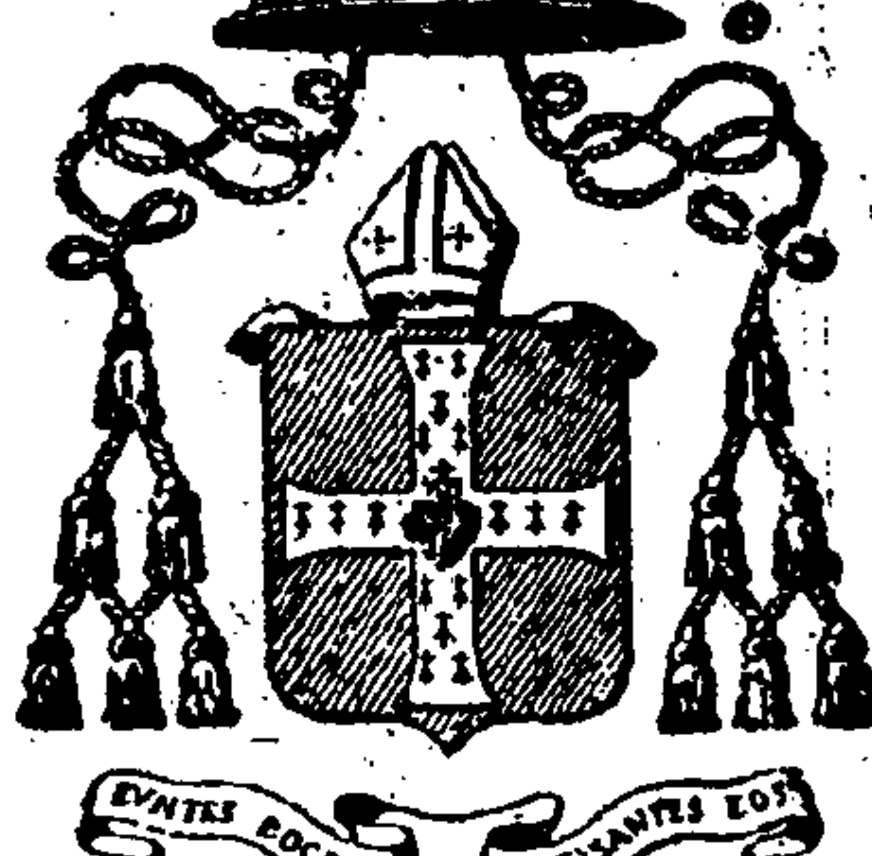
N° 15 - Mgr Meffre.



N° 16 - Mg Rouchouze.

à Forges-lez-Chimay (1902) portait : *coupé d'argent au Sacré-Cœur de gueules et d'or à la croisette de sable.* Mgr MEFFRE, prélat Référendaire de la Signature papale puis protonotaire en 1904, avait une simple croix chargée d'un S. C. sur champ fleurdelysé. (n° 15).

Pour une époque plus récente, citons : Mgr FAISANDIER, év. résidentiel de Trichinopoly (1915), dont le S. C. sur une croix alaisée d'or est soutenu des initiales I. H. S. de sable, le tout sur fond de gueules ; — Mgr ROUCHOUZE, des Missions Etrangères, év. titulaire d'Egée en 1916, avec : *d'or au Sacré-Cœur de gueules ; au chef parti d'azur à l'étoile d'argent et d'argent à l'ancre de sable en bande.* (n° 16). — Mgr PLISSONNEAU, préfet apostolique d'Adamoua (1920 avec : *de pourpre à la croix pattée d'hermine chargée d'un Sacré-Cœur degueules* (n° 17) (Il est de la congrégation des Prêtres, ou Missionnaires, du S. C. d'Issoudun).



N° 17 - Mgr Plissonneau.

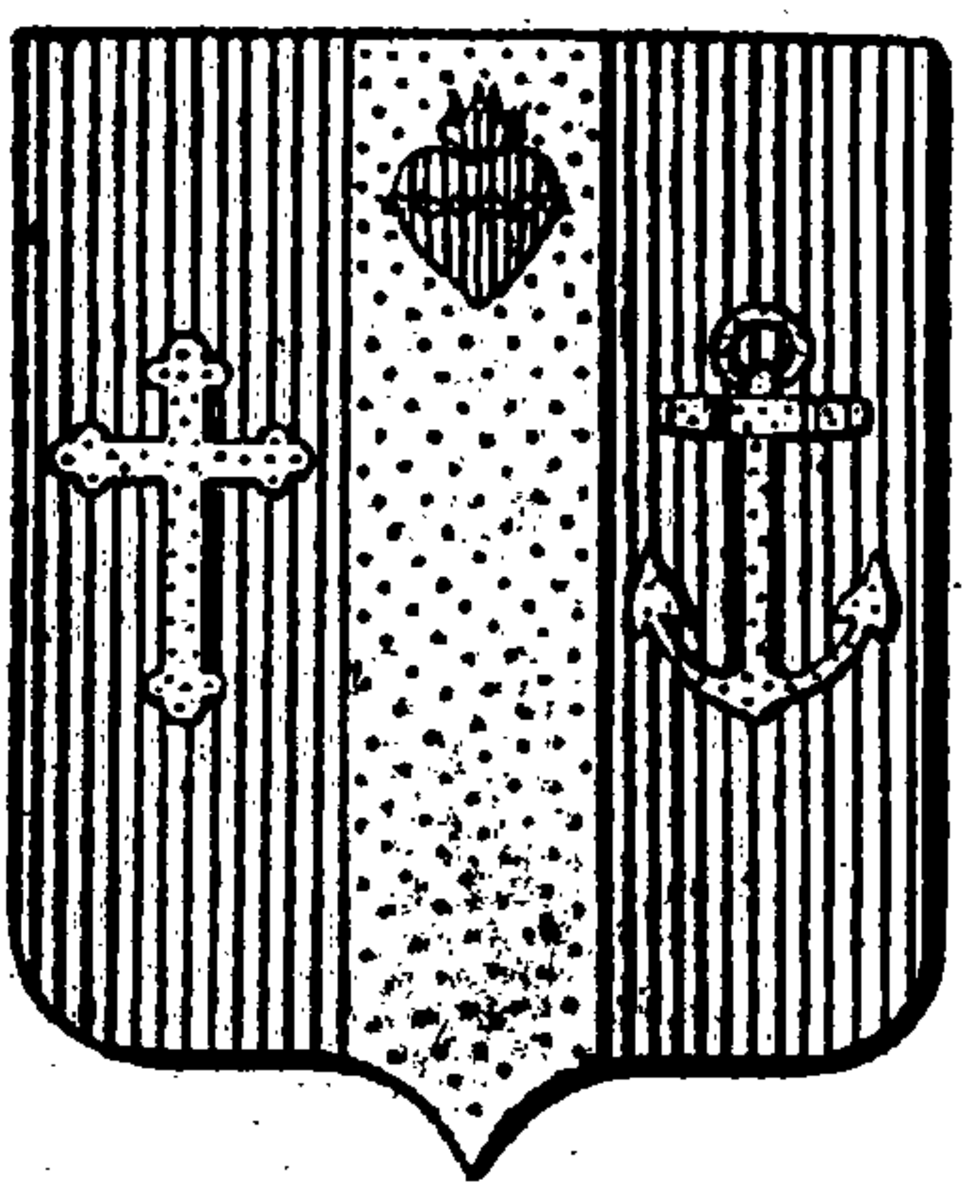
III — LE SACRÉ-CŒUR AVEC D'AUTRES EMBLÈMES HÉRALDIQUES.

Dans cette catégorie les armoiries prélatices abondent. Nous n'avons qu'à faire un choix, nous excusant si on trouve nos citations trop nombreuses. Mgr SEGUIN, év. titulaire de Pinara, porte : *de gueules au Sacré-Cœur d'or* (sans la croisette) *portant le mot* charitas *de gueules, entouré* (le S. C.) *d'une couronne d'épines d'or, adextré et sénestré en chef de 2 petites ancres d'argent inclinées, au chef cousu d'azur.* DOM ANDRÉ MALET, Abbé cistercien de Sainte-Marie du Désert (mort en 1915) (nº 18) avait simplement posé en champ d'azur le S. C. sur un sautoir d'or.

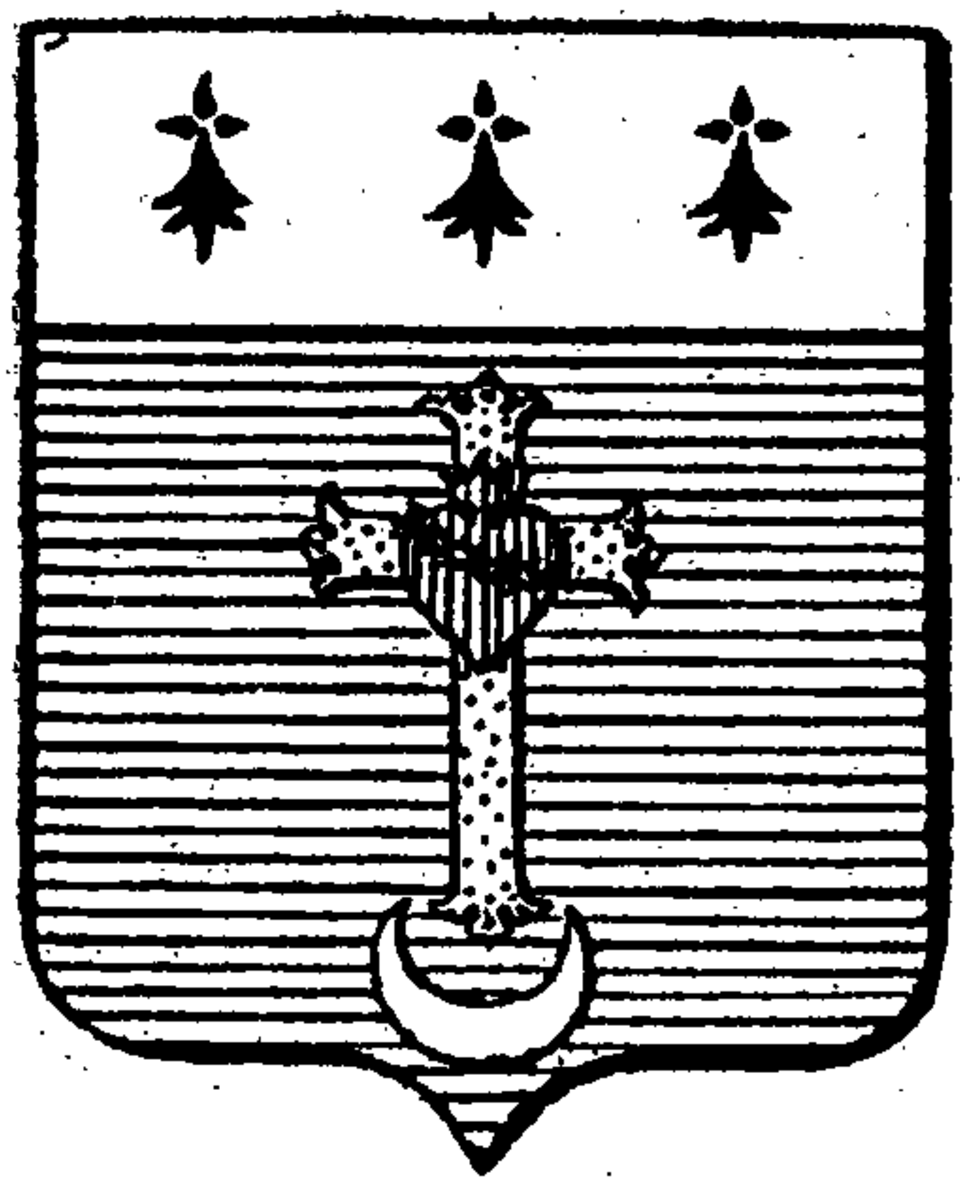


Nº 18. - Dom André Malet

Pour continuer, citons : Mgr CROCHET, sacré év. résidentiel de Nagpore, en juin 1903, qui portait : *de gueules au pal d'or chargé en chef d'un Sacré-Cœur de gueules, et accosté d'une croix latine trèflée et d'une ancre du second* (nº 19) ; et l'év. de Pébrée, vic. apost. de l'Ontario Septentrional, qui blasonnait : *d'azur à la croix*



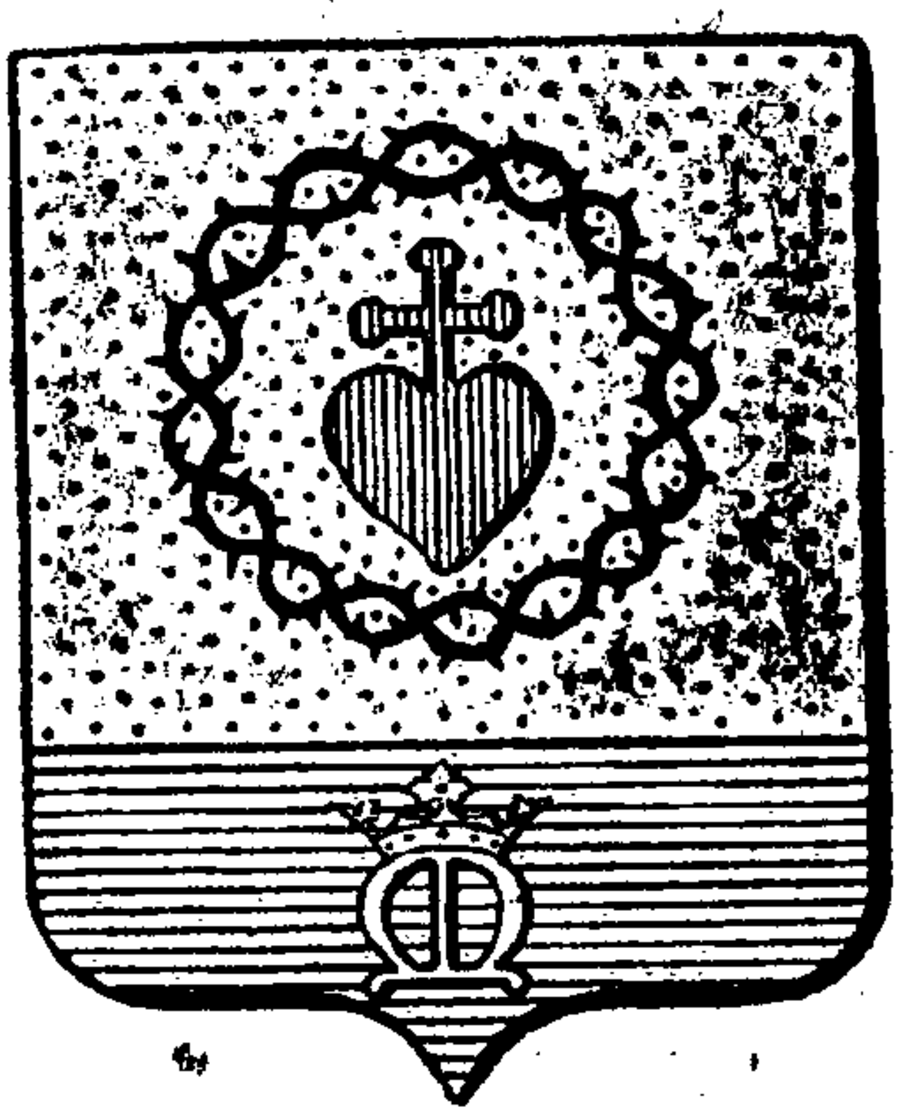
Nº 19. - Mgr Crochet.



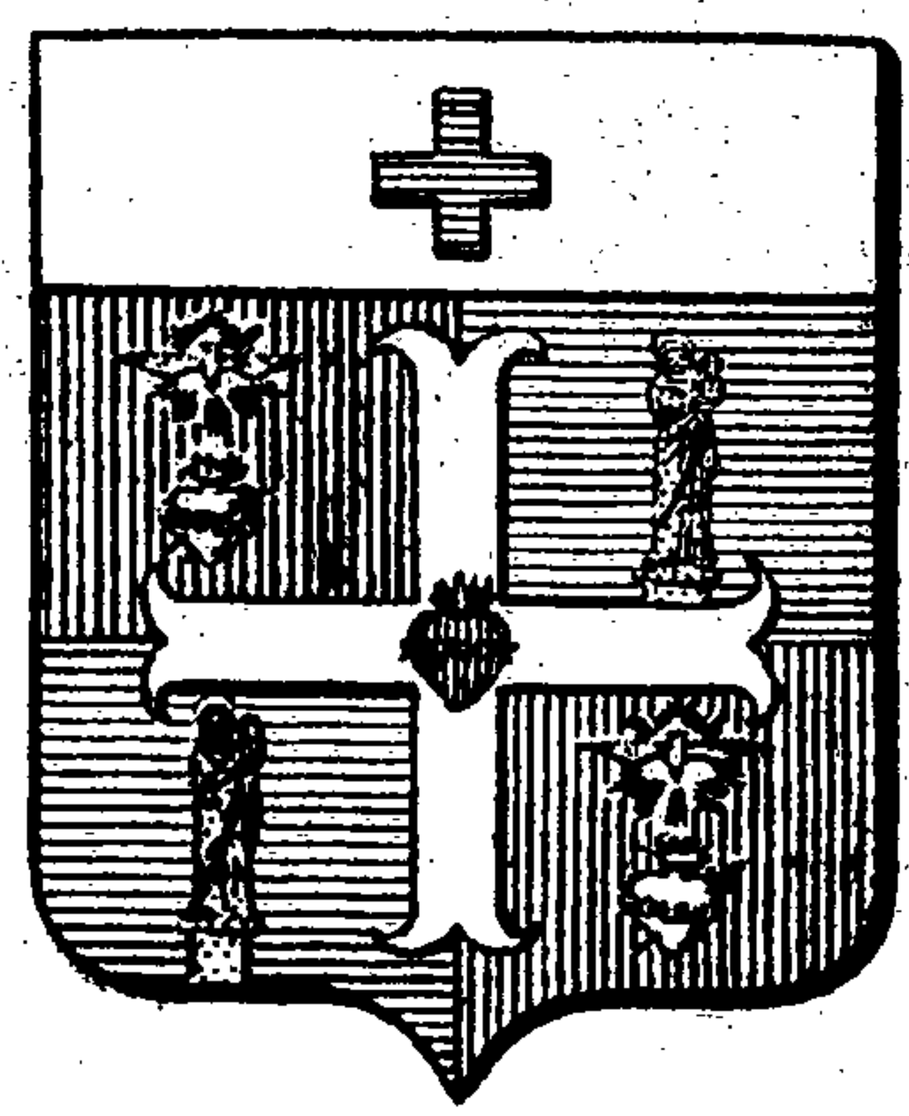
Nº 20. - Mgr Bazin.

d'argent chargée en cœur du Sacré-Cœur de gueules. N'oublions pas Mgr BAZIN, des Pères Blancs, nommé en 1901 vic. apost. du Sahara, dont le S. C. était posé sur une croix fleuronnée d'or, se détachant sur fond d'azur entre un chef herminé et un croissant d'argent (nº 20). Mgr. THOME DA SILVA,

promu en 1894 archevêque de Bahia, portait le S. C. dans une gloire, avec une sorte de haie épineuse au bas. Un autre Brésilien, Mgr LEME DA SILVEIRA-PINTON, archev. d'Olinda, a le S. C. rayonnant placé au lieu d'honneur du chef ; quant au cardinal SPINOLA, archev. de Séville en 1895, il l'avait posé dans un ovale presqu'en abîme. Mgr VASSELON, décédé év. d'Osaka en 1896, avait placé le S. C. très en évidence, comme on le voit (nº 21). Mgr JOFILY, év. de Manaos en..., l'avait seul avec une mer en



Nº 21. - Mgr Vasselon.

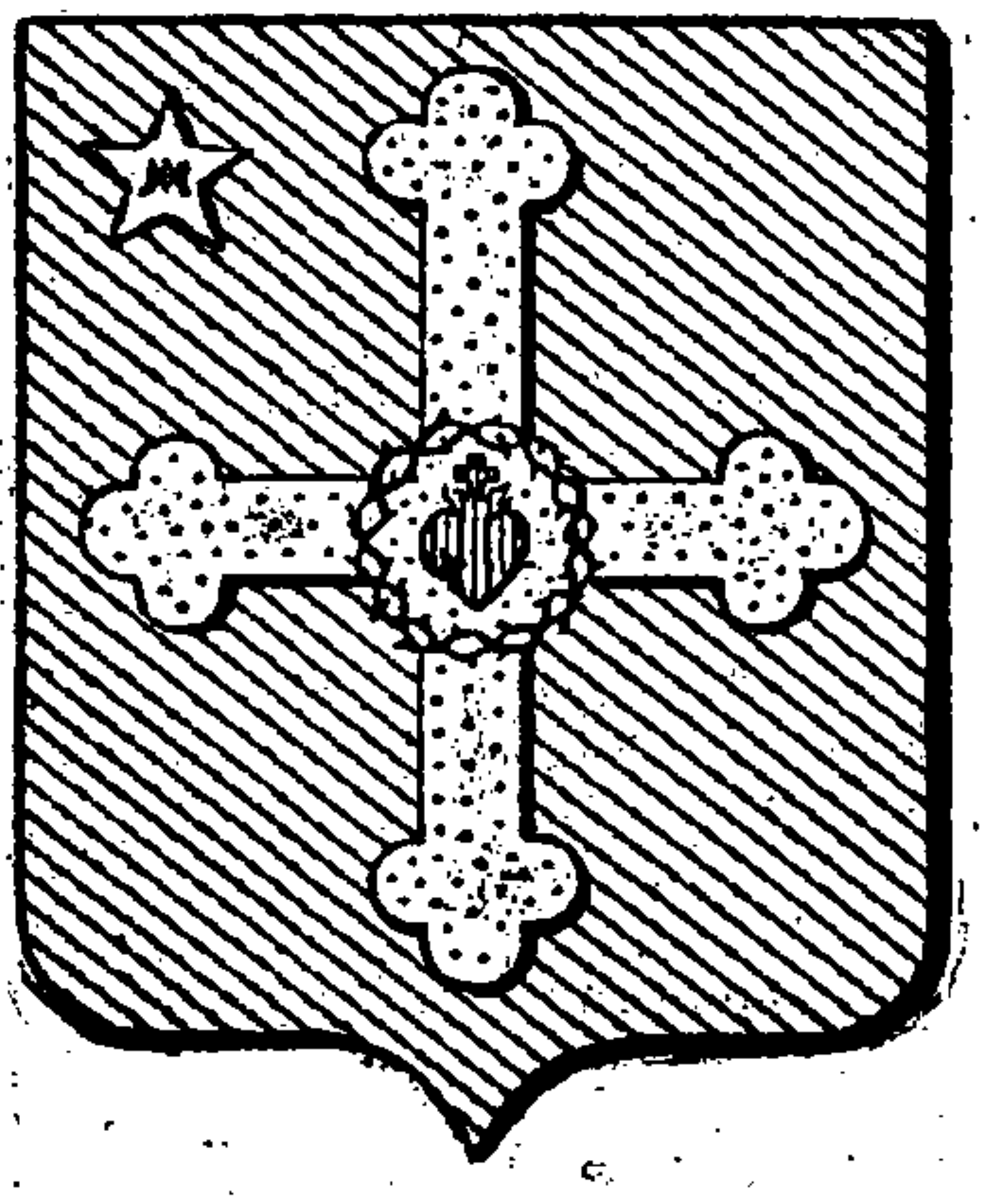


Nº 22. - Mgr Augouard.

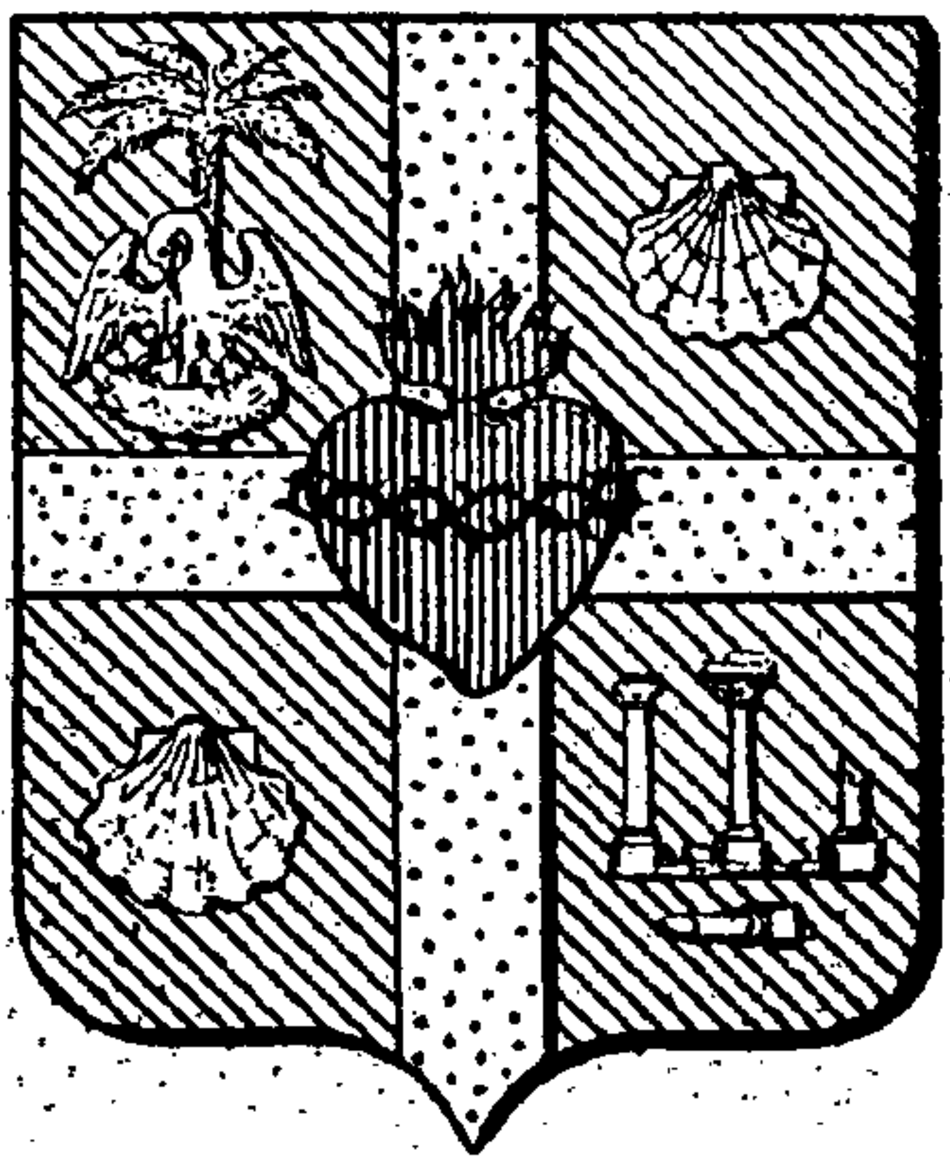
champagne, Mgr MANOEL DA SILVA GOMES, év. de Ceara en 1914, promu archev. de Fertaleza peu àprès, portait comme armes : *coupé au 1 d'or au S. C. de gueules dans une couronne d'épines d'où sortent des rayons terminés par des étoiles ; au 2 d'azur à l' M marial d'or, revers de la Médaille Miraculeuse, dans un rinceau de lis et de roses au naturel.*

Parlons ensuite du Sacré-Cœur *posé en cœur*, comme on dit en termes héraldiques, c'est-à-dire au centre d'un écu, et dans le cas présent au centre d'une croix, qui est généralement or ou argent. Celle du célèbre vic. apost. du Gabon, Mgr AUGOUARD est ancrée (nº 22) ; celle de Mgr LAMOUROUX, sacré év. de Saint-Flour en 1892, est tréflée (nº 23) comme celle de Mgr ALBANO, év. de Saint-Louis de Maragnon, mort en 1917. Ces croix sont souvent accostées ou accompagnées des emblèmes des Ordres ou Congrégations auxquels appartiennent les prélats. Ainsi Mgr HIRTH, vic. apost. du Nyanza Méridional depuis 1890, prit le pélican des Missionnaires de N.-D. d'Afrique (nº 24) ; Mgr AUGOUARD (*vide supra*) deux fois ceux des PP. du Saint-Esprit ; Mgr BUNOZ, vic. apost. de Prince-Rupert, sacré en 1907, ceux des Oblats de Marie-Immaculée.

D'autres placent ces emblèmes dans le chef, v. g. Mgr CAPMARTIN, év. d'Oran, au sacre de qui j'ai assisté, où le S. C. dans le chef surmonte un champ d'azur chargé du pélican

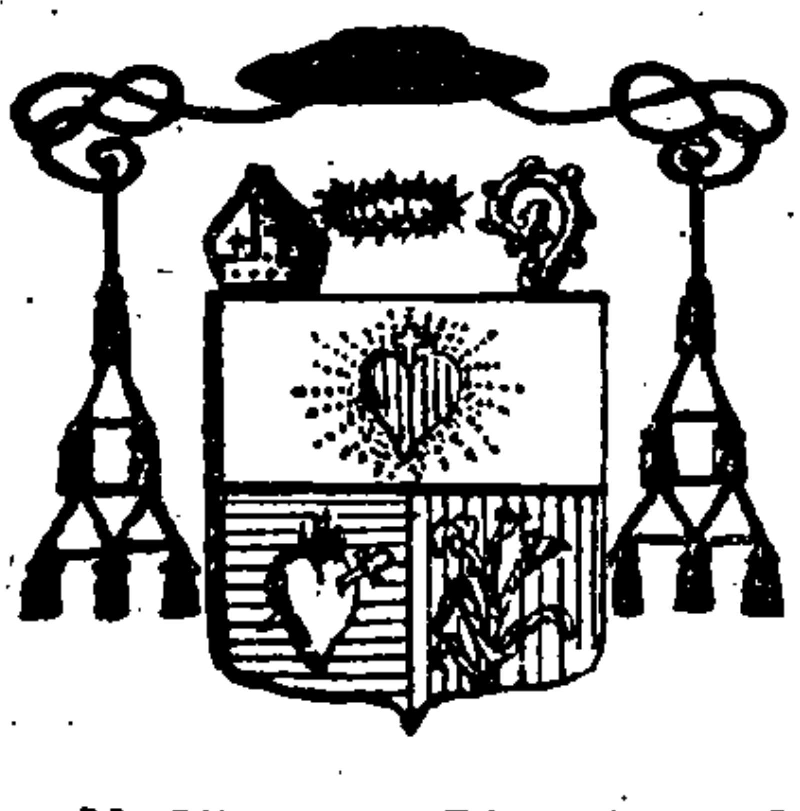


N° 23 - Mgr Lamouroux.



N° 24 - Mgr Hirth.

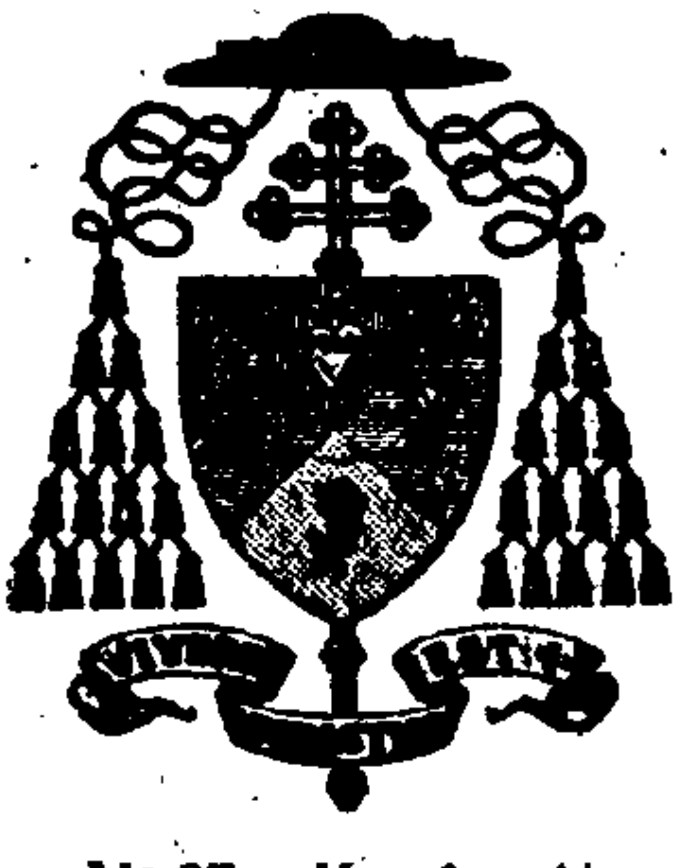
sur sa pitié d'argent ; Dom IGNACE BINAUT, décédé en 1903 Abbé cistercien des Catacombes de Saint Calixte, (25) puis Mgr NICOLAS, de la Société de Marie, év. titulaire de Panopolis depuis 1919 ; Mgr WITTNER, sacré en 1907 év. titulaire de Milet, qui, en fidèle Franciscain, charge le chef de son écu des Conformités de Saint-François. Mgr LECŒUR, év. de Saint Flour (1906), a dextra et sénestra la croix d'une marguerite et d'une rose.



N° 25. - Dom Binaut.



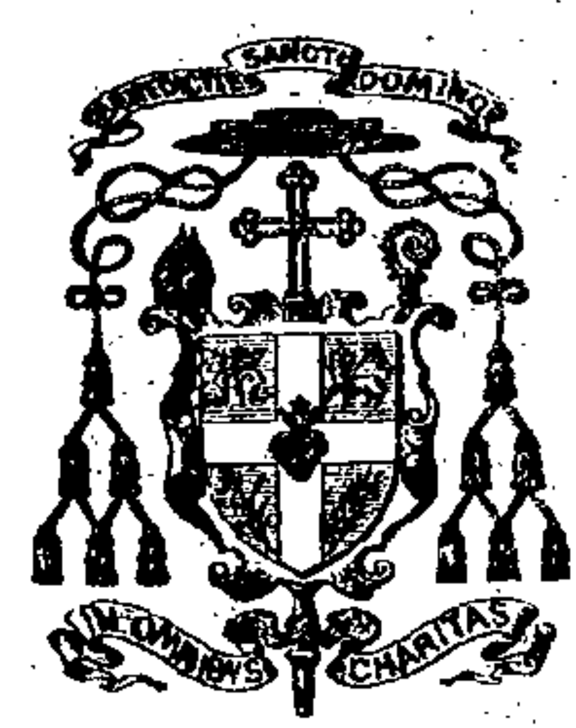
N° 26. - Mgr Lemonnier.



N° 27. - Mgr Amette.

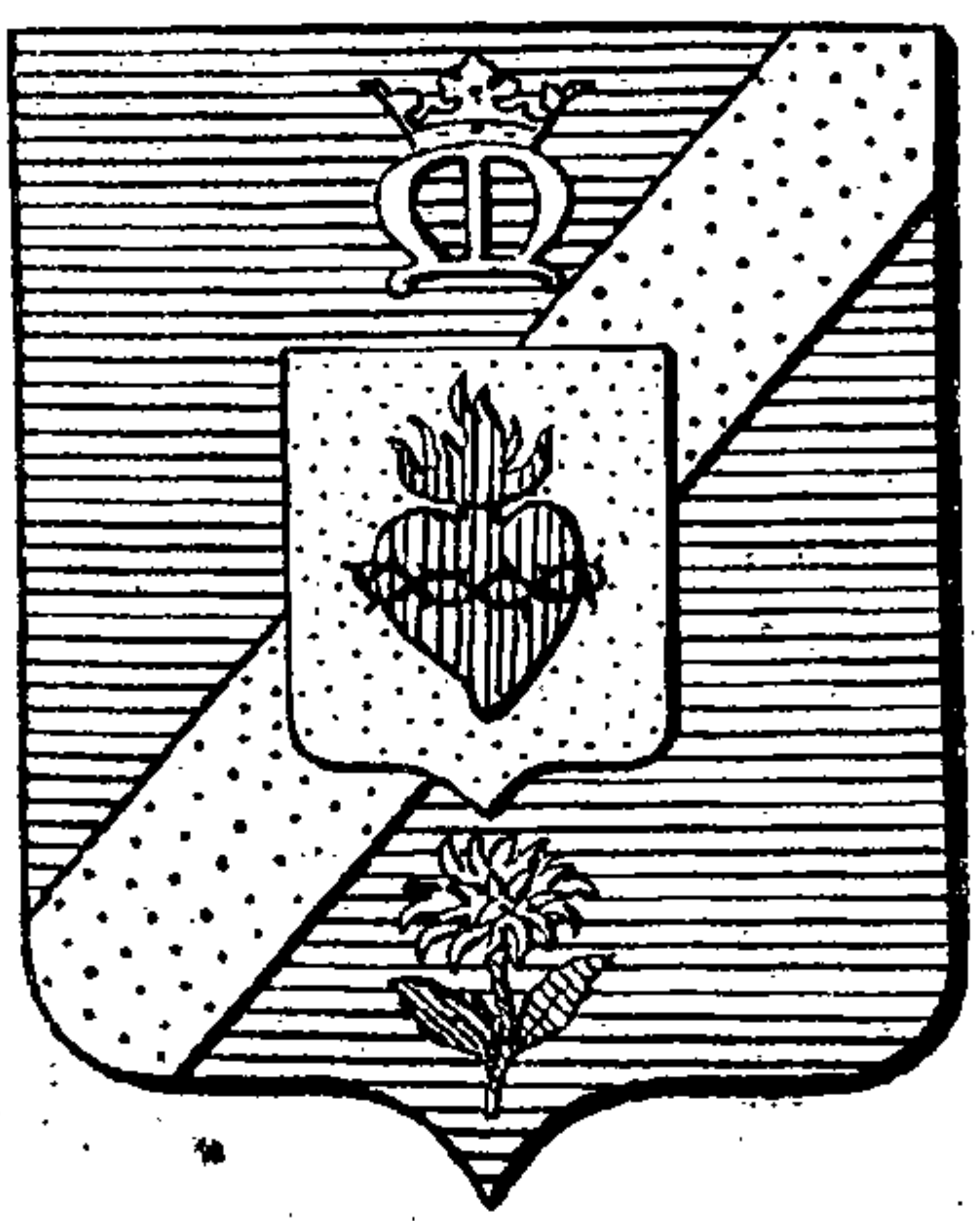
Tous, bien entendu, ont le S. C. dans leur écusson. Mgr LEMONNIER sacré évêque de Bayeux le même jour, 8 août 1906, que Mgr LECŒUR, avait des armoiries assez semblables : *d'azur à la croix d'argent chargée du S. C. de gueules cantonnée de 3 vases d'or 2 et* 1 (prieuré de Sainte-Madeleine), *d'une étoile d'or à 6 rais du même* (un des emblèmes de Pie X), *d'un poisson et d'une*

ancre d'argent (le prélat était d'une famille de pêcheurs). (nº 26). Mgr PAYO, archevêque de Manille (Philippines) dès 1879, plaçait le S. C. (gueules et rayonnant sur fond or) dans le 1 du coupé de ses armes ; tandis que le Cardinal AMETTE, archevêque de Paris, l'avait posé dans le haut de son écartelé en sautoir, avec 3 roses dans les autres quartiers (nº 27). Pour Mgr ORBERA y CARRION, év. d'Almeria au XIXe siècle, le S. C. est dans le 1 du tranché et percé d'une longue flèche de dextre à sènestre.



Nº 28. - Mgr Desanti.

Pour prouver combien le culte du S. C. est propagé au loin, voici les armes de Dom LOUIS BRUN, bénit en 1921 Abbé de N.-D. de Consolation en Chine : *écartelé, au 1 de gueules au poisson des catacombes d'argent ; au 2 d'azur à l'étoile d'or, au 3 de gueules à la fleur de lys d'or ; au 4 de gueules à la fleur de la Passion d'argent ; à la champagne de sinople chargée de 3 grains de blé d'or ; à la croix d'or sur les partitions, chargée en abîme* (ou en cœur) *d'un Sacré-Cœur de gueules.* On examinera les armoiries de Mgr DESANTI (nº 28) év. d'Ajaccio en 1906,



Nº 29. - Mgr Midon.

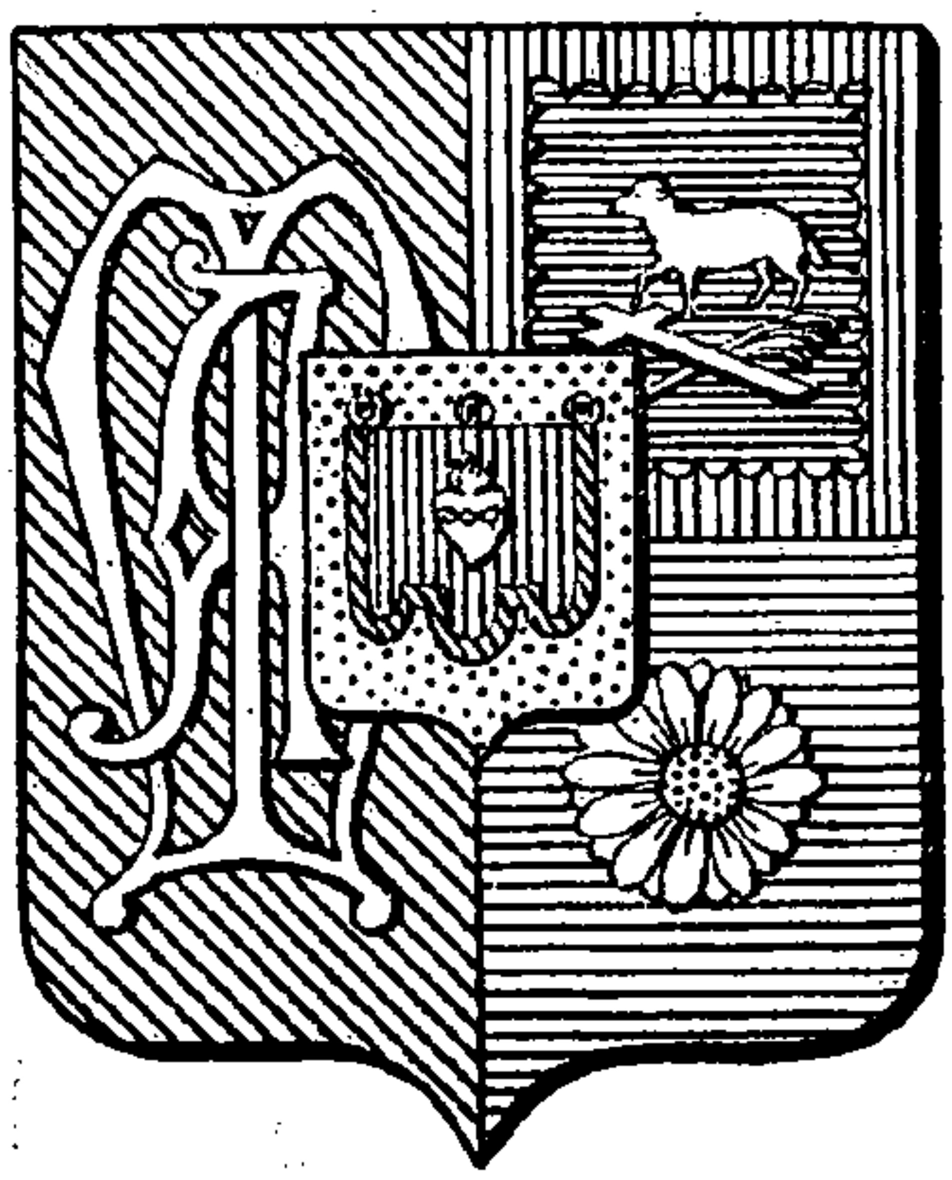


Nº 30. - Mgr Jauffret.

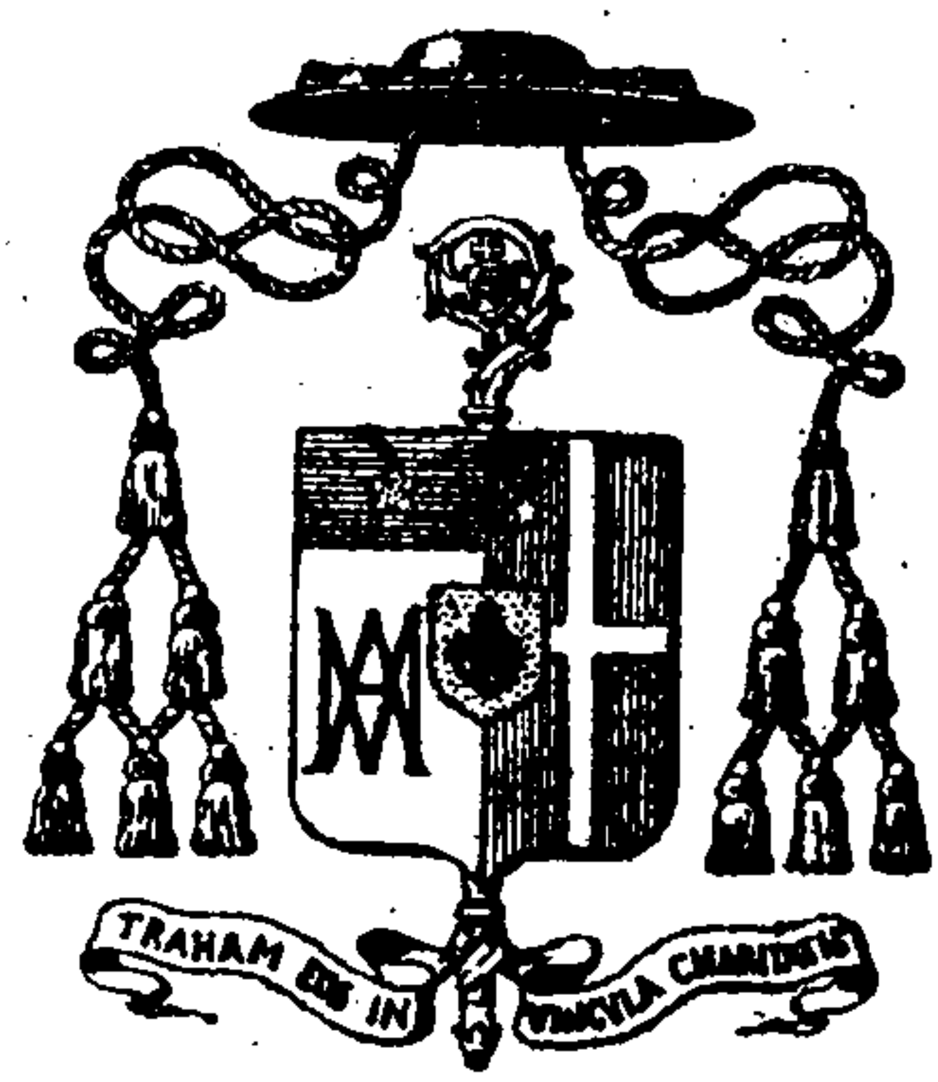
dont la devise *parlante* était : *Benedicite sancti Domino.* Dans l'écusson de Mgr ATHANASE CHABOT, vicaire général actuel de Luçon, le S. C. soutient le pied de la croix.

D'autres fois le S. C. est dans un petit écu posé en *sur-le-tout*, comme, par exemple, l'a fait Mgr MIDON, décédé év. d'Osaka en 1893 (nº 29). On verra dans l'écusson (nº 30) de Mgr FRANÇOIS-ANTOINE JAUFFRET, év. de Bayonne, rappelé à Dieu

en 1902, ce que nous voulons dire. Mgr Cenez, Oblat, sacré év. titulaire de Nicopolis en mai 1909, avait des armes assez compliquées : *écartelé : au 1 d'azur aux emblèmes des Oblats d'argent, de sinople et de sable ; au 2 de gueules à la croix de Lorraine* (patrie du prélat) d'or ; *au 3 d'or aux montagnes* (du Basutoland, son vicariat apost.) *de sinople, mouvant de la pointe et chargées d'un crocodile contourné d'argent ; au 4 d'azur à la rivière d'argent en fasce, surmontée d'une étoile d'or rayonnante ; sur le tout d'argent au Sacré-Cœur de gueules.* L'écu du sur-le-tout (le S. C. sur fond or) des armes de Mgr Eyo Garay, év. de Vitoria est



N° 31. - Mgr Béguinot.



N° 32. - Mgr Darnand.

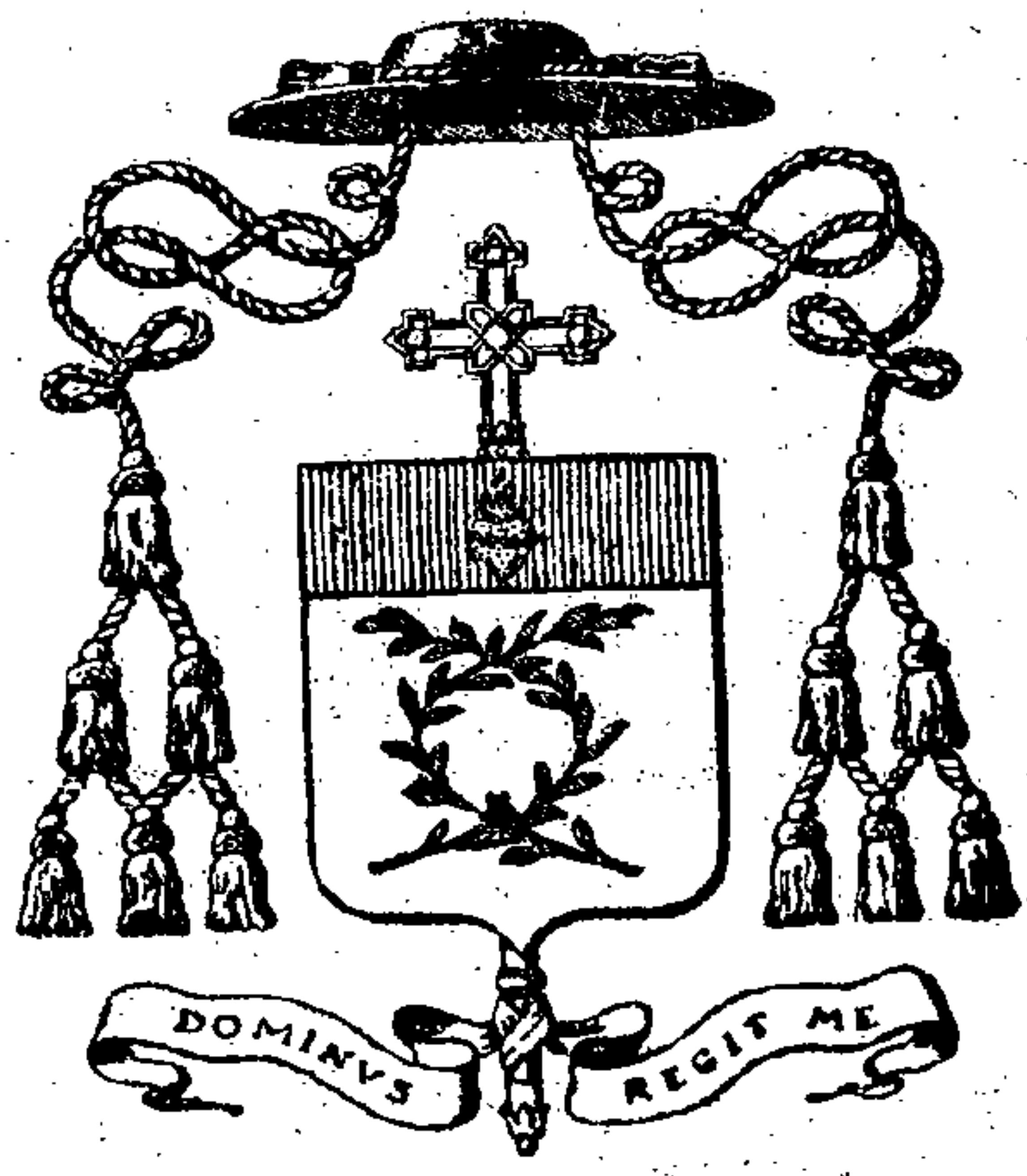
placé presqu'au milieu du chef. Le sur-le-tout de Mgr Béguinot sacré év. de Nîmes en 1896, offre cette particularité que le S. C. est, comme on le voit (n° 31). argent sur un gonfanon de gueules avec fond or.

Ces armoiries ont un certain rapport avec celles de Mgr Darnand, Mariste, év. titulaire de Polomenium (1820) (n° 32), de Mgr Boch, préfet apost. des Salomon Septentrionales, aussi Mariste, qui blasonnait : *parti : au 1 d'argent au monogramme marial d'azur, au chef d'azur chargé d'une étoile rayonnante d'argent* (*qui est de la Société de Marie*) ; *au 2 de pourpre à l'arbre arraché d'argent ; sur le tout d'or au Sacré-Cœur de gueules.* — Le cardinal Scitowsky, archev. de Gran, mort en 1866, avait le S. C. au bas de son écu, ainsi que Mgr Streicher, des PP. Blancs (n° 33) et Dom Berchmans Daveau, Abbé cistercien de Port-du-Salut (1908), qui le posait dans un enté en pointe, alors que la position de cet emblème est beaucoup plus rationnelle, respectueuse même, et beaucoup plus fréquente du reste, dans le chef de l'écu. On peut l'y placer soit seul : Mgr Givelet, év. titulaire

de Gindaris en 1913 (nº 34) ; Mgr Fabre, sacré év. de Marseille en 1909 ; Mgr Lemée, protonotaire en 1922 ; Dom Benoit

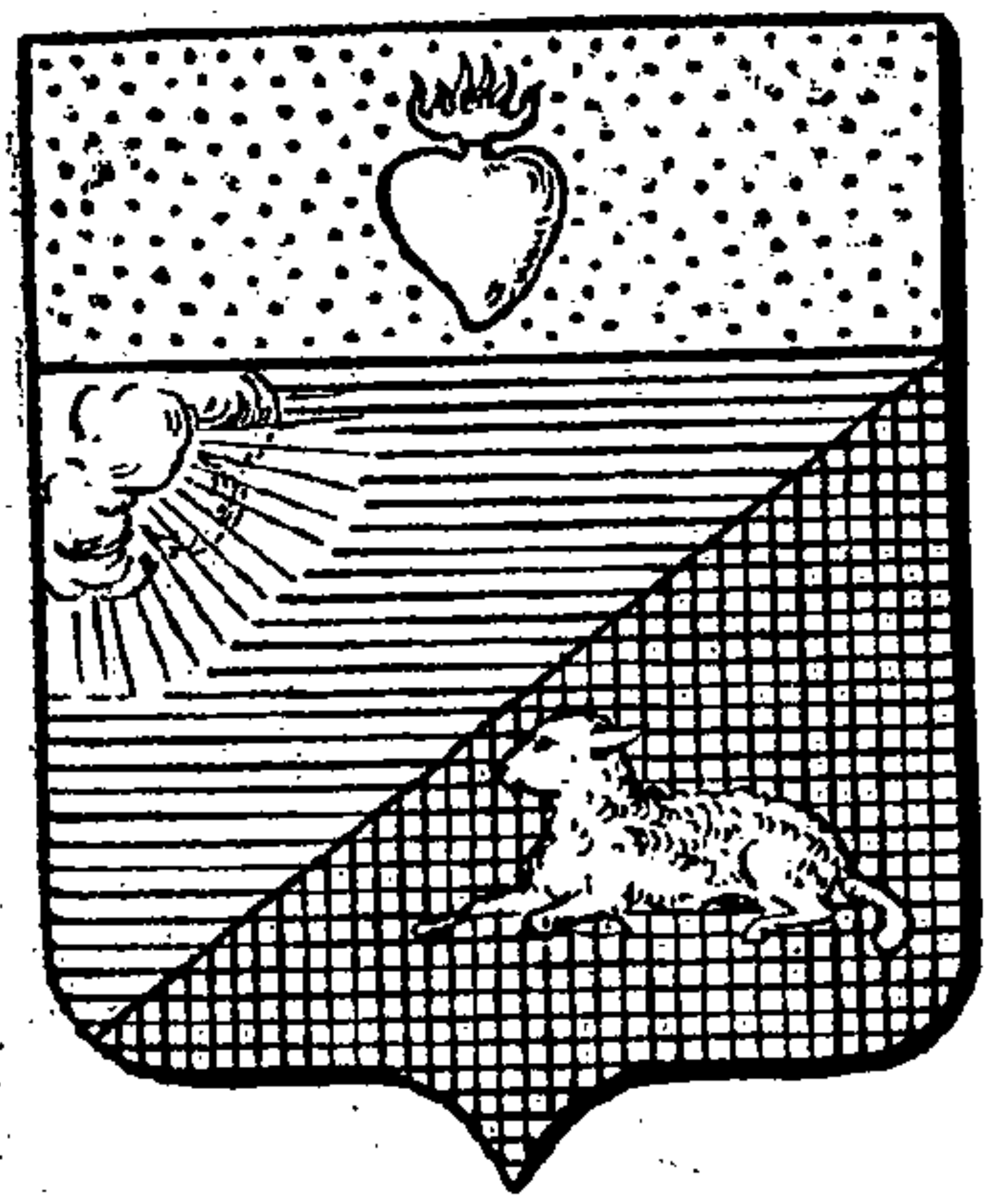


Nº 33. - Mgr Streicher.

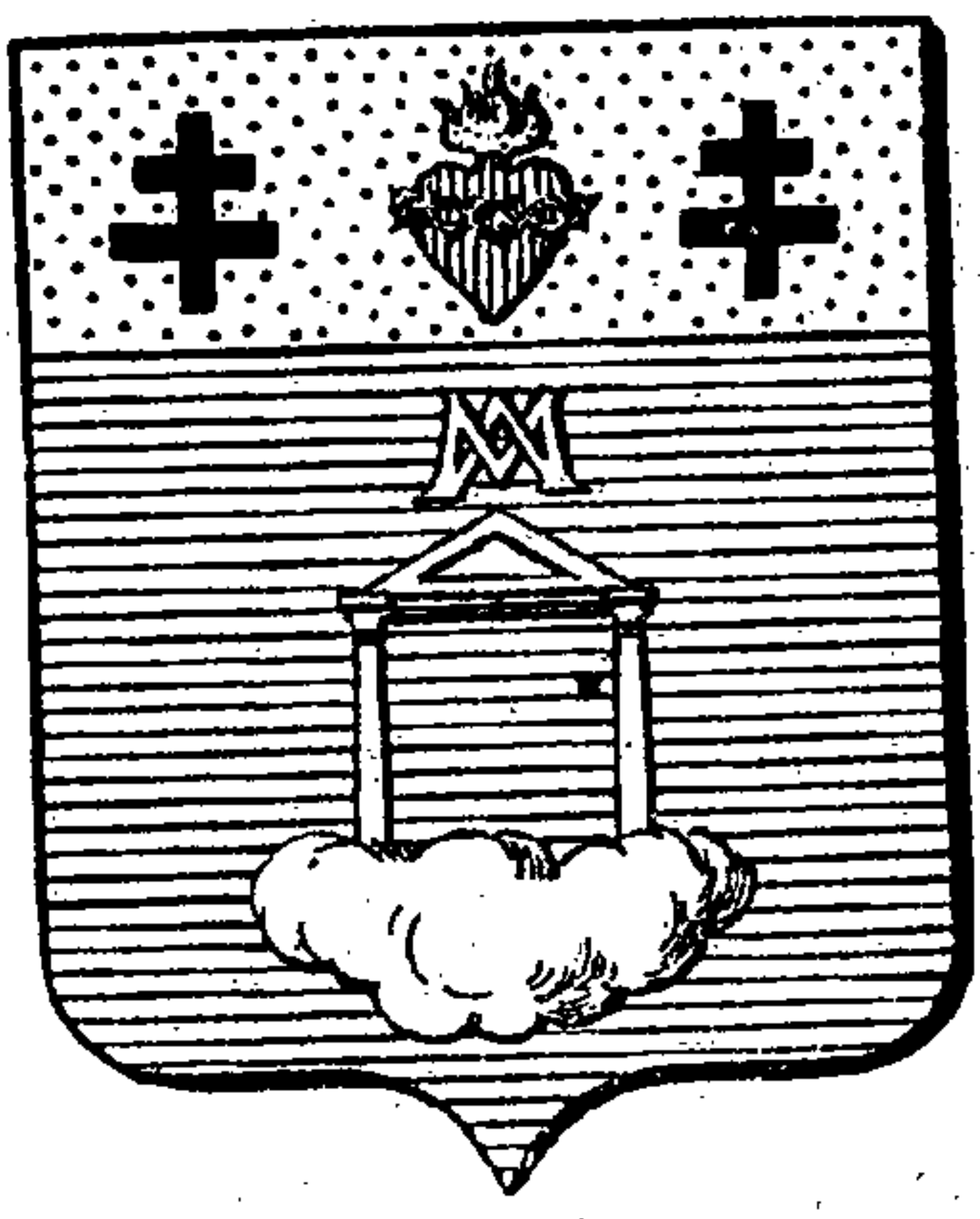


Nº 34 - Mgr Givelet.

Margerand, Abbé des Dombes en 1871 (nº 35) ; Dom Arsène Maurel, bénit en 1919, Abbé de la Trappe de Bonnecombe, etc ; — soit entre d'autres attributs : (Mgr Kleiner, év. de Mysore mort en 1915 (nº 36) ; Mgr Lalouyer, év. titulaire de Raphanée



Nº 35. - Dom Margerand.



Nº 36. - Mgr Kleiner.

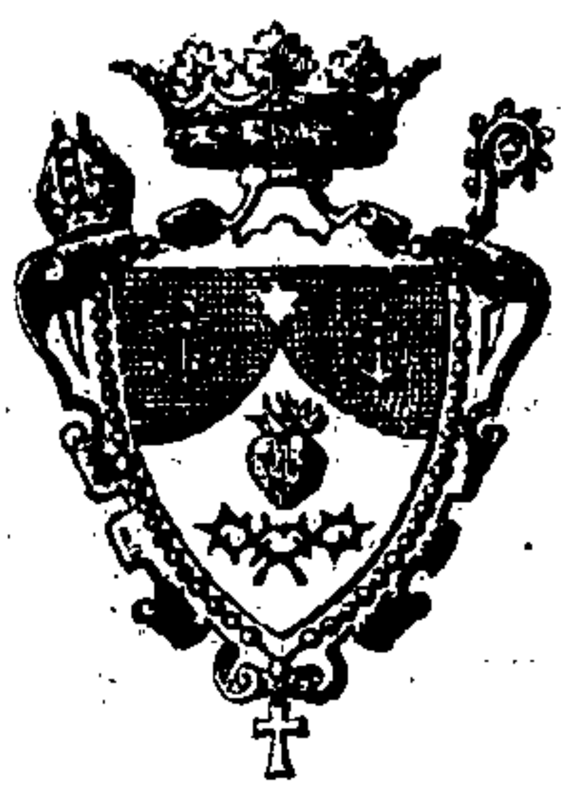
en 1897, le S. C. sur une nuée surmontant une devise d'or cintrée, (nº 37) ; Mgr Rossillon, coadjuteur actuel de Vizigapatam. Pour Mgr Soulé, archev. tit. de Léontopolis, le S. C. occupe une position normale (nº 38).



N° 37. - Mgr Lalouyer.

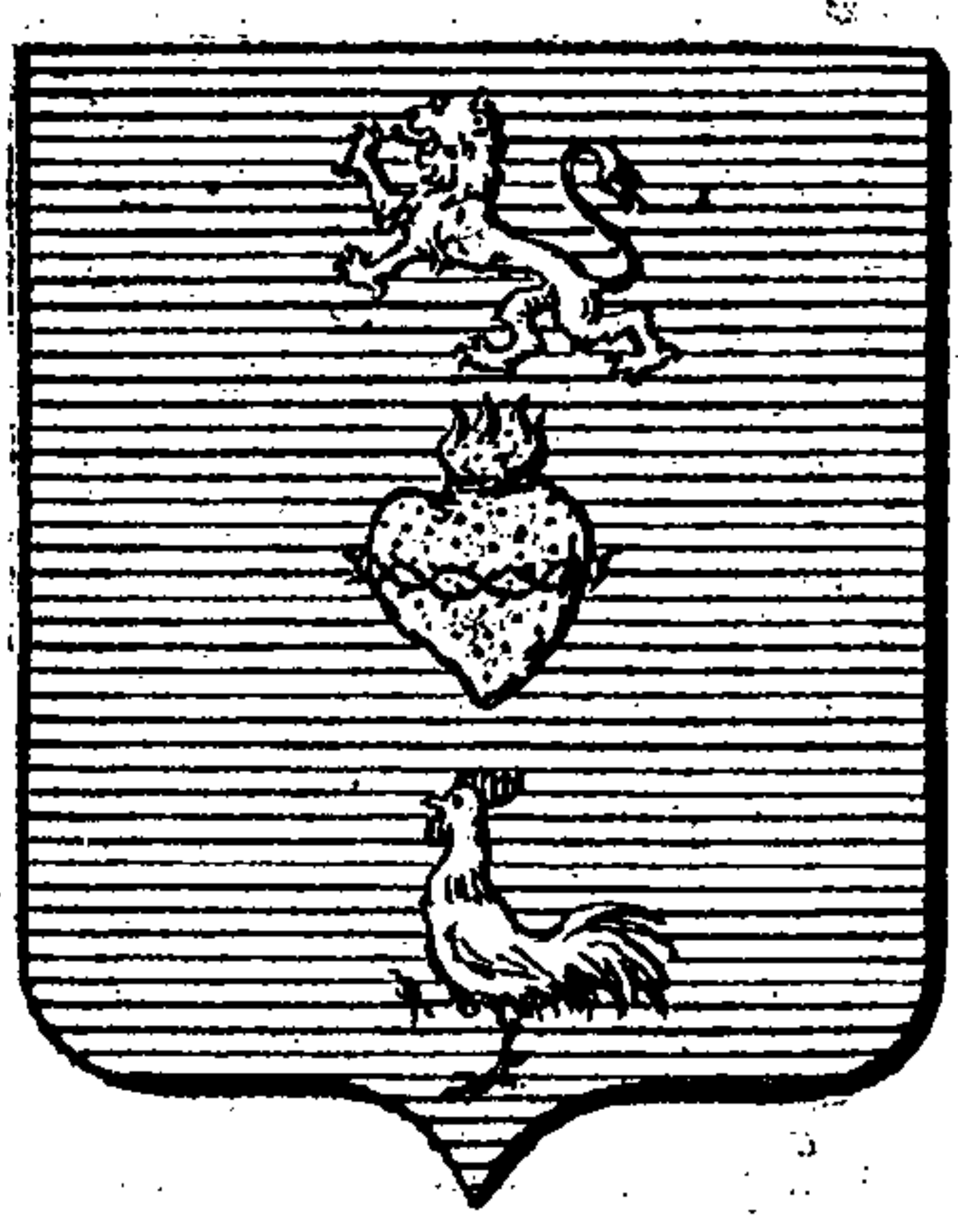


N° 39. - Dom Bachelet.

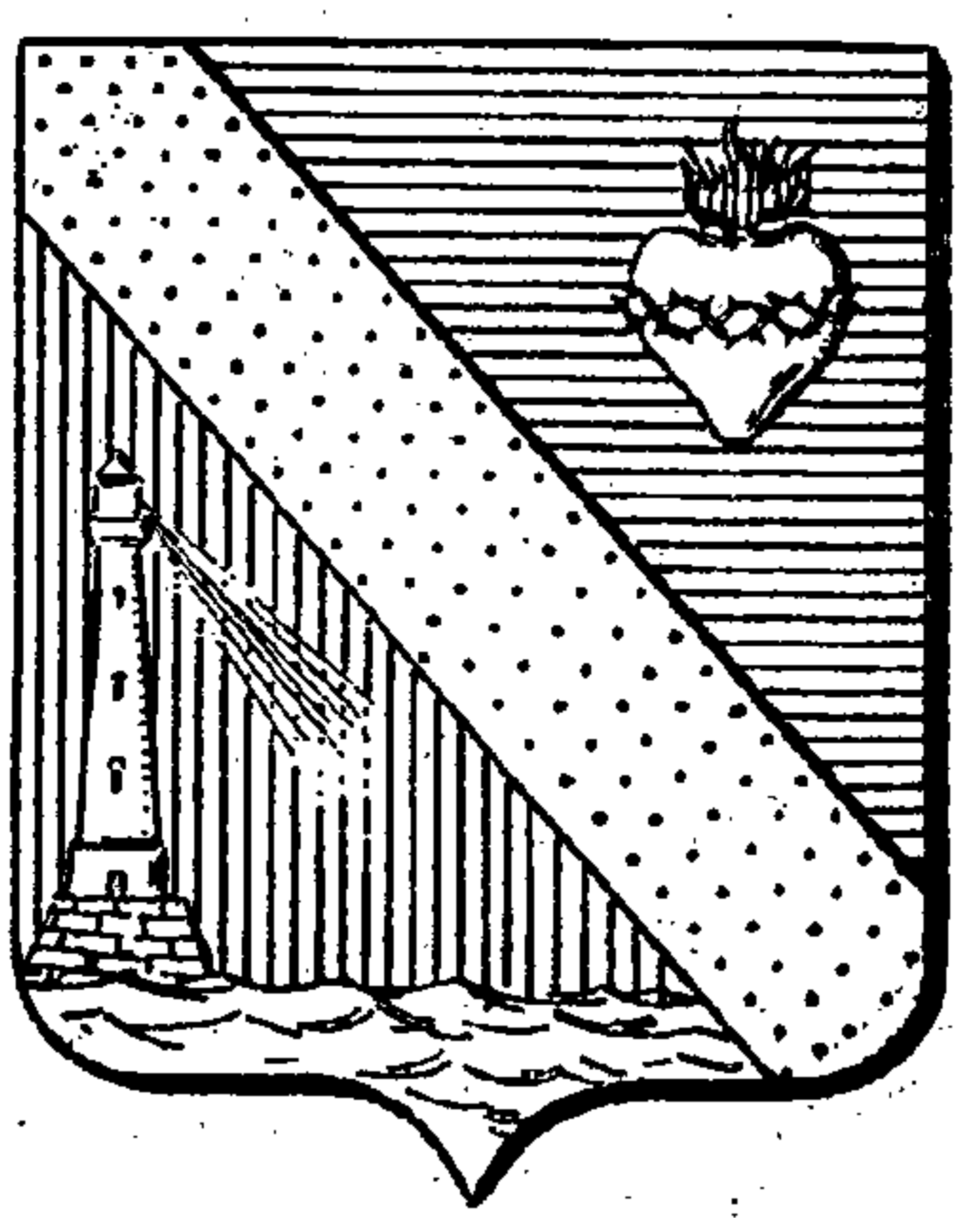


N° 38 - Mg Soulé.

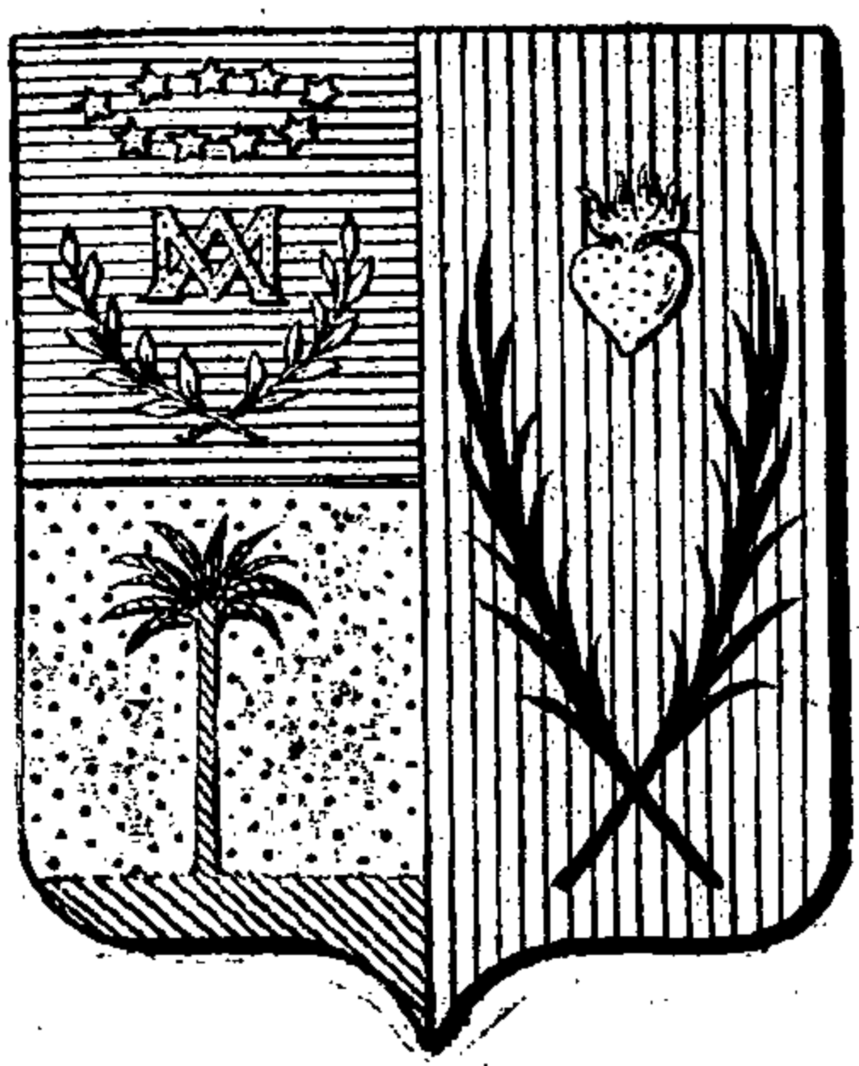
Nous ne blasonnerons pas les armoiries, ni n'en parlerons, de Dom EUGENE BACHELET, Abbé cistercien de Port-du-Salu en 1881 (n° 39); de Mgr BIET, vic, apost du Tibet en 1878 (il descendait de la famille de sainte Marguerite-Marie Alacoque) (n° 40); de Mgr LAVEST, préfet apost. du KOUANG-SI (1900) (n° 41); de Mgr VIARD, év. tit. d'Orthose puis résidentiel de Wellington (1868-1872) (n° 42); de Mgr DISS, préfet apost. actuel de KOROKO (n° 43). On se rendra compte par la gravure des dispositions variées qu'on peut donner au cœur. En ce qui



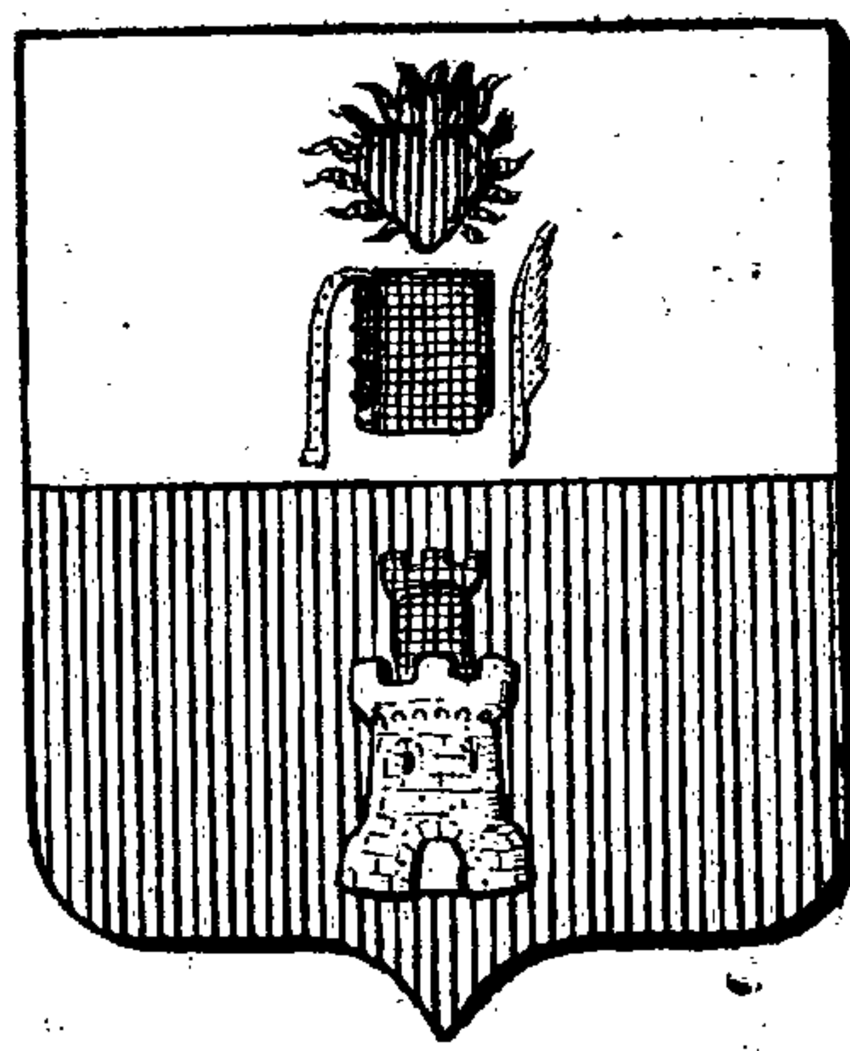
N° 40. - Mgr Biet.



N° 41. - Mgr Lavest

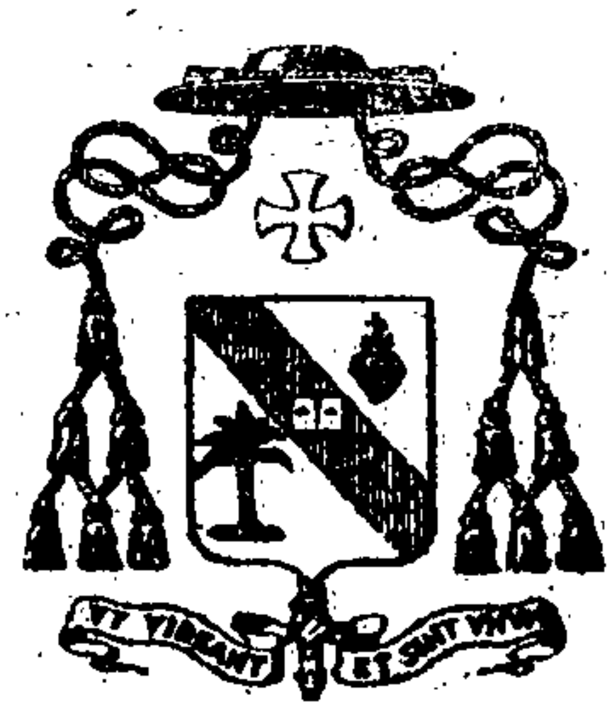


N° 42. - Mgr Viard.



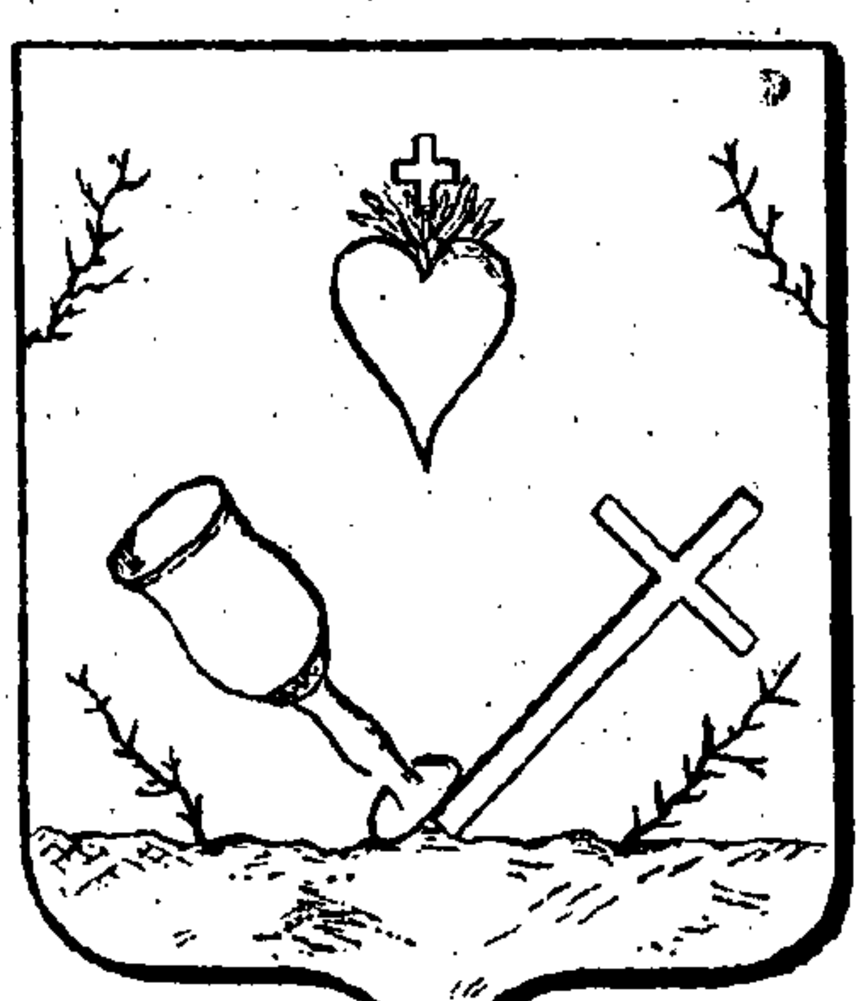
N° 44. - Mgr Castellani.

concerne les armes de Mgr PUGINIER, vic. apost. du Tonkin Occidental (1868† 1884), le cœur, tout enflammé, qu'il soit, parait en cet écusson comme emblème de la Charité (v. n° 2). Pour Mgr CASTELLANI, mort év. tit. de Porphyre en 1854, le cœur flamboyant, avec le livre et la plume est plutôt ici l'emblème de saint Augustin (n° 44).

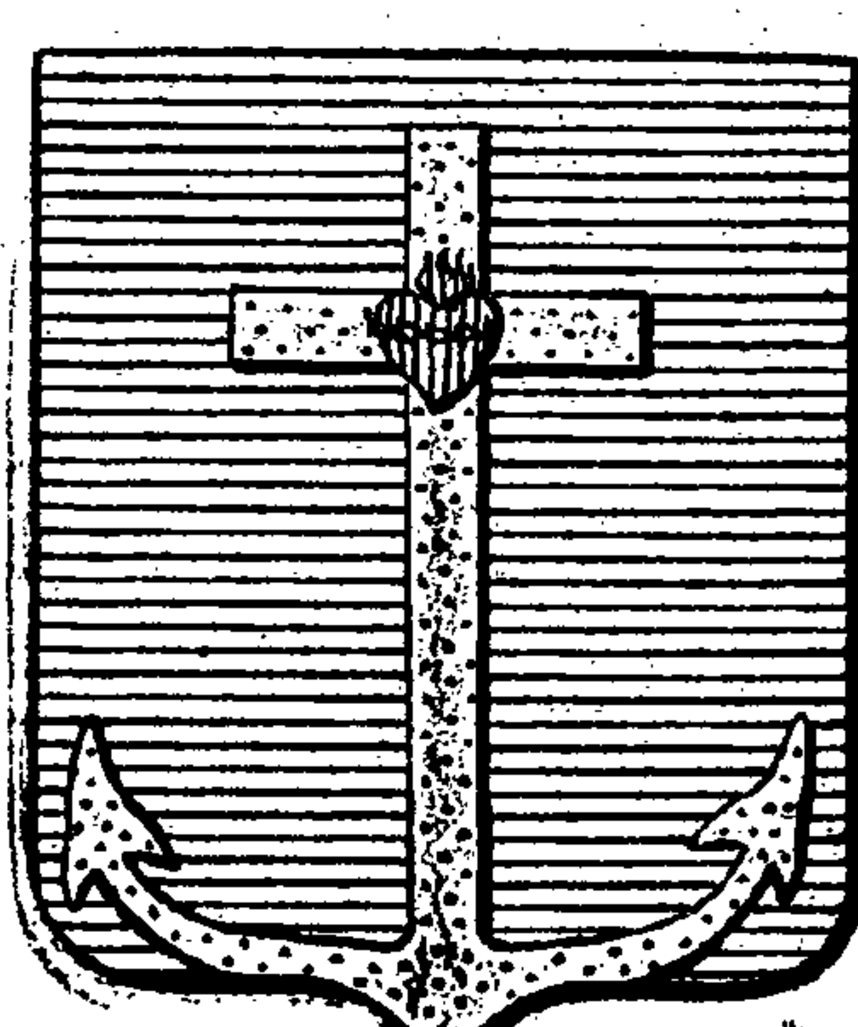


N° 43. - Mgr Diss.

Le blason de Mgr PROD'HOMME, vic. apost. du Laos (1920), est assez original : *d'azur à la barque d'argent, dont la voile du même est chargée du Sacré-Cœur de gueules et navigue sur une*

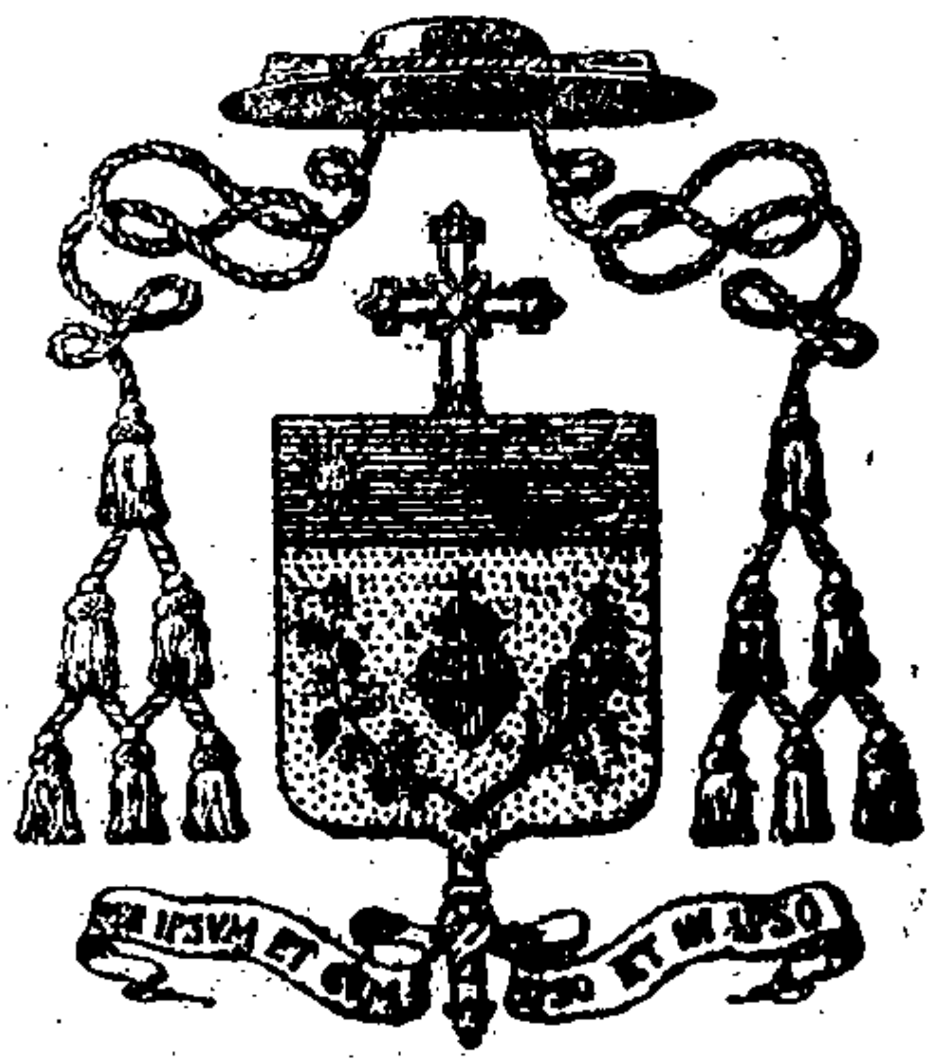


N° 45. - Mgr Croc.

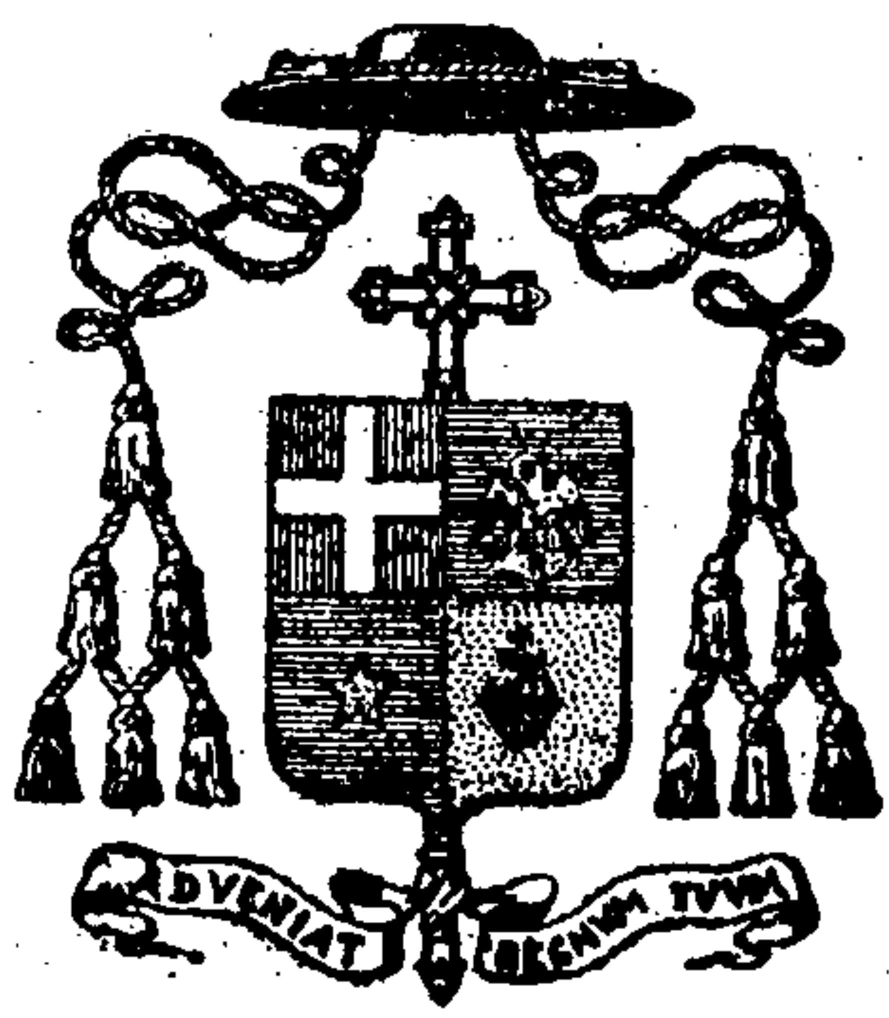


N° 46 - Mgr Rességuier

mer d'argent semée d'écueils de sable ; à l'étoile d'or placée au lieu d'honneur du chef, chargée du sigle marial de sable. Mgr Bessières, év. de Constantine, a posé le S. C. dans le 1er d'un tranché. Celles de Mgr Croc (nº 45), vic. apost. du Tonkin, (1868†1885) et de feu Mgr Ressès, prélat de S. S., qui fut mon curé à la Roche-Chalais (nº 46), n'ont pas besoin d'être expliquées. Mgr Mignen, év. actuel de Montpellier, a posé le S. C. dans le premier quartier de son écusson, et Mgr Girard, sacré en 1921 vic. apost. du Delta du Nil, en abîme (nº 47).



Nº 47. - Mgr Girard.



Nº 48. - Mgr Thévenoud.

Mgr Padilla-Barcena, mort év. de Tucuman (Argentine), avait des armoiries bizarres, comme hélas ! plusieurs prélats de l'Amérique du Sud : dans le premier parti de l'écu, un S. C. dans un ovale d'argent rayonnant jusqu'aux bords de sa partition; puis dans le second parti, qui est d'azur, une Vierge (locale sans nul doute) se détache dans un ovale d'argent ; enfin, sous le tout, une champagne d'argent chargée de 5 étoiles, 3 et 2, probablement d'azur.

Mgr Bougaud, év. de Laval, où il décéda en 1888, entourait le S. C. de 2 palmettes et le surmontait d'une couronne ; tandis que Mgr Maillet, év. de Saint-Claude (1898) le posait sur une ancre d'argent, accostée des lettres N.-D, et que Mgr Turinaz, tant à Moutiers qu'à Nancy, le portait seul sur fond or, mais avec, en chef, une croix entourée d'une vigne. Les armoiries de Mgr Heitz, préfet apost. actuel de Saint-Pierre et Miquelon, sont : *écartelé : au 1 d'azur aux emblèmes de la Congrégation du Saint-Esprit ; au 2 de gueules au Sacré-Cœur d'or* (avec sa couronne d'épines de sinople et la croix d'argent, issant de flammes au naturel) ; *au 3 parti d'or à la demi roue dentée de gueules, et de gueules au lys d'argent ; au 4 d'azur à l'île de sable émergeant d'une mer d'argent ; à la croix ancrée et appointée*

d'argent brochant sur les partitions. Mgr THÉVENOUD, premier vic. apost. du OUAGHADOUGOU, a placé le S. C. simplement dans un 4e quartier de son écu écartelé (no 48).

Le S. C. de l'écusson de Mgr COUPPÉ, de la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun, placé au centre, darde plusieurs rayons, dont l'un se prolonge sur la partie d'une mappemonde, marquée comme étant la Nouvelle Poméranie, dont ce prélat fut nommé, en 1890, vic. apost. Ces armes ne sont pas sans analogie avec celles de Mgr DARTOIS, mort en 1905 vic. apost. du Dahomey, qui étaient : *d'argent au Sacré-Cœur de gueules, dont la blessure laisse tomber des goutelettes sur une terre de sinople, chargée de cocotiers d'or et mouvant du flanc sénestre de l'écu vers une mer d'azur, mouvant de la pointe ; au chef d'azur chargé des lettres M. A. à l'antique d'or.* Ces armoiries et celles similaires n'ont rien d'héraldique, il faut le reconnaître. Gardons-nous toutefois de blâmer des prélats évangélisateurs qui ont d'autres soucis, lors de leur élection, que de se préoccuper de chercher un écusson simple et en harmonie avec les règles du blason.

Observons, en passant, que rarement les Oblats de Marie, adoptent le S. C. comme emblème prélatice, tandis que de pieux confrères de Mgr Couppé, tels que NN. SS. LERAY, NAVARRE (ce dernier archev. titulaire de Cyrra, en 1888) ont deux fois le S. C. dans le chef de leur écusson. Mgr L. VIDAL, vic. apost. des Fidji, élu en 1887, avait posé le S. C. sur un chevron, alors que son confrère mariste, Mgr VIARD, vic. apost. en Nouvelle-Zélande, dont j'ai déjà parlé, l'avait entre deux palmettes. (v. no 42). D'autres fois le S. C. est placé en franc-canton ; ainsi Mgr ALPHONSE CHABOT, camérier de S. S., décédé en 1920, portait : *de pourpre au chabot d'argent, au franc-canton d'or, chargé d'un Sacré-Cœur de gueules* (Devise: *Amour au Sacré-Cœur*) et Mgr GRISON, év. tit. de Sagalassus en 1908, le même franc canton à sénestre (no 49).



No 49. - Mgr Grison.

A l'étranger — nous avons déjà donné des exemples — la dévotion au Sacré-Cœur a suivi l'impulsion française et elle commence à se manifester dans les armoiries épiscopales. Autres exemples : Mgr LOPEZ-MENDOZA, mort en 1907 év. de Pampelune,

mit le S. C, dans le deuxième quartier de ses armes. NN. SS. JORDA-SOLER, év. de Vich en 1870, et SALVATOR COSTELLOTE, mort en 1906 év. de Jaen, l'avaient placé en sur-le-tout, alors que Mgr CERVERA, év. titul. d'Isso en 1880, puis de Majorque, l'a dans le 1er quartier d'un écartelé (le 4e a un cerf, armes parlantes). Mgr. FONZALIDE-GUZMAN, év. de Concepcion (Chili), blasonne : *de gueules à l'étoile d'argent dans le canton dextre du chef, dardant des rayons sur un Sacré-Cœur du même, placé dans le canton sénestre de la pointe.* Mgr BRAGA, év. de Pétropolis (Brésil), portait le S. C. en abîme d'un écartelé, et Mgr ALBANO, év. tit. de Betsaïde, le posait en cœur sur la croix croisetée d'argent de son écu, qui, en champ d'azur, était cantonnée de 4 fleurs de lys d'or.

Finissons ce chapitre un peu long, mais où il est démontré en combien de positions peut être placé dans un écusson l'emblème qui nous est cher, en blasonnant les armoiries de madame SCHOLASTIQUE COUTURIER, élue en 1919 abbesse bénédictine de Saint-Nicolas de Verneuil : *d'azur à la fasce d'or, chargée d'une étoile d'azur remplie d'argent, accompagnée en chef du Chrisme d'or, chargé d'un Sacré-Cœur de gueules, et en pointe d'une fleur de lys d'argent traversant une couronne d'or.*

IV — LES SAINTS CŒURS DE JÉSUS ET DE MARIE.

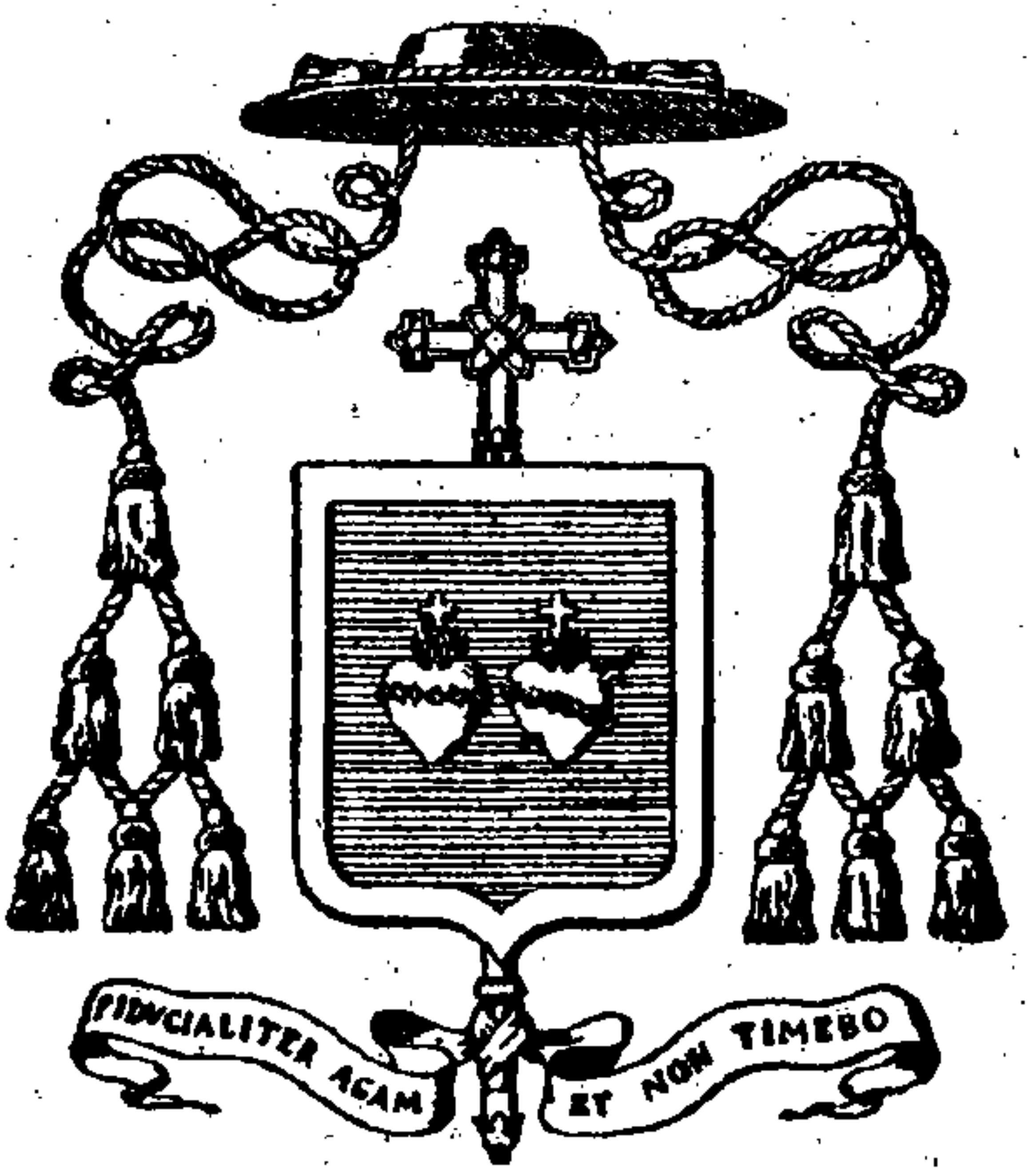
Il est naturel que plusieurs prélats aient uni, dans leur pensée, leur culte pour l'amour divin de Notre-Seigneur à la douleur comme à l'amour de la sainte Vierge, personnifiés aussi par son Cœur, et qu'ainsi, dans leurs armoiries, ces deux Cœurs soient joints l'un à l'autre. Des congrégations ou des institutions catholiques pensent et agissent de même. Exemple : la CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS ET DE L'ADORATION (*vulgo Picpus*)(no 50) ; L'INSTITUTION DU SAINT-SAUVEUR, à Redon, a choisi : *d'azur aux Saints-Cœurs d'argent.* On a vu plus haut ce qui est dit des armoiries de NN. SS. DIDIOT, BOUANGE, COSTE, BONNET. (Nos 5, 8, 9, 10).



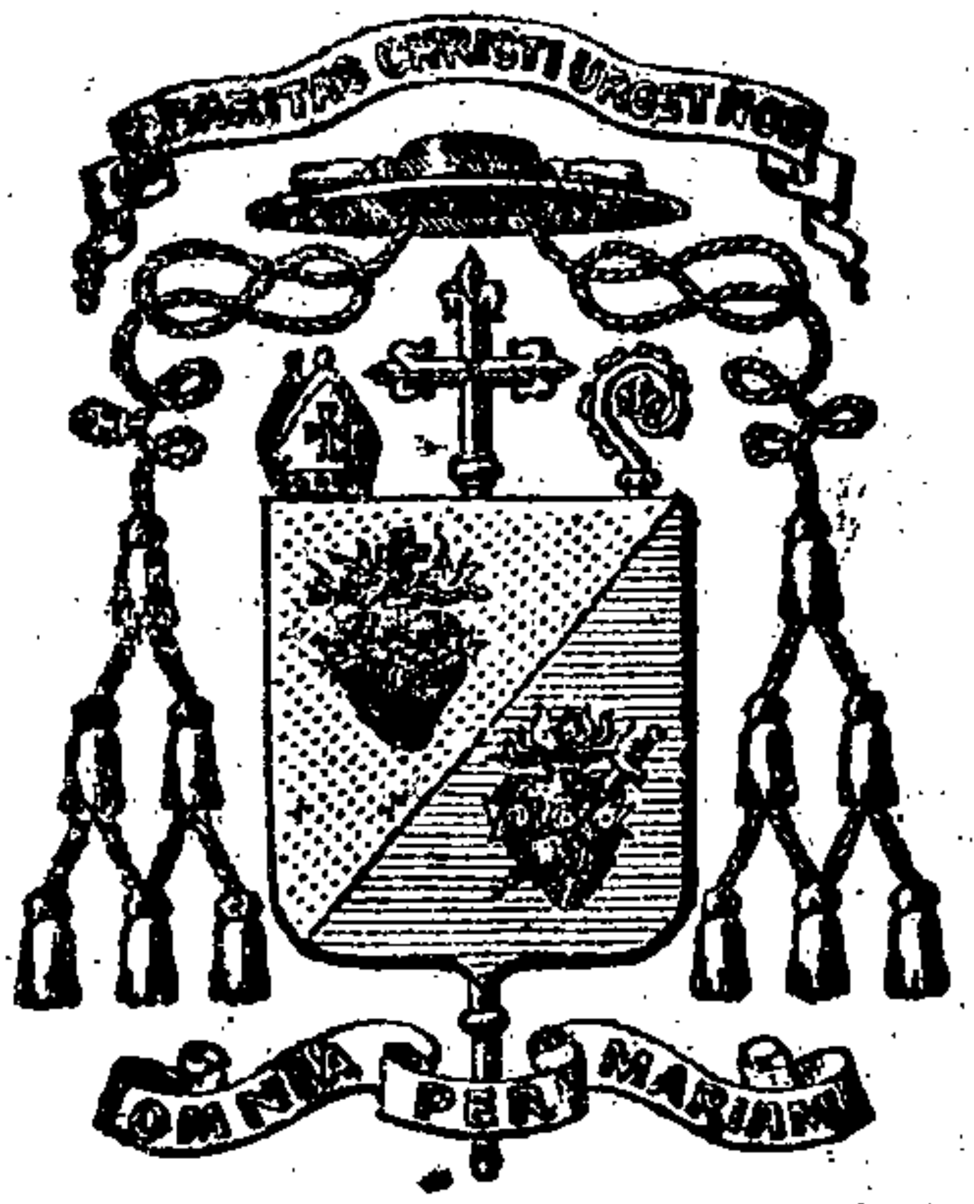
No 50. - Pères de Picpus.

Ces saintes figurations sont souvent accolées et sans autres emblèmes héraldiques autour d'elles. Mgr PELGÉ, sacré év. de Poitiers en 1894, portait : *taillé d'or au Sacré-Cœur de gueules et d'azur au Saint-Cœur de Marie d'argent.* (Le cœur est ceint d'une couronne de roses, attribut qui manque quelque fois plus souvent que l'épée, dans cette sainte figuration) (no 51). Mgr PERRICHON, év. titul. de Corone (1921), avec la devise : *Cor unum et anima*

una, et Mgr GANDY, archev. de Pondichéry (1892) avaient : *d'or aux SS. Cœurs de gueules.* NN. SS. FOULQUIER, vic. apost. de la Birmanie Méridionale (1906), (nº 52), et DORDILLON, vic. apost. des Iles Marquises, rappelé à Dieu en 1888, blasonnaient leurs armes : *d'azur aux SS. Cœurs d'argent.* Dom JEAN CHAUTARD, Abbé des Trappes de Chambarand en 1897 et de Sept-Fons en 1899, posait les SS. Cœurs de gueules sur une gloire d'or, en champ d'azur ; tandis que DOM PATRICE LEROND, décédé Abbé de Lérins en 1917, portait : *d'argent aux SS. Cœurs de gueules.*



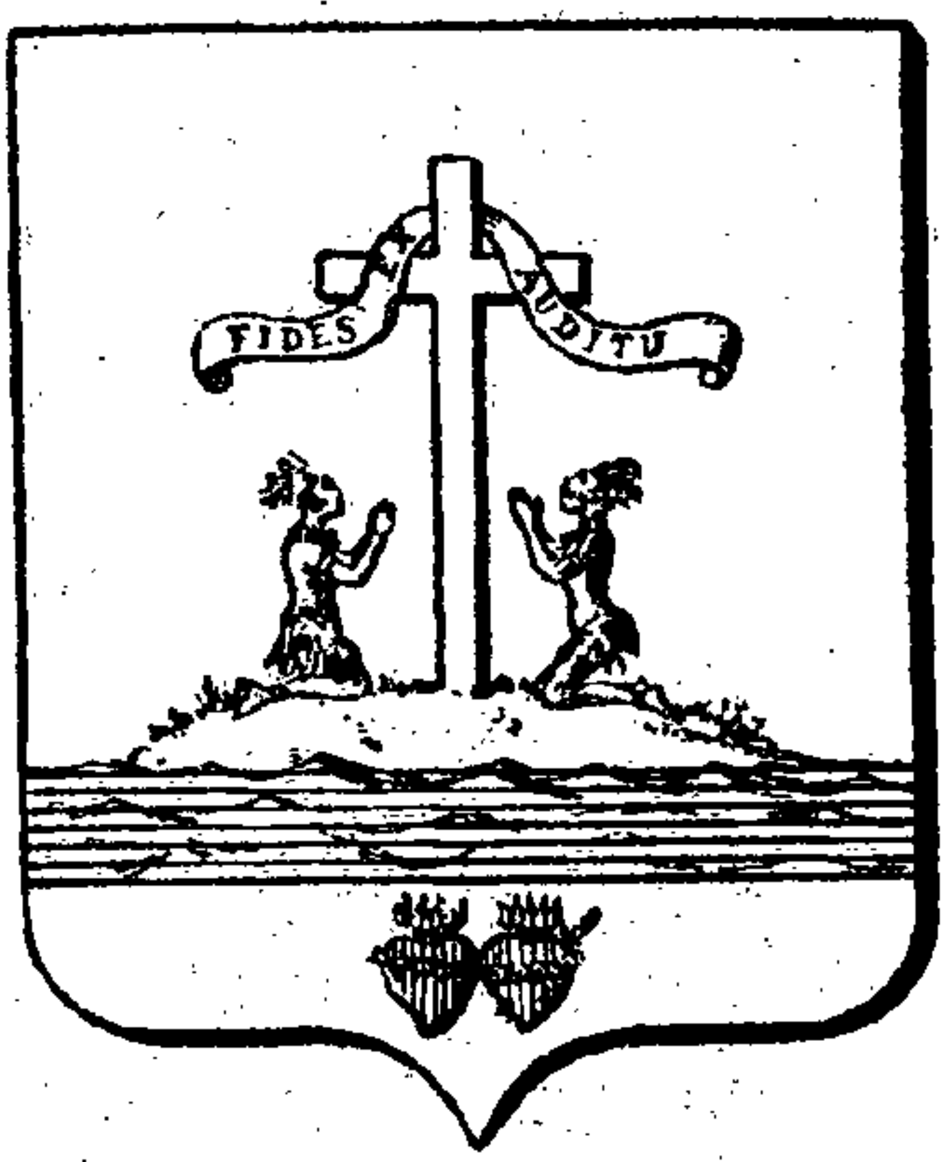
Nº 51. - Mgr Foulquier.



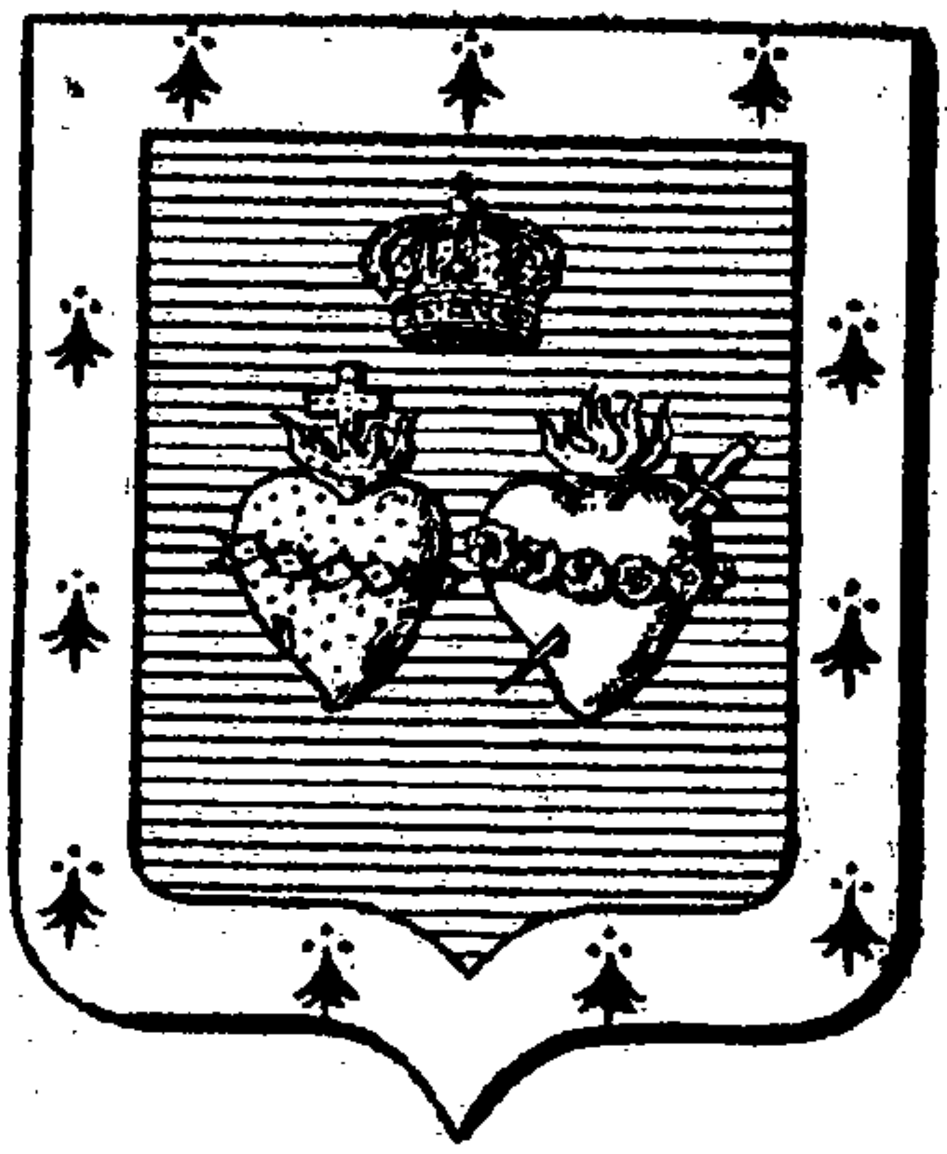
Nº 52. - Mgr Pelgé.

Dans certaines armoiries prélatices ces emblèmes sont, par rapport à d'autres, unis ou juxtaposés. Citons : Mgr JARA, év. d'Ancud (Chili), mort en 1910, qui les posait dans une gloire et dans un chef ; Mgr HUMMEL, vic. apost. de la Côte d'Or (1906), qui les sépara par un palmier ; Mgr LE CADRE, Picpucien, qui les met dans le haut du tiercé d'un parti ; Mgr DE VIENNE, év. titul. d'Abrytus, qui se contente, sur fond d'azur, de les surmonter du revers de la Médaille-Miraculeuse. Mgr DRINOT-PIEROLA, sacré év. de Huacano (Pérou) en août 1904, les plaça au lieu d'honneur du chef de son écusson ; il appartenait du reste, à la Congrégation des Sacrés-Cœurs. Mgr BAUDICHON, év. tit. de Basilinoplis, rappelé à Dieu en 1882, les posait au contraire tout au bas de l'écu. (nº 53) Mgr HENRY, protonotaire apost., (1889) avait comme armoiries : *d'azur au Sacré-Cœur d'or et au Saint-Cœur de Marie d'argent, surmontés d'une couronne d'or ; à la bordure d'argent chargée de* 11 *mouchetures d'hermine de sable.* (nº 54) ; accompagnées de cette charmante devise : *Cordi Regis, Reginæ Cordi, totus et ubique.* Les armes de Mgr

Gouin, des Missions Etrangères, vic. apost. du Laos en 1922, sont similaires, sauf que la couronne est remplacée par le mono-



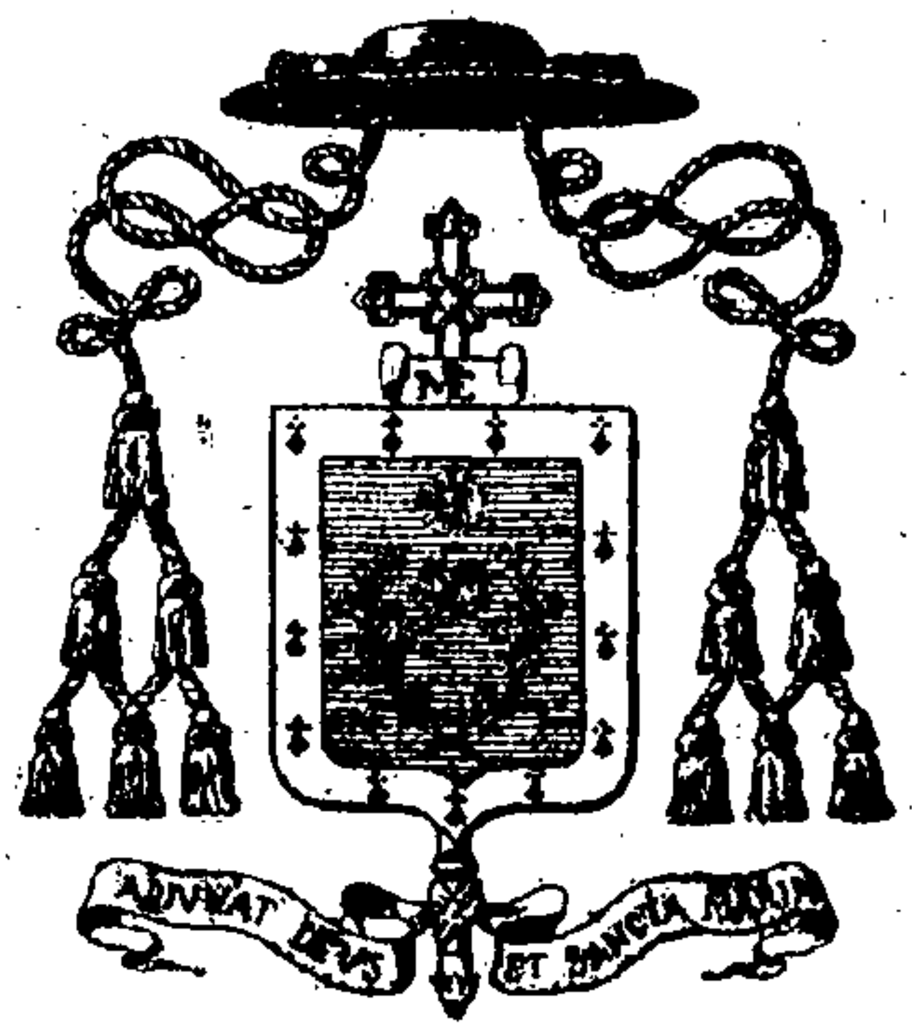
N° 53. - Mgr Baudichon.



N° 54. - Mgr Henry.

gramme du Christ et que les SS. Cœurs sont dans un rinceau de lis. (n° 55).

Nous ne pouvons résister à donner le blason des armoiries de Mgr Blanche, vic. apost. du Golfe Saint-Laurent (Canada) : *d'azur à la cotice d'argent, chargée de* 5 *mouchetures d'hermine de sable, accompagnée en chef des SS. Cœurs, celui de Jésus de gueules, celui de Marie d'argent, empiétant un peu l'un sur l'autre dans une gloire d'or, et en pointe, d'une mer d'argent en champagne, chargée d'un navire d'or, voguant vers un rocher de sable mouvant de l'angle dextre de la pointe, surmontée d'un croix de même et à mi-côte d'une chapelle d'or.* — En vérité, des paysages sont regrettables dans des armoiries prélatices. — Mgr Riccard, év. d'Angoulême, sacré en 1901, charge le chef de gueules de son écusson des SS. Cœurs d'or rayonnants.



N° 55. - Mgr Gouin.

Terminons ce chapitre en blasonnant les armoiries de Mgr Lombard (Dom Pascal de Luchon), capucin, préfet apostolique de Djibouti et de la Côte des Somalis, en 1914 : *écartelé au* 1 *d'argent aux Saints-Cœurs de gueules* (emblème du sceau

de la préfecture des Somalis, qui leur est consacrée) ; *au 2 de gueules au lis* (de saint Joseph) *d'argent ; au 3 de gueules aux montagnes* (de Luchon) *d'argent ; au 4 d'argent au palmier de sinople ; à l'écu sur-le-tout d'azur aux Conformités de Saint-François d'argent.*

V — LE SACRÉ-CŒUR DANS LES SCEAUX ET LES ORNEMENTS EXTÉRIEURS DES ÉCUSSONS PRÉLATICES.

Il nous a paru intéressant de donner à ce sujet quelques indications pour compléter notre petite étude. Mgr BONNET, décédé il y a peu d'années évêque de Viviers, professait un amour



N° 56. - Mgr Bonnet.

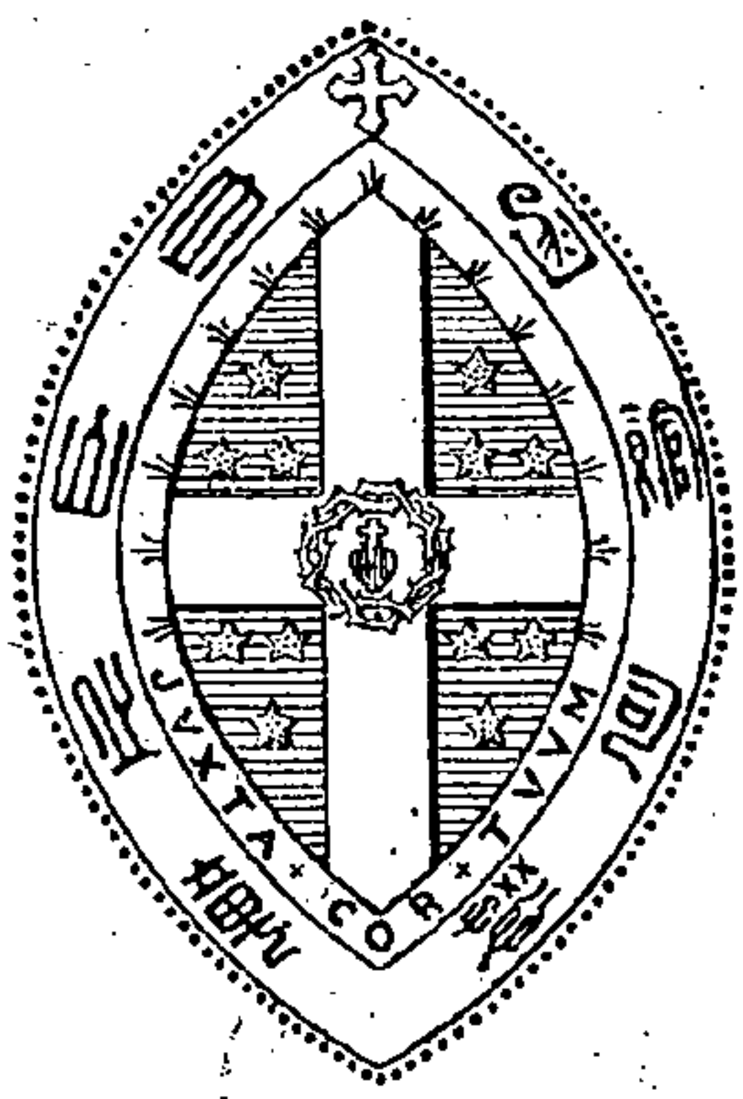


N° 58. - Mgr Cosnilleau.

profond pour le Sacré-Cœur ; il publia en 1917 une importante note sur l'intronisation de son culte dans les familles. Il est naturel qu'il ait placé le S. C. en abîme dans ses armoiries et que son sceau le représente en prières à ses pieds, présenté par saint Front et saint Privat (n° 56). Lorsque Mgr LÉGASSE, évêque actuel de Périgueux, quitta la préfect. apost. de Saint-Pierre Miquelon pour l'évêché d'Oran, il changea d'armes et de sceau. Sur la croix épiscopale, placée sous son écu, il posa le S. C. à l'intersection des croisillons. Son sceau indique mieux encore son culte, puisque le S. C. y rayonne sur une nuée et que saint Pierre et saint Louis, qui soutiennent l'écu, tournent vers lui leurs regards.

Le cardinal ANDRIEU plaça le S. C. au même croisillon quand il était à Marseille ; promu à l'archevêché de Bordeaux, il ajouta le Saint-Cœur au second croisillon de sa croix archiépiscopale. Le S. C. dans une couronne d'épines est bien au centre du sceau de Mgr BERLIOZ év. d'Hakodate (n° 57), mais en réalité il n'y occupe que sa place dans l'écusson prélatice, qui y est figuré.

Mgr Bonamie, évêque de Bagdad en 1832 puis archevêque de Smyrne en 1835, avait en cimier les SS. Cœurs dans une couronne d'épines ; il est vrai de dire qu'il n'avait ainsi placé sous son chapeau que l'emblème de la Congrégation des Sacrés-Cœurs et de l'Adoration (*vulgo* Picpus), dont nous avons indiqué plus haut les armes. Mgr Cosnilleau, camérier d'honneur de S.S. en



N° 57. - Mgr Berlioz.



N° 59. - Mgr Verdier.

1881, avait comme sceau un cœur chargé des lettres I. H. S., placé dans une couronne d'épines et transpercé de 2 flèches, avec comme légende : *Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus* (n° 58).

Mgr Perez, auxiliaire de l'archev. de Tolède, et qui, du reste, a les SS. Cœurs l'un sur l'autre dans le second parti de ses armes, a un S. C. placé dans le haut du cartouche de l'écu. Il est un évêque, dont je n'ai pas retenu le nom, qui a mis le S. C. dans la volute de sa crosse ; Mgr Verdier, sacré en 1883 év. titul. de Mégare, a les SS. Cœurs dans le bas de son sceau (n° 59).

Comte de Saint-Saud

Chevalier de Malte.

Membre du Collège Héraldique Romain

NOS ARTISTES

J'ouvre aujourd'hui cette rubrique.

J'aurai souvent l'occasion de faire connaitre chacun des artistes de notre Société.

En attendant que je puisse les faire connaître par leurs œuvres nouvelles, je crois faire plaisir à tous les amis de Regnabit *en reproduisant ici quelques appréciations qui ont été déjà portées sur eux.*

F. A.

JEAN FOUSSIER.

Je viens de rencontrer à deux reprises et avec grand plaisir des œuvres de Jean FOUSSIER, un intéressant artiste dont j'ai déjà parlé dans cette revue. La première fois, c'était au Salon du Blessé, où il avait envoyé *Les Ruines de la Rue du Commerce à Soissons*, vision très émouvante des désastres causés par la guerre. Puis, aux Artistes Français, je viens d'admirer le *Portrait* exécuté par lui au pastel. Les uns et les autres de ces envois valent d'être vus pour leur exécution franche, nerveuse et alerte. Dans le portrait de femme, j'ai vivement goûté la puissance d'expression et l'intensité de vie qui s'allient très heureusement à l'harmonieuse douceur du coloris.

Elève de l'Ecole Bernard Palissy et de celle des Beaux-Arts, ce peintre expose depuis 1909 aux Artistes Français, où j'ai déjà remarqué ses œuvres. Une de ses aquarelles, *Saint-Etienne-du-Mont*, figure au Musée Carnavalet. En 1923, il remporta une première médaille à l'Exposition de Poitiers avec des peintures et un pastel (vues de Loudun et de Soissons). L'an dernier, ses envois à l'Exposition de la Société Artistique de l'Aube furent très remarqués, surtout *Les Vieux Remparts de Loudun, Matinée de Fin de Septembre, Panorama de Loudun, Au Pays des Contes de Fées*, et deux paysages au pastel emplis de mystère et de rêve. Ses tableaux intitulés *Au Pays des Contes de Fées* sont destinés à décorer des chambres d'enfants ; l'artiste fut conduit à faire ces études après avoir été demandé par le ministre des Beaux-

Arts belge pour faire des conférences sur l'art moderne en 1922 et 1923. « Ayant été, dit-il, porté par mes goûts et les circonstances à exécuter les travaux et sujets les plus divers, je n'aime pas la peinture en spécialiste ; la Nature est trop belle et trop diverse pour qu'un artiste ne l'aime pas dans toutes ses manifestations... Je veux que mes portraits vivent par l'expression et qu'ils synthétisent aussi bien par la pose que par l'atmosphère qui les entoure, l'âme et les tendances de la personne représentée. Il faut que sa couleur et les moyens matériels dont l'artiste dispose soient dominés par la pensée qu'il veut dégager. » Ceux qui ont vu les œuvres de Jean Foussier reconnaîtront qu'il a su remplir à merveille le beau programme qu'il s'est tracé.

Revue du Vrai et du Beau, 10 juin 1925

Doué d'un talent très souple et très divers, l'excellent peintre et pastelliste Jean Foussier est, en outre, un décorateur émérite.

Ses conceptions artistiques sont quintessenciés dans l'illustration d'un recueil de vers qui ont été réunis dévotieusement pour honorer une chère mémoire et qui lui furent confiés pour qu'il les ornât de motifs appropriés. Avec une sensibilité exquise, avec une inépuisable invention créatrice, Jean Foussier a splendidement accompli la tâche proposée. Dans l'aquarelle marginale dont il encadre le texte de chaque poème, il a mis tout le soin, toute l'active patience des anciens historieurs de manuscrits, en même temps qu'une fraîcheur de tons digne des rubricateurs qui coloriaient les initiales des psautiers. Les résultats qu'il a obtenus s'apparient aux magnifiques éditions anglaises ornementées par les préparaphaelites William Morris, Walter Crane, Aubrey Beardsley. C'est à la flore de France (plutôt qu'à des formes géométriques ou stylisées) qu'il a emprunté les richesses dont il pare ses compositions. Sans transposition factice, il reproduit, dans la vivante réalité de leurs contours naturels et de leurs nuances, les corolles de nos jardins et de nos parcs ; il les montre offrant leur grâce et leur mystique douceur comme une humble consolation à de cruels et tendres regrets ; il applique ainsi les pathétiques suggestions de Ruskin qui, dans son *Esthétique Végétale,* insiste sur les obscures et secrètes affinités qui existeraient, aux heures de deuil ou de joie, entre « *l'âme imparfaite des plantes* » et l'âme de l'homme.

Les travaux de Jean Foussier ornemaniste ne se sont pas limités au livre. Il voudrait que l'art embellît, sans fausse grandiloquence, l'appartement du bourgeois de Paris. Il s'est spécialement, en ce sens, occupé de la chambre d'enfants : pour en agrémenter les surfaces murales, il a exécuté des panneaux d'une originale et charmante imagination, qu'il dénomme

« Contes de fées » et qui devront initier les claires prunelles des tout petits aux merveilleuses histoires de Charles Perrault, d'Adersen, de Selma Lagerlof.

Ses tableaux, dont le nombre est important, sont, à juste titre, très appréciés ; ils plaisent par la fermeté de leur facture, par la délicatesse, la gravité ou l'aspect tragique de la nature qu'ils évoquent, par l'émotion, discrète ou vive, qu'ils suscitent. S'il me fallait énoncer des préférences, dirais-je ma prédilection pour *La Cathédrale de Soissons* dont il dresse la silhouette mutilée au-dessus des maisons en ruines ; pour la *rue du Commerce* qu'il représente avec ses passants aussi affairés que s'ils n'avaient pas subi les affres d'un bombardement ; pour *l'Eglise du Martrey et vieux remparts* devant lesquels il éploie largement l'ampleur d'un vaste horizon ; pour la *Route des trois Moustiers* s'infléchissant le long d'un imposant rideau d'épaisses frondaisons ; pour *la Ville de Loudun* — (la Ville Blanche, — la Ville aux dix-sept Tours), étendue nonchalamment sur le coteau, entre la plaine rase et les ravinements ombreux où des riviérettes, sœurs de la Voulzie d'Hégésippe Moreau, se cachent sous les arbres.

Le portrait de ma femme, beau pastel exposé en ce moment au Salon des Artistes Français, manifeste le don, très rare, de *faire ressemblant*, qui est une des caractéristiques de Jean Foussier et qui l'a fait maintes fois choisir pour fixer les traits et l'expression de physionomies mondaines ou notoires.

Habile technicien, il a la pleine possession de son métier. Il en a pénétré les arcanes à l'Ecole Bernard Palissy d'abord, puis à l'Ecole des Beaux-Arts, où il devint l'élève de R. Colin et de Luc-Olivier Merson ; mais il ne fut jamais l'homme-lige de cet enseignement ; ses procédés et son inspiration sont bien à lui et ne portent l'empreinte d'aucune influence étrangère. Devant ces précieuses qualités et le magistral ensemble de ses productions, on s'explique la dissémination de ses œuvres dans les galeries privées et sur la cimaise de nos musées, tant à Paris (à Carnavalet) qu'en province.

Honoré BROUTELLE. — *Revue des Indépendants*, Juin 1925.

***

FERNAND MAILLE

A Sainte-Anastasie du Var, dans ce coin de Provence si riant, où l'horizon chargé de bois et de vignes s'élève, d'un jet hardi, jusqu'à l'admirable belvédère de Saint-Quinis — un noble artiste vit, qui — à notre époque quelque peu décadente

et frivole — est un honneur à la fois pour les Lettres et les Arts.

Fernand Maille, félibre et peintre, c'est lui qui, modestement, le dit, est, en réalité, un véritable apôtre de notre Provence dont il célèbre magnifiquement l'âme par la plume et le pinceau. Rien qui ne l'émeuve et rien qu'il ne chante ! Et il faut voir les gravures et les compositions décoratives qui lui ont inspiré « Mireille » et nos vieilles légendes pour comprendre à quel point le peintre s'allie chez lui au félibre pour créer de l'émotion à force d'art.

Fernand Maille n'est admiré encore que d'une élite. Le gros public le connaît peu. Cet artiste, toujours original, dont la note bien personnelle se recommande entre toutes par la beauté de la couleur et la pureté de la ligne, cherche l'inspiration loin de la ville, dans le calme de la terre provençale, au sein de cette verdoyante vallée de l'Issole où il voisine avec le maître Montenard, dont il est l'ami.

La vie de Fernand Maille est un grand exemple d'énergie, de modestie, et de travail. Ancien Elève de l'Ecole nationale d'Arts décoratifs de Nice, il termina à Paris — voici trois ans — des études qui furent brillantes. Mais la cigale ne chante pas dans les brumes de la capitale. Il fallait à Maille les larges horizons bleux chargés de lumière, la houle argentée des oliviers escaladant les collines croulantes... Ce Provençal avait la nostalgie de sa Provence. Maille rapporta toutefois de là-bas, des esquisses et des projets qui enchantent les connaisseurs assez heureux pour pouvoir les admirer.

Je dirai quelque jour l'œuvre de Fernand Maille, remarquable par la diversité, par le nombre, par le talent. J'éprouve cependant une grande joie à signaler aujourd'hui, dans le *Provençal de Paris*, parmi ses dernières productions, l'adorable parure dont il vient de ceindre, — comme une immense étoile à sept rayons — le maître-autel de l'Eglise du Sacré-Cœur à Nice. Maille, en rénovant l'art si difficile du vitrail, a réussi là une de ses plus émouvantes œuvres et ce poème de lumière est vraiment un éblouissement. C'est beau, très beau.

Toute la grandeur du drame divin éclate dans les verrières étincelantes qui posent une auréole de gloire au front de la vaste nef ! Le Bon Pasteur, le Jésus qui berça notre enfance, l'Eucharistie, la Résurrection, chef-d'œuvre de flamboyante luminosité, la Croix, somptueuse comme un joyau... L'ensemble de ces sept vitraux, vrai miracle d'orfèvrerie, s'apparente à la perfection. C'est avec des œuvres pareilles que nos artistes font aimer et admirer toujours davantage la petite patrie dans la grande.

Fernand Maille est un modeste, avons-nous dit. Voilà une

raison de plus pour que tout bon Provençal reconnaisse en lui un des maîtres de notre époque et le remercie des joies artistiques que nous procure son beau talent.

(*Le Provençal de Paris*, 18 janvier 1925)

Les Vitraux de Fernand Maille.

C'est dans un sentiment de pur mysticisme que l'artiste Fernand Maille, ancien élève de l'Ecole Nationale d'Art Décoratif parmi les plus distingués vient d'assister à l'inauguration de son œuvre consacrée au sanctuaire de la chapelle du Sacré-Cœur pour l'érection de sept vitraux dans le sanctuaire.

Dans un style qui peut rappeler la belle époque des primitifs, mais qui lui est personnel, l'artiste, ayant eu pour thème les principaux actes de la vie de Jésus, a su s'inspirer du texte biblique et synthétiser chaque sujet avec la technique du maître verrier par l'harmonieuse disposition des lignes de construction en rapport avec le sujet.

L'harmonie des colorations, l'expression idéale de chaque tête, la richesse des tons pour l'effet des contrastes, démontrent chez le jeune artiste, des qualités natives déjà signalées par sa maîtrise dans l'imagerie qui mettaient en évidence ses dons innés, avec l'Adoration des Mages — page magistrale —, Mireille Ira, etc...

Ces belles œuvres ouvrent une brillante carrière à ce modeste artiste qui vit trop ignoré, en anachorète, à Sainte-Anastasie du Var.

Henri Depeyres. *L'Essor Niçois*, 15 novembre 1924.

***

G. Pierre MILLANGE-GUIGNEBOURG.

C'est être original aujourd'hui que d'être modeste, ce l'est aussi d'être sincère, mais ce n'est pas avec de la modestie et de la sincérité qu'un artiste peut espérer attirer l'attention du public et de la critique sur ses œuvres.

Il a fallu certainement qu'un hasard heureux s'en mêlât pour que je découvrisse au *Salon d'Automne*, un peu perdus au milieu de tant d'œuvres excellentes, médiocres ou pires, les deux tableautins de G. Pierre Millange-Guignebourg.

Ce ne fut pas par des couleurs tapageuses, ni par aucune originalité factice dans leur conception, ni leur exécution, qu'ils attirèrent mon attention ; mais bien plutôt par la simplicité d'un métier qui n'en rappelle nul autre, métier dans lequel la sobriété s'unit à la vigueur et à une absolue franchise d'interprétation.

Les œuvres de G. Millange-Guignebourg, d'une saveur toute particulière quant à l'exécution, témoignent en outre d'une grande fraîcheur de vision et l'on sent qu'un amour profond et compréhensif de la nature guide le pinceau de cet artiste.

Les deux toiles de G. Millange : *Saint-Vincent de Salers*; *En Haute-Alsace*, m'incitèrent donc à me renseigner sur la personnalité de leur auteur et ce que j'appris ne me fit pas regretter ma curiosité.

Né sur les hauts plateaux du Cantal, Pierre Guignebourg dit Millange, débuta dans la vie comme pâtre, puis il fit de la culture, remportant, dans les concours agricoles, tous les premiers prix et le prix d'honneur du Ministère de l'Agriculture en 1906.

Ami des humbles, membre du Conseil municipal de son village, il s'aperçut que les honneurs et la pauvreté étaient difficilement conciliés.

Des revers de fortune dus à l'envie, à la jalousie et aux calomnies de confrères moins heureux, et aux manœuvres coupables d'hommes d'affaires, l'amenèrent sur le pavé de Paris, sans le sou, avec une famille à nourrir.

Malgré ces pénibles souvenirs et sa rancœur, les obstacles, loin de rebuter G. Millange-Guignebourg suscitèrent en lui des énergies nouvelles. Il avait toujours été attiré vers l'étude des arts du dessin et il décida de faire de sa vie deux parts, l'une destinée à assurer la « matérielle », l'autre consacrée à son éducation artistique. L'art fut pour lui sa première consolation.

C'est ainsi qu'après ses rudes heures de travail dans les chantiers souterrains de la capitale, il visitait musées et bibliothèques, travaillant la nuit pour s'instruire le jour. Il avait quarante-six ans lorsqu'il se servit pour la première fois de sa palette et de ses pinceaux.

Parti volontaire à la guerre, il en revint en 1918 avec de nombreux croquis et quelques douzaines d'études peintes. Aujourd'hui G. Millange-Guignebourg a repris son métier de cultivateur et quand il quitte les mancherons de sa charrue, c'est pour courir à ses pinceaux.

Toute de sincérité et d'amour, les œuvres de ce peintre paysan méritaient grandement d'être signalées, ainsi que la sympathique et très intéressante personnalité de leur auteur.

La Revue Moderne — 15 janvier 1925.

Obediens usque.

Dieu n'abandonne pas la race humaine esclave,
Et descend de nouveau, miséricordieux.
Il prend les mêmes fers, et de la même entrave
Embarrasse ses pieds, les mêmes pleurs aux yeux.

Aux veines, même sang, dont un flot divin lave
L'étendard du salut qui se déploie aux cieux,
Sur le monde et l'enfer dont la haine le brave,
Sur la nuit du tombeau qui sera glorieux.

— « Nous n'obéirons pas ! » avait dit le parjure ;
L'Homme-Dieu saisira, pour effacer l'injure,
Tout le calice amer de l'expiation.

Son Cœur acceptera son rôle de victime
Douce, humble, obéissante, – à l'inverse du crime –,
Jusqu'à la mort, jusqu'à la crucifixion.

Marius DEVÉS, o. m. i.

LES HOMMES DE FRANCE AU SACRE-CŒUR

(Suite.) (1)

IV — POURQUOI FORMER UNE ASSOCIATION EUCHARISTIQUE.

Le Sacré-Cœur attire toute l'humanité au chef-d'œuvre de son amour, qui est l'abrégé de toutes ses merveilles. Mais le Curé d'Ars l'a affirmé : « Les hommes doivent être les premiers à rendre hommage à Jésus dans l'Eucharistie. »

Que de motifs les y engagent ! Ils sont les premiers à adorer avec les Bergers et les Mages de la crêche, les premiers à se nourrir du pain céleste, à la Cène ; seuls ils ont le droit de consacrer.

Le Cœur de l'Homme-Dieu aime à se reposer dans leur poitrine, à y semer les mâles vertus, à les fortifier dans leurs travaux et dans leurs luttes, à les consoler dans leurs peines.

Mais le motif principal c'est la puissance de l'Eucharistie pour former les associations d'hommes dans l'union parfaite.

Saint Ignace d'Antioche le proclamait dès les origines de l'Eglise. « Qu'on s'applique avec soin à se nourrir de l'Eucharistie qui est une ; car il n'y a qu'une chair de Notre-Seigneur Jésus-Christ et un seul calice qui vont à établir l'unité. »

Monseigneur Gouraud qui a traité à fond la grande question de l'Union catholique a dit : « La vraie manière de réaliser la concentration des foyers catholiques est d'incorporer tous les fidèles à Jésus-Christ par la Ste Communion, parce que, par là, on les unit entre eux, on les associe plus fortement à l'Eglise, en on les rattache indissolublement à Jésus-Christ. »

Le nom l'indique : le vrai culte eucharistique s'appelle la communion *Communis unio.*

Corneille de la Pierre en a trouvé dans saint Paul et dans

(1) Voir *Regnabit* x, 247.

les Pères plusieurs raisons : « La première, c'est que tous les fidèles s'asseyent à une table commune et participent à la même nourriture. La deuxième, c'est que tous les fidèles mangent exactement la même nourriture ; dans les autres repas, on se partage un mets, celui-ci mange une partie, celui-là une autre ; à la communion, c'est le même corps de Jésus. Aussi nous sommes unis à ce corps du Christ, et conséquemment à la même divinité, comme dit saint Cyrille : la cire s'unit à la cire, et par là nous devenons concorporels, consanguins. Troisièmement enfin, participant au même pain, nous devenons un même pain et un même corps, si nombreux que nous soyons. L'union des catholiques entre eux suit l'union avec le Christ, d'après cette règle : deux choses semblables à une troisième sont semblables entre elles. »

Voici le Sacrement, c'est-à-dire le signe sensible. Quel mystère ! Quel symbole des associations d'hommes ! Dieu seul pouvait créer un tel signe, exprimant le plus grand effet de la communion. « Le pain et le vin, dit saint Augustin, sont le symbole de l'union. Le pain est fait de plusieurs grains de blé ; broyés sous la meule, ils se réduisent en farine ; pétris dans l'eau et cuits au feu, ils deviennent un même tout. L'union est telle que l'on ne peut plus ni les séparer ni même les discerner. Il en est de même du vin, liqueur produite par des grains de raisin pressurés ensemble. *Aliud ex multis granis in unum conficitur, aliud in unum ex multis racemis confluit.* »

Voyez ce que produit l'Eucharistie dans les Associations d'hommes : elle nous rassemble, elle nous réunit, elle nous lie si étroitement que nous devenons un même pain ; *Unus panis multi sumus, qui de uno pane participamus.*

C'est pourquoi le concile de Trente affirme : « *Eucharistiam Salvator noster in Ecclesia sua tanquem symbolum reliquit ejus unitatis et caritatis, qua christianos omnes inter se conjunctos et copulatos esse voluit.* Notre sauveur a laissé dans l'Eglise, l'Eucharistie, comme le symbole de son unité et de sa charité. C'est par elle qu'il a voulu que tous les chrétiens soient associés et unis. »

Le saint Concile ajoute : « Il a voulu nous donner ce symbole de l'unité du corps, dont il est la tête et auquel nous devons être étroitement rattachés, comme membres, par les liens de la foi, de l'espérance et de la charité, afin que nous soyons Un ».

L'Hostie ! — y a-t-il une bannière plus symbolique sur laquelle on puisse mieux écrire : *Association d'hommes* ?

Avant de créer l'Eucharistie, Jésus en donna la figure et

la promesse. Ne peut-on pas avancer que dans les deux cas, Notre-Seigneur a voulu démontrer que ce grand sacrement serait spécialement une force de centralisation pour les hommes.

Nous lisons dans l'Evangile de saint Luc, au miracle de la multiplication des pains : Ils étaient environ cinq mille hommes. Jésus dit alors : « Faites les asseoir par groupes de cinquante. » saint Marc, de son côté, dit que les cinq mille hommes s'assirent par groupes de cent et de cinquante (vi. 40) : *Secundum contubernia in partes, per centenos et quinquaginta.*

On s'est demandé pourquoi cette installation au banquet miraculeux, cette symétrie de groupes, pourquoi cette composition en carrés cinquantenaires et centenaires ? Il a été répondu qu'il fut fait ainsi pour établir l'ordre et n'oublier personne ; et aussi pour que chacun put voir facilement la grandeur du prodige. Quel splendide coup d'œil en effet, que ces tables champêtres autour desquelles se trouvaient réunis ces groupes nombreux !

Mais ne pouvons-nous pas dire également que Notre-Seigneur contemplait d'avance d'un cœur dilaté ces belles assemblées, où les hommes s'avanceraient non plus en familles, avec leur femme et leurs enfants, mais par groupes virils, par Associations spéciales vers la sainte Eucharistie ?

Le lendemain, la foule rechercha le thaumaturge, et le trouva à Capharnaum. Après avoir élevé les âmes au désir d'un pain tout céleste, Jésus laisse tomber la grande parole : « C'est moi qui suis le pain du Ciel ! » Le grand secret s'échappe de son Cœur, il promet et explique la sainte Eucharistie qu'il veut donner aux hommes, gage de la vie éternelle.

Mais en même temps, il en fait le point de ralliement de la première association des hommes dans l'Eglise.

A peine a-t-il dit : « Le pain descendu du Ciel c'est moi », qu'un certain nombre murmurent : « Lui, le fils de Joseph ! Nous connaissons son père et sa mère et il dit qu'il est descendu du Ciel ? » Notre-Seigneur les supplie de ne pas douter, de ne pas murmurer : « *Nolite murmurare invicem* ». Il explique comment le Père les attirera par la grâce, et il affirme de nouveau : « Je suis le pain descendu du ciel. » Alors, la foule se divise. Hier, personne n'a dit : Comment a-t-il multiplié le pain ? Maintenant une bataille s'engage. Une partie des hommes se range autour de Jésus et défend sa doctrine ; une autre l'attaque dans un acerbe langage : *Litigabant invicem.* Quand le silence s'est rétabli, Jésus pousse à fond l'explication du mystère. Oui, c'est bien sa chair qu'il donnera à manger, c'est bien son sang qu'il faudra boire. Et de cette nourriture il fait une loi, sous peine de mort. Cette fois, ce sont les disciples eux-mêmes

qui trouvent la proposition trop dure : *Durus est hic sermo.* Triste le Divin Maître regarde ses disciples : « Cela vous scandalise ? Et que direz-vous quand vous me verrez remonter au Ciel ? Parmi vous il y en a qui ne croient pas. » Les disciples en grand nombre s'éloignent et ne feront plus partie de l'union. « *Multi discipulorum ejus abierunt retro et jam non cum illo ambulabant.* »

C'est alors que, attristé, Notre-Seigneur dit aux Douze ; « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller ? » Saint Pierre s'écria : « A qui irions-nous ? Vous avez les paroles de la Vie éternelle ! » Et les Douze formèrent la première association des hommes autour du mystère eucharistique.

Le principe est posé : « l'Eucharistie sera le centre, dit Mgr de Ségur, l'Association sera la circonférence. »

Capharnaum n'était qu'un prélude. Si vous voulez comprendre la puissance unitive de la sainte Communion, il faut aller au Cénacle.

Rappelez-vous l'émouvant préambule à l'institution du mystère d'amour ! Qu'ils regardent tous ceux qui veulent grouper autour d'eux des hommes, les organiser et les gouverner. Un Dieu lave de ses propres mains les pieds de son collège apostolique !... Il marque ainsi, dit un docteur, l'exemple que les chefs doivent donner à leurs associés. *Docet nos sociis magnum virtutis exemplum relinquere.* C'est l'exemple de l'humilité, du service qui incline les grands de la terre devant les petits et les pauvres. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître, a dit le Sauveur ; je vous ai donné l'exemple ; ce que j'ai fait, vous le pratiquerez et vous trouverez la paix. » Après avoir lavé avec de l'eau ses disciples, Notre-Seigneur les nourrit de sa chair et de son sang.

Il peut bien alors poser le principe de l'Union entre les associés d'une même corporation : « Je vous donne un commandement nouveau : vous vous aimerez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Voilà le Sacré-Cœur, centre et Roi des cœurs ; quel lien pour les associations chrétiennes qui graviteront autour de l'Eucharistie. Quelle fusion des membres entre eux ! « C'est à cette charité, ajoute le Maître que l'on reconnaîtra mes disciples. » Est-il une association d'hommes catholiques dont cette parole ne doive exprimer la devise ? N'est-ce pas à la communion qu'ils sont conviés pour se faire un cœur de Jésus et aimer le prochain comme il l'a aimé ?

Il faudrait parcourir entièrement le discours admirable de la Cène, si l'on voulait comprendre les effets de la communion eucharistique, en ce qui touche l'unité de la sainte Eglise et celle de toute association catholique.

La communion apporte aux associations la paix.. La paix qui « garde les intelligences et les cœurs dans le Christ Jésus ». (Phil. IV) la paix qui est la concorde des membres d'un même corps. *Mutuam concordiam* (Corn. a Lap.)

Unis au Christ, comme les branches au tronc, nous formons avec Lui une vraie vigne.

Tout le monde connaît la prière eucharistique qui achève le discours, prière touchante et solennelle, prière efficace. Le Sauveur demande, non seulement pour l'Eglise en général, mais aussi pour toute association, communiant à sa chair et son sang divin, l'unité : *Ut omnes unum sint* « Qu'ils soient un, comme Vous et moi, ô mon Père, nous sommes un ! »

Telle est la charte de toutes les Associations catholiques. Tous les préceptes d'humilité, de dévouement, de soumission, de charité, de paix, d'union s'imposent à elles. Et comme l'Eucharistie a été instituée spécialement pour engendrer ces vertus sociales dans les cœurs, il suit qu'on ne peut lire les pages de l'institution de l'eucharistie sans conclure : Toute association catholique doit être essentiellement eucharistique.

Après le départ du Rédempteur, l'Eglise forma une magnifique Association. « La multitude des chrétiens, disent les Actes des Apôtres, n'avaient qu'un « Cœur et qu'une âme », les biens eux-mêmes étaient communs.

Or, quelle fut la cause de cette Association parfaite ? Les Actes nous l'enseignent « Ils perséveraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion et la prière » l'Eucharistie ; encadrée par la parole de Dieu et la prière, voilà le moyen suprême.

Le concile de Florence l'a confirmé: « L'effet du sacrement de l'Eucharistie est d'incorporer les hommes au Christ par là et de les unir entre eux comme membres du Christ ».

Saint Paul revient souvent à cette puissance d'Association que possède l'Eucharistie. Méditez seulement ce texte si profond : « *Unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* Nombreux sommes-nous, mais nous ne formons qu'un seul et même pain. » (I Cor. X, 17). C'est parce que nous mangeons le même pain que nous devenons un seul pain, un seul corps. L'Apôtre vient de parler de la communication que nous avons au corps et au sang de Jésus-Christ, et il veut maintenant, dit saint Thomas, montrer que nous sommes un dans son corps mystique, il affirme l'unité par l'incorporation au Christ, et par la participation de son esprit et de sa Vie. La raison : nous mangeons le même pain.

Les Pères de l'Eglise se sont extasiés sur ce texte inspiré,

que l'on peut appliquer à toute Association : « Un seul pain ! un seul corps ! »

« Nous sommes, dit saint Jean Chrysostome un seul pain et un seul corps... Qu'est-ce que le pain ? le corps du Christ. Que deviennent les communiants ? le corps du Christ ; non pas plusieurs corps, mais un seul corps. Car le pain a été fait de plusieurs grains, et il est tellement uni que les grains ne reparaîtront plus ; ils y sont pourtant, mais tellement unis que vous ne pourrez plus les distinguer. Ainsi nous sommes unis ensemble et unis au Christ. Parmi les chrétiens celui-ci ne se nourrit pas d'un corps, celui là d'un autre tous nous nous nourissons du même corps. »

Et saint Augustin : « Saint Paul a expliqué le sacrement de la Table du Seigneur : Nous sommes tous un seul pain et un seul corps. Par ce pain Il vous recommande l'unité d'amour. Est-ce que ce pain a été fait d'un seul grain ? Est-ce qu'il n'y a pas plusieurs grains de blé ? Avant de devenir pain, ils étaient séparés, puis on les a broyés et mêlés d'eau et ils ont formé ce même pain. »

Toute Association est comme une miniature de l'Eglise. Ce qu'il y a de plus beau dans l'Eglise, c'est son unité, voilà sa splendeur : « O mon Sauveur, s'écrie Bossuet, vous voulez faire votre Eglise belle, vous commencez par la faire parfaitement une. Car qu'est-ce que la beauté, sinon un rapport, une convenance, et enfin une espèce d'unité ? Rien n'est plus beau que la nature divine, où le nombre même, qui ne subsiste que dans les rapports mutuels de trois personnes égales, se termine par une parfaite unité. »

« J'aperçois, dit Mgr Landriot, une grande Association de plusieurs millions d'hommes qui, depuis dix-huit cents ans, tient une large place dans l'histoire. Son action sur le monde a été incalculable ; c'est elle qui a fait l'Europe, c'est elle qui entretient encore une sève de vie extraordinaire. »

Et l'éloquent évêque décrit les merveilles de l'armée catholique si unie, si sainte et si vaillante.

Or, ce qui entretient cette vie si admirable, c'est l'Eucharistie. « L'Eucharistie, ajoute ce même prélat, c'est le pain et le vin de l'Eglise, c'est le principe de la force, du renouvellement de l'existence ; c'est la cause de la joie, de la chaleur, de la fécondité. »

Sans doute, l'Eucharistie est une force invisible ; mais est-ce que tout ne marche pas en ce monde par une force invisible ? La sève cachée au sein de l'arbre, l'électricité qui engendre le mouvement, qui projette la parole jusqu'aux extrémités du

monde, l'attraction qui préside au mouvement des sphères célestes, toutes ces forces sont invisibles. Tel le grand sacrement. Les Pères et les Docteurs ne se lassent pas de redire son pouvoir pour établir l'unité de la grande association, type et centre de toutes les autres.

C'est parce que l'Eglise possède le sacrement de l'amour ; le signe d'unité, le lien des cœurs, qu'elle est puissante pour fonder en son sein toute sorte d'institution. C'est ce que Donoso Cortès nous fait magnifiquement admirer : « Le catholicisme, qui rapporte tout à Dieu, qui ordonne tout en vue de Dieu, est par sa nature la religion des *Associations vigoureuses*, unies entre elles par des affinités sympathiques. Dans le catholicisme, l'homme n'est jamais seul ; pour trouver un homme livré à l'isolement solitaire et sombre, symbole de l'égoïsme et de l'orgueil, il faut sortir des confins catholiques.

« Dans l'immense cercle que décrivent ces immenses confins, des hommes vivent entre eux et s'associent en obéissant à l'impulsion de leurs plus nobles attractions. Toutes ces associations entrent les unes dans les autres, et toutes dans une plus vaste, vraiment universelle, où elles se meuvent largement, sous la loi d'une souveraine harmonie.

« Le catholicisme a mis toutes les choses en ordre et en concert. L'esprit d'Associations fécondes a succédé à l'esprit d'égoïsme et d'isolement et l'empire de l'amour à l'empire de l'orgueil. »

La patrie des Associations, c'est donc l'Eglise, et elle les fonde, comme elle s'unit elle-même, par le grand moyen de la sainte Eucharistie.

Il faut conclure que plus les Associations d'hommes, greffées sur le tronc de l'Eglise Catholique, se grouperont autour de l'Eucharistie, plus elles seront fortes, vigoureuses, florissantes et durables.

L'histoire confirme éloquemment cette thèse que l'Eucharistie a le pouvoir dynamique par excellence pour former des Associations d'hommes.

Voyez le Moyen-Age ; alors apparaît le grand signe. Dieu demande que l'on célèbre solennellement le mystère eucharistique. L'hostie sort de l'obscurité, on la fait resplendir dans l'ostensoir ; le génie de saint Thomas d'Aquin compose des hymnes inspirées ; les Papes accordent des fêtes, des processions triomphales. L'Eucharistie va réchauffer le monde. L'histoire raconte les enthousiasmes populaires, les chants, les solennités, les ovations, les cathédrales merveilleuses qui célèbrent l'amour de Jésus-Christ demeurant avec nous, s'immolant pour nous et se donnant en communion.

Or, parallèlement, vous voyez les admirables confréries et les non moins admirables Corporations se former, se développer et procurer le bonheur spirituel et matériel du peuple. L'esclavage a disparu, les serfs montent vers les régions ensoleillées de la liberté. Les Associations du Moyen-Age sont, n'en doutez pas, un fruit du Très Saint Sacrement. Elles disaient : « Unissons-nous et que le Christ soit avec nous ! » Elles réalisaient cette parole de Notre-Seigneur : « Lorsque deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux. » *In medio,* dit saint Bernard, *non in angulo.* Au milieu et non dans un coin ! Qu'elles étaient belles ces Corporations au jour des triomphes eucharistiques ; on les voyait groupées autour de leurs splendides bannières, chantant le Christ et redisant : « *Christum regem adoremus Dominantem gentibus, quia se manducantibus dat spiritus pinquedinem.* Adorons le Christ-Roi qui règne sur les Nations ; car à tous ceux qui le mangent, il donne la force de l'esprit ».

Les corporations se faisaient, au besoin, les gardes de corps du saint Sacrement. Les bouchers de Limoges apprirent un jour que des protestants étaient décidés à attaquer l'Hostie au cours d'une procession solennelle, et que l'on hésitait à sortir. Ils promirent de tenir les hérétiques en respect. Et l'on vit les bouchers, vêtus de leurs habits blancs, tenant leur chien de la main gauche, de leur droite leur coutelas, se ranger autour du dais.

Les insulteurs ne se montrèrent point.

Quand Jeanne d'Arc, au XVe siècle, voudra rallier autour d'elle les capitaines et l'armée, c'est avec l'Hostie qu'elle trempera les âmes dans le sang victorieux de Jésus. L'église, en son office, chante l'Eucharistie, « le pain de ses Victoires. »

Qu'est-ce qui a amené la décadence des Associations d'hommes en France ? Nous avons échappé au désastre causé par le protestantisme, qui établit l'individualisme en niant les dogmes d'amour, en particulier l'Eucharistie.

Mais le Jansénisme, sans tarir la source, coupa le canal qui arrosait les Associations ; les hommes furent éloignés de la Table Sainte, sous prétexte du respect dû à l'infinie sainteté de Dieu...

Un instant, on put espérer une énergique résistance ; des Associations spéciales se formèrent : les Compagnies du saint Sacrement, auxquelles saint Vincent de Paul, Bossuet, saint Jean Eudes, le baron de Renty, et tant d'autres personnages remarquables donnèrent leur nom. Hélas ! le pouvoir jaloux de Louis XIV attaqua et détruisit ces compagnies elles-mêmes. L'hostie s'éclipsa de plus en plus. Le principe des Associations s'évanouit peu à peu.

La Révolution se leva comme un vent violent pour tout détruire. Le 18 août 1793, quand il n'y eut plus en France ni Eglise, ni hosties un décret supprima toutes les corporations, toutes les Confréries, toutes les Associations. C'était la conséquence fatale.

Que nous avons souffert pendant près d'un siècle ! Mais l'individualisme a été vaincu ; on voit refleurir les Associations. Elles se lèvent de partout avec une vigueur nouvelle. Observez que ce renouveau date du commencement de nos congrès Eucharistiques, et suit parallèlement une marche toujours ascendante.

L'Adoration perpétuelle de Montmartre, en particulier celle des hommes la nuit, a produit des fruits merveilleux. Nous avons dit que des Associations de toutes sortes ont surgi autour de l'ostensoir, en particulier cette association des Chemins de Fer qui est le vrai miracle eucharistique.

Il sera facile aux prêtres de montrer aussi comment l'Eucharistie produit toutes les vertus qui sont le ciment des Associations.

L'amour d'abord, la charité, le principal effet de la communion, celui que saint Thomas appelle *Res Sacramenti*, c'est l'unité du corps mystique. Il dit encore que le Sacrement de l'Eucharistie porte le nom de communion, parce que son effet principal est d'unir les hommes entre eux. *Homines agregantur per hoc Sacramentum* ? (III q. LXXIII, a. 4, o.).

Mais comment expliquer cet effet ? Parce que l'Eucharistie est le « Sacrement de charité — *Eucharistia dicitur Sacramentum caritatis.* »

L'Effet de la communion ,dit encore saint Thomas est d'augmenter l'amour et de le promouvoir à l'action. *Movet ad actum.* Or cette action consiste à entrer par un généreux effort dans l'amour même du Christ, non seulement pour l'aimer lui, mais pour aimer tout ce qu'il aime et comme il aime.

Aussi Notre-Seigneur, a pu en face de l'Eucharistie donner le précepte royal : « Vous vous aimerez les uns les autres comme je vous ai aimés. »

Non, les Associations de catholiques ne peuvent ressembler à celles des païens ou à celles des hérétiques : elles puisent dans l'Eucharistie comme à la source de la charité qui les cimente.

Dans un cercle, plus les lignes rayonnantes se rapprochent du centre, plus elles se rapprochent entre elles. De même, plus les hommes se rapprochent du Christ Eucharistique qui est le centre de toute union, plus ils s'unissent entre eux. Qu'ils

s'identifient avec le centre, les voilà perdus en un seul amour, en un seul cœur !

L'amour eucharistique produit le dévouement, car le dévouement étant la flamme de l'amour doit être l'effet de la communion.

Voici comment l'explique le P. Monsabré. « Le Verbe que Dieu engendra, dit saint Thomas, n'est pas un Verbe quelconque, c'est un Verbe qui respire l'amour. *Filius est Verbum non qualecumque, sed spirans amorem* (Sum. théol. I p. q. XLV). Or, l'amour respiré par le Verbe est l'Esprit-saint. Toute union intime nous met donc en rapport avec son esprit. Mais quelle union plus intime que celle de l'Eucharistie ? En prenant possession de notre âme par la communion, le Sauveur accomplit à notre égard la promesse qu'il a faite d'envoyer son Paraclet ; il le respire. Cette respiration mystérieuse, en pénétrant notre âme la rend plus sensible au toucher et plus docile aux amoureuses provocations de Dieu, qui se donne librement, malgré tout et sans réserve, dans son sacrement : « Tu vois, dit le Sauveur à celui qui le possède, je ne me suis pas contenté de faire pleuvoir du haut du Ciel les biens de la nature et de la grâce dont ta vie est comblée ; je me suis donné tout entier ; mon corps, mon sang, mon âme et ma divinité. Est-ce que tu ne te donneras pas, toi ? Je t'en prie, donne-toi, toi-même ! »

Et c'est toujours d'une âme unie à Notre-Seigneur dans la communion que part la première idée de fonder une œuvre de dévouement ; c'est dans des cœurs qui communient que germe l'idée de s'associer, c'est en multipliant les communions parmi les membres de l'Œuvre que celle-ci croît, se dilate, produit des fruits nombreux et savoureux.

C'est le pain eucharistique qui donne à l'Association des Apôtres et de tous ceux qui s'unissent à eux l'héroïque courage de travailler à la conversion du monde au prix de toutes sortes de souffrances et de sacrifices, même au prix de la vie ; c'est ce pain qui soutient les Associations d'hommes généreux que l'on voit se consacrer au soulagement des misères humaines. Demandez à saint Vincent de Paul comment il fonda ses Associations de charité. « Pour être charitable, disait-il, il faut manger la charité. »

« Si l'on y regarde de près, a dit encore le P. Monsabré, on aura bientôt constaté que les grandes œuvres de charité sont en raison directe de nos rapports avec l'Eucharistie. Partout où la respiration intime du Christ dans les âmes est arrêtée ou suspendue, on voit les services de dévouement disparaître ou décliner. » Les sectes qui ont supprimé l'Eucharistie, que produisent-elles ? Cherchez l'équivalent de nos anciennes confré-

ries d'hommes dites de charité, ou de nos Conférences de saint Vincent de Paul, et vous ne l'apercevrez pas. Tout au plus y constaterez-vous l'effloraison d'une bienfaisance toute naturelle. »

Les passions secouent l'humanité, à l'heure actuelle, d'une manière effrayante ; toutes les convoitises, produit menaçant de l'orgueil, de la cupidité, de la volupté, semblent se rechercher, s'unir comme des flammes ardentes pour faire éclater un terrible incendie.

En face de cette révolution, qui monte à l'assaut de l'ordre et de la société, l'Eglise lève l'Hostie. « Le désir insatiable, a dit Léon XIII, brûle aujourd'hui tous les hommes... Mais la divine Eucharistie nous apporte pour le mal affreux un remède parfait. (Ency. *Mirae caritatis*).

Autour de l'Eucharistie, les hommes professent la véritable égalité chrétienne ; riches et pauvres, savants et ignorants, maîtres et serviteurs, patrons et ouvriers, ils sont tous à genoux devant le seul maître et seigneur du ciel et de la terre.

« Les temples, a dit le P. Monsabré sont les seuls palais de la parfaite égalité. »

L'Eucharistie donne aux hommes la force, le courage pour défendre les libertés de la sainte Eglise. On a osé dire : « Nous avions demandé des hommes et on nous a donné des communiants ! » Le Père Cros avait répondu d'avance : « S'il y a des communiants qui ne sont pas des hommes, c'est qu'ils ne communient pas assez. En tout cas, ils seraient encore moins hommes, s'ils ne communiaient pas. »

On pourrait citer ici le mot célèbre du commandant Marceau à ses officiers qui se scandalisaient de trouver des violences en un homme qui communiait chaque matin : « Heureux êtes-vous que je communie tous les jours ! sans cela je vous flanquerais tous par dessus bord. »

L'Eucharistie est donc le grand moyen de former des hommes capables de s'unir par les liens les plus solides.

« Sans doute, a dit l'orateur de Notre-Dame, le Père Monsabré, le baptême en nous incorporant au Christ, nous fait membres de cette Association divine qui est l'Eglise ; mais parce que Jésus-Christ devenu notre aliment, développe en nous les germes sacrés du baptême ; parce qu'il se donne plus personnellement, plus intimement dans la Communion ; parce que la communication plus abondante de la vie divine resserre les liens qui attachent l'homme chrétien au corps dont il fait partie, c'est à la communion que le Christ ramène la puissance d'Association. »

Cette puissance d'Association, l'œuvre des Hommes de France au Sacré-Cœur la possède eminemment parce qu'elle

les range avant tout autour de l'hostie rayonnante dans l'ostensoir, et en face de la Table Sainte, où ils s'agenouillent au même banquet.

Dans une ville de l'Ouest deux curés voulurent en même temps former, en leur paroisse, une Association d'hommes. Le premier, excellent conférencier, voulut intéresser les adhérents par des discours apologétiques. Après un grand succès de début, l'auditoire se fatigua, il s'amoindrit peu à peu, et l'année suivante il fit complètement défaut.

Le second commença avec un nombre très restreint, mais au pied de l'autel où brillait l'ostensoir. L'heure d'adoration comportait des allocutions simples, entremêlées de prières et de chants. Deux ans après, l'Association comptait plus de trois cent cinquante membres, fidèles et ardents ; les cœurs se réchauffaient près du Cœur Eucharistique.

D'autres ont tenté de faire des cercles d'hommes catholiques avec attraction de jeux, et autres industries purement humaines ; sur leur porte, Mgr d'Hulst conseillait d'écrire : « Estaminet bien pensant. Ici, on entre, on joue, et on sort comme on y est entré. »

On éprouve à cette heure plus que jamais le besoin de créer des Associations paroissiales et diocésaines afin de former une armée catholique vraiment militante. Ce n'est pas en les réunissant de temps en temps pour applaudir de beaux discours, qu'on fera des bataillons solides. Nous devons, sans aucune hésitation former des noyaux d'hommes autour de l'eucharistie et de la table sainte.

Un jour, monsieur l'abbé de Kersolon reçoit quelques messieurs qui désiraient fonder une œuvre de défense et de conquête religieuses, et qui lui demandaient d'être leur chef. L'Abbé, homme de grande foi, qui au Séminaire avait défini le prêtre « Jésus-Christ vivant dans un homme mort », les regarda d'un regard profond et tout surnaturel ; « Avant tout, Messieurs, leur dit-il, laissez-moi vous poser une question préalable : « Communiez-vous ? » Chacun ,interrogé à son tour, s'attribua la communion pascale ou bien quelques rares communions éparses dans l'année. Alors M. de Kersolon se leva : « Non vous n'êtes pas prêts : Quand vous aurez du sang de Jésus-Christ dans les veines, vous pourrez faire l'œuvre du Christ. »

Le Pape Léon XIII a demandé que les Associations tant d'hommes que de jeunes gens, fissent partie des Associations du Sacré-Cœur ; il prévoyait que le Sacré-Cœur les entraînerait au sacrement, où il brûle d'amour pour les hommes.

Quelle Association vraiment catholique pourrait refuser d'apporter ses hommages aux pieds du Roi d'Amour vivant

dans le Très Saint Sacrement et aussi d'y puiser les trésors qui doivent les enrichir.

Il faut l'Eucharistie aux Associations des Pères de familles pour leur procurer, avec un amour plus surnaturel, la protection du foyer.

Il faut l'Eucharistie aux associations de charité et de zèle pour y embraser les cœurs et les entraîner aux héroïques dévouements.

Il faut l'Eucharistie aux associations d'enseignement pour mettre dans l'âme des Instituteurs l'amour de Jésus envers les petits enfants et communiquer aux bienfaiteurs des Ecoles l'estime d'une éducation chrétienne et la générosité nécessaire pour le développer.

Il faut l'Eucharistie aux associations de défense religieuse pour donner la vaillance dans les Saints Combats. *Bella premunt hostilia, da robur fer auxilium.*

Il faut l'Eucharistie aux associations économiques pour que celui qui fut à la fois Maître du monde et ouvrier rétablisse les harmonies sociales.

Toutes sont donc appelées à se ranger, avec leur bannière propre, dans la grande fédération des Hommes de France au Sacré-Cœur qui font profession d'honorer la Sainte Eucharistie.

V. — Pourquoi affilier a Montmartre les Hommes de France au Sacré-Cœur ?

Le Cardinal Guibert, annonçant à la France le monument qu'il allait édifier à Montmartre, écrivait : « c'est là que Jésus-Christ nous demande un autel, où son Cœur sera honoré et notre alliance avec Dieu renouvelée. Qui refuserait d'apporter sa signature à ce traité de paix entre le Ciel et la France ? »

C'est donc sur la Sainte Colline que Jésus attend les hommes de France pour renouveler le pacte de Tolbiac.

Là doit se faire l'union nationale, « dans l'amour de la vérité et dans la vérité de l'amour ». *St Augustin.*

C'est ce qu'a prédit l'éminent Archevêque : Après avoir raconté que Napoléon I avait voulu édifier sur les hauteurs de Montmartre une sorte de Temple de Janus, où se signerait la paix mondiale, il déclare que c'est au vrai Dieu de la paix que la Basilique sera consacrée, et il ajoute : « Là, nous viendrons, avec le sentiment de nos fautes et le repentir dans le cœur implorer la Miséricorde et la protection dont nous avons besoin, là, par un nouvel acte de foi, nous abjurerons les doctrines d'impiété qui égarèrent nos pères à la fin du siècle dernier, et

d'où sont sortis pour eux tant de malheurs ; Là enfin, nous déposerons les passions mauvaises qui ont trop longtemps troublé, déchiré la grande famille, et devant l'autel du Dieu de charité, nous retrouverons cette union qui fera de tous les français un peuple de frères. »

Plus tard, Léon XIII montrait le mouvement de Montmartre, comme le modèle et le centre de cette union.

« Lorsque nous voyons, dit-il, se manifester dans la nation française une volonté si éclatante pour accomplir ce qui touche à la religion, notre vœu le plus cher, c'est que, si on a vu la piété de tous les fidèles briller d'un éclat splendide dans la construction de l'Eglise du Vœu National, il y ait de même une union constante, énergique entre eux pour défendre la cause de la religion catholique dans leur patrie ; que les partis, fassent taire leurs passions qui affaiblissent les forces des bons et accroissent celles des méchants ; qu'il y ait un accord unanime de tous les citoyens pour conserver la gloire d'une nation, à qui les vertus de ses ancêtres ont obtenu une dignité et un nom illustre dans l'Eglise... »

Lapides Clamabunt ! Voilà le cri de ces pierres de Montmartre apportées par toutes les Provinces, par toutes les classes de la Société, par les catholiques de toute opinion, elles se sont placées et serrées les unes près des autres, elles ont formé un concert harmonieux ; fortement cimentées, elles portent haut la majesté des coupoles et la Croix qui les couronnent.

Elles ne cessent de clamer à Paris et à la France : « unissez-vous donc, hommes de France, aimez-vous donc dans le Christ Jésus, cimentez vos esprits et vos colontés, et vous pourrez encore élever d'une manière sublime la gloire et la prospérité de la patrie.

L'union est tellement la fin du Vœu National que toutes ses œuvres doivent y coopérer. Tel est surtout le but de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur.

« Le but est d'obtenir que le règne du Christ s'établisse par un amour répondant à l'amour divin, dans les individus, les familles et les sociétés.

« De prier pour que les Chrétiens n'ayant qu'un cœur dans le Cœur de Jésus, dépensent et emploient leurs forces à la propagation de la religion catholique. »

Nous avons dit que l'Association des Hommes de France est éminemment religieuse. Or, quel centre religieux peut-être comparé à la Basilique de Montmartre? Montmartre a été, durant toute notre histoire, le « lieu le plus sacré de la patrie ». Des saints de France comme saint Bernard, saint François de Sales, saint Vincent de Paul, y ont ressenti comme un avant goût du

Paradis ; les Rois chrétiens, les Evêques, le peuple, n'ont cessé d'aller y offrir leurs hommages à la divine Majesté ; les ordres religieux s'y sont fondés ; c'était un Proverbe : « Qui n'aime pas Montmartre n'est ni chrétien ni français. »

De Bonald a écrit : « Au centre de la France, je voudrais élever un monument qui unirait aux proportions imposantes des pyramides égyptiennes la majesté sainte et sublime du Temple de l'antique Sion, l'intérêt national du Capitole romain.

« Je le consacrerais au Dieu de l'Univers, au Dieu de la France, à ce Dieu qui l'a si longtemps protégée et qui la punit parce qu'il la protège encore.

« Ce temple serait l'objet des vœux et des hommages de la nation. Tout Français accourrait des extrémités du royaume pour adorer le Dieu de la France et l'on retournerait meilleur et plus heureux. »

Il existe ce temple, à Montmartre, objets des vœux et des hommages de la nation, centre religieux par excellence où devraient se rattacher les hommes de France.

L'association, avons-nous ajouté, se forme sous l'étendard du Sacré-Cœur. Mais où est pour la France le trône choisi par Notre-Seigneur Lui-même ? N'est-ce pas ce Temple demandé à Paray-le-Monial et que des circonstances toutes providentielles ont fixé sur les hauteurs de Montmartre ?

C'est bien là que veut régner Celui que nous acclamons « le Roi et le Centre de tous les Cœurs ». De tous les points, les âmes se tournent avec ferveur vers la Colline que l'on a appelé « l'Œil et le Cœur de la France » le lieu d'où « Jésus-Christ veut faire couler les eaux de la grâce, non seulement sur Paris, mais sur la France et le monde entier. »

Enfin, l'Association professe un culte spécial pour la Sainte Eucharistie, source de toute union catholique.

Or, nous avons raconté cette merveilleuse adoration diurne et nocturne établie à Montmartre depuis plus de quarante ans. L'ostensoir y rayonne sans cesse au milieu des adorateurs qui prient pour la patrie.

Montmartre ! Montmartre ! Oui, voilà le centre attractif de tous les hommes de France qui veulent s'unir pour refaire la nation fille aînée de l'Eglise.

Prononcez seulement ce mot enchanteur dans une réunion d'hommes et vous les sentirez vibrer.

Un jeune conférencier voulait consacrer ses vacances à créer des Associations d'hommes. Il pensait que la bonne méthode

serait de mettre en relief avant tout les intérêts matériels et sociaux.

Il vint placer sa tournée apostolique sous la protection du Sacré-Cœur en une nuit d'adoration. Un chapelain lui donna ce conseil :

« Vous devez avoir un beau discours sur la question économique que vous voulez traiter afin de les intéresser. Croyez bien que les hommes quels qu'ils soient sont étonnés que le prêtre ne leur prêche pas la maxime : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu, le reste vous sera donné par surcroît ». Préparez donc quelques idées sur l'Association des Hommes de France, Association religieuse sous l'égide du Sacré-Cœur, autour des autels et du tabernacle, « Association enfin Montmartroise. »

Un mois après ce prêtre zélé revint de ses vacances et de sa tournée apostolique. Que vous avez eu raison, confia-t-il à son conseiller ! Partout mes considérations catholico-économiques ont laissé l'auditoire indifférent ; vite je suis passé à la question religieuse ; les mots : Sacré-Cœur, Montmartre, ont toujours soulevé mon auditoire et l'ont décidé : voilà notre grande force !

Inutile d'insister, qu'on relise ce que nous avons raconté de la Genèse des hommes de France, et on aura par les faits les plus merveilleux, l'illustration des motifs que nous apportons pour engager les prêtres à fonder l'Association des Hommes de France au Sacré-Cœur.

J. B. LEMIUS.

PAGES POUR LES ENFANTS

Au Soleil.

***

Si tu savais comme il fait bon soleil tandis que je t'écris, mon enfant, et comme tout est beau. Hier, il faisait gris. La campagne était détestable. Dans la campagne de mon pays, il y a beaucoup d'oliviers. L'olivier est un arbre qui a un tronc d'un gris noir, rugueux ; des branches tordues, et des feuilles vert très sombre d'un côté, gris cendre de l'autre. Alors, quand il n'y a pas de soleil, la campagne est triste, monotone. Et puis, il avait plu. L'herbe était encore humide, les fleurs courbaient leur tête, pétales refermés. Les oiseaux se taisaient dans les champs. La terre n'était que boue. Et c'était comme si un peu de mort avait passé par là. Mais voici que le soleil est sorti ce matin. Les nuages se sont enfuis en hâte.

Et, le gai miracle ! cette nature qui est pourtant semblable à celle d'hier paraît toute différente. Ce sont toujours des oliviers, toujours de l'herbe, et de petites fleurs, et même encore de la boue autour des flaques d'eau. Mais je t'assure que ce n'est plus du tout la même chose, oh ! plus du tout !

Je t'ai dit que nos oliviers sont gris-cendre ? Où donc ai-je vu cela ? C'est gris-argent qu'ils sont. Et ils scintillent dans les rayons du soleil, au moindre mouvement de la brise.

Je t'ai dit que l'herbe était humide ? Mais non, ça n'est pas de l'humidité, c'est de la fraîcheur, et il fait bon y enfoncer ses pieds.

Les petites fleurs se sont ouvertes toutes grandes, comme prises d'une grande faim d'air pur et de lumière. Les abeilles les butinent sans les froisser. Et les petits oiseaux m'étourdissent de leurs ramages. C'est à celui qui chantera le plus fort.

De la boue et des flaques d'eau ? Mais où donc avais-je vu de la boue ? On dirait des lacs en miniature, et tout autour la terre a pris une teinte dorée, rougeâtre, et si chaude... de la terre où doivent germer des fleurs éclatantes, et mûrir des fruits merveilleux.

Et sur tout cela, mon enfant, un ciel de rêve d'un bleu-roi un peu lavé, où passent, pour jouer à courir, et non pour pleuvoir, cinq ou six petits nuages blancs, aux formes espiègles.

Vraiment, tout cela est bien beau !

***

Et dire que tout cela n'est si beau que parce qu'il fait soleil !

***

Hier, c'était des arbres ternes, de l'herbe mouillée, des fleurs fanées, de la boue.

Aujourd'hui, c'est de l'argent, de la fraicheur, de la beauté, de la joie.

Soleil, Divin soleil, toi sans qui les choses
Ne seraient que ce qu'elles sont ! (1)

C'est le soleil qui embellit la terre, mon enfant, et même qui met notre cœur en contentement.

On n'a pas tout à fait la même âme quand il pleut ou quand le soleil brille.

***

Je voudrais, mon enfant, t'apprendre à mettre toujours ton âme au soleil !

Je voudrais que tout autour de toi tu trouves toujours toutes les choses belles, et bonnes, même quand par elles-mêmes elles te sont laides et mauvaises.

Je voudrais que tu puisses tout aimer auprès de toi, les gens, et les choses ; et les joies et les peines ; et les travaux et les délassements.

Je voudrais que tu t'établisses dans la joie.

***

Je voudrais, mon enfant, que tu voies tout à la lumière de l'amour du Cœur du bon Jésus.

***

Le bon Jésus, mon enfant, n'est pas un inconnu pour toi, je le sais. Je sais que tu n'ignores pas tout ce qu'Il a fait pour te sauver, pour te rendre le droit à la vie éternelle avec le bon Dieu. Mais ce que je voudrais que tu comprennes encore davantage, c'est que tout ce que Jésus a fait pour toi, Il l'a fait par amour. C'est l'amour qui est le seul guide de ses actes.

(1) Edmond Rostand. Chantecler.

Et, l'amour venant du Cœur, c'est à Son Cœur que l'on doit tout...

***

Et c'est par l'amour de Son Cœur que tout s'explique dans notre vie.

***

T'expliquer les grands mystères de notre religion, toutes les vérités de notre foi, par l'amour du Cœur du bon Jésus, serait long, et surtout au peu difficile pour ta petite tête. Quand tu seras plus grand, tu verras cela.

Mais t'expliquer le pourquoi de ta petite vie à toi, petit enfant, par l'amour de Jésus, c'est chose que tu peux comprendre très bien.

***

Et, d'abord, mon enfant, pourquoi Dieu t'a-t-il créé ?

J'entends la réponse que tu sais bien de ton Catéchisme :

« Dieu m'a créé pour Le connaître, L'aimer, Le servir, et ainsi acquérir la vie éternelle. » Mais, dis-moi, la vie éternelle, c'est bien bon et bien beau, sans doute, puisque c'est la vie avec le bon Dieu ? Ce bonheur, le bon Dieu n'était pas obligé de te l'offrir, de te donner, en te créant, la possibilité de l'obtenir, n'est-ce pas? Le bon Dieu pouvait très bien ne pas te créer. S'Il t'a créé, ce n'est que parce qu'Il avait l'intention de te donner du bonheur... et à qui veut-on donner du bonheur, si ce n'est à ceux qu'on aime ?

Ce qui fait que tu peux dire : « Dieu m'a créé parce qu'Il m'aime. » Dis toi cela bien lentement, mon enfant : « Dieu m'a créé, parce qu'Il m'aime » Et quand cette pensée sera bien entrée en toi, tu verras quelle joie elle y aura mise. N'exister que parce qu'on est aimé ! N'avoir pas d'autre raison de vivre que celle-ci : « Je suis aimé ! » Comme c'est bon au cœur, mon petit enfant.

***

Mais, cela, ce n'est que le commencement. Dieu qui t'a créé en t'aimant, parce qu'Il t'aime, ne va pas cesser de te prodiguer cet amour. Depuis le jour où, petit bébé vagissant, tu faisais ton apparition sur la terre, jusqu'au jour où, vieillard affaibli, tu remettras ton âme entre ses mains, le bon Dieu a entouré et entourera ton être entier d'un indéfinissable amour.

Rien ne t'arrive qui ne soit une volonté de son amour.

Joies, peines, travail, plaisir, tout ce qu'Il te donne, et tout ce qu'Il a l'air de t'enlever, tout cela est une manifestation de Son amour.

Et c'est cela qu'il faut que tu comprennes bien.

***

Ne dis jamais : « Si le bon Dieu m'aimait, Il me donnerait ce que je Lui demande ; et Il ne me le donne pas ! » Pauvre petit ! Si tu demandais un revolver chargé à ton père, te le donnerait-il ?. Et qui sait si la joie que tu demandes au bon Dieu n'est pas plus mortelle à ton âme que le revolver chargé ?

Crois-moi, quand le bon Dieu peut nous accorder une joie sans qu'elle nous soit nuisible, Il ne se la fait pas demander longtemps. Rappelle-toi le Jésus de l'Evangile : A-t-il jamais attendu longtemps pour guérir les malades, ressusciter les morts ? Une seule fois, Il a eu l'air de ne pas vouloir accorder à une femme la guérison de sa fille : c'était pour donner à ses apôtres une leçon de confiance en Son Cœur.

Ce que le bon Dieu ne nous donne pas, c'est ce qui risquerait de nous faire du mal. Cela, s'Il nous le donnait, Il ne nous aimerait plus.

***

Ne dis jamais, non plus : « Si le bon Dieu m'aimait, Il ne m'enverrait pas cette peine. » C'est maman qui est malade, c'est la petite sœur qui est morte ; ou, simplement, c'est le camarade qui est méchant.

Crois-tu, mon enfant, que Jésus n'a pas aimé la Très Sainte Vierge, sa Mère ? Et cependant, à quelle créature a-t-Il jamais imposé douleur semblable à celle de Marie assistant à la mort de Son Fils et de Son Dieu ?

Cette épreuve était nécessaire pour que l'âme de Marie grandît encore dans la souffrance, pour qu'elle devînt — comme je te l'ai dit un jour — co-rédemptrice, et la Mère de l'humanité.

C'est par amour pour Marie que Jésus lui a imposé la souffrance.

Crois bien, enfant, que toute souffrance est une preuve de l'amour de Dieu pour toi. C'est parce que Dieu veut donner à ton âme l'occasion de se grandir, de se rendre plus pure, meilleure, plus soumise à sa volonté, qu'Il lui envoie la peine.

***

Mais la joie aussi est une preuve de l'amour du bon Jésus, et les plus simples joies, les plus ordinaires, la joie des récréations

où l'on détend ses petites jambes, tout comme la joie d'être choyé par sa maman.

Regarde tes joies, mon enfant, à la lumière de ce tendre amour du bon Jésus. Dis : « c'est parce que Jésus m'aime qu'Il m'a envoyé ce plaisir d'une belle promenade ; c'est parce que Jésus m'aime que mon petit frère qui était malade est guéri ; c'est parce que Jésus m'aime que je suis un heureux petit enfant que tout le monde gâte. »

Et sache remercier de la joie, comme tu sais remercier de la peine. Sois reconnaissant. Tu dis bien merci quand on te donne un bonbon ; pourquoi ne dirais-tu pas merci à Jésus lorsque Son Cœur te donne les douceurs de ta vie d'enfant.

***

Et même la nécessité du travail est une preuve de l'amour du bon Jésus. Ce travail qui est si pénible et qui devait être si facile au paradis terrestre avant le péché d'Adam ! Il demande maintenant son effort. Cet effort ne nous est imposé que dans un but d'amour de Jésus, mon enfant. C'est l'effort qui développe la volonté, qui fait de nous des hommes ; l'effort, c'est notre part dans la vie que nous avons reçue du bon Dieu.

Si ennuyeux que le travail puisse donc nous paraître, il faut savoir l'accepter, parce que Jésus ne nous y a obligés que pour notre bien. Lui-même s'est astreint au travail, pour nous en donner l'exemple, pour le bénir aussi, pour que nous Le retrouvions tout au long de nos journées.

***

Et les gronderies que nous recevons, les pénitences que l'on nous impose, quelle preuve d'amour du bon Jésus ! Et comme elles changent d'aspect si nous les regardons à la lumière de cet amour !

Ce ne sont plus les marques de mécontentement de ceux qui nous entourent. Ce sont d'abord, surtout, des permissions que Jésus donne pour qu'on enlève le mal qu'il y a en nous, pour qu'on y mette du bien à la place ; pour que nous réparions, et expiions les péchés que nous avons faits. Jésus préfère que nous réparions tout de suite, sur la terre, parce que ce sera moins dur qu'au Purgatoire, et qu'Il nous envoie toujours ce qui sera le moins douloureux.

***

Mon enfant, apprends ainsi à tout voir dans l'amour du

bon Jésus, car vois-tu, rien ne t'arrive qui ne soit un rayon d'amour parti du Cœur du bon Jésus.

Crois-moi, ta vie sera plus simple, plus facile, et tellement plus belle, si tu la comprends comme une preuve d'amour du bon Jésus !

Et ta bonne volonté grandira. Car, pour répondre à cet amour du bon Jésus, tu voudras être meilleur ; accepter sans te plaindre les peines de chaque jour ; profiter sans en abuser des joies quotidiennes ; t'efforcer de faire en tout la volonté de Jésus. Ton cœur, heureux de cet amour constant, aimera Jésus dans la joie.

Et tes prières seront la manifestation de cette joie ; tes Communions seront le désir d'unir ta joie d'aimer Jésus à la joie qu'Il a de t'aimer.

Car, mon enfant, Jésus, Lui aussi t'aime dans la joie. « Mes délices, dit-il, sont d'être avec les enfants des hommes ». Si son plus grand bonheur c'est d'être avec nous, ce ne peut-être qu'à cause de Son grand amour pour nous.

***

Allons, enfant, mets ta vie au soleil !

Mets ta pensée dans le sens de l'amour de Jésus pour toi, vois en toutes choses le Cœur aimant du bon Jésus.

Tu seras toi-même très heureux.

Et tu donneras aussi au bon Jésus, l'une des plus grandes joies que puisse avoir son Cœur :

Trouver enfin des cœurs qui comprennent ton amour, et qui Lui rendent amour pour amour.

***

Mon enfant, soyons la joie du Cœur de Jésus.

Maman Fuocollino.

Voir couvertures du présent numéro. page 4.

Quelques textes sur l'Action de Grâces

PÈRE SAINT, PAR LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE,
JE VOUS OFFRE JÉSUS, VOTRE FILS BIEN-AIMÉ,
ET JE M'OFFRE MOI-MEME, EN LUI, - AVEC LUI, - PAR LUI!
EN ACTION DE GRACES POUR TOUS VOS BIENFAITS,
ET AU NOM DE TOUTES LES CRÉATURES.

Le Devoir de Gratitude. (« Le Saint Sacrement », suite à « *Tout pour Jésus* » R. P. FABER). L. II. section VII, p. 266.

...J'ai cité la gratitude comme la troisième fleur de notre dévotion ; et c'est aujourd'hui un besoin aussi particulier, aussi pressant que la joie ou l'adoration. Si nous allons feuilleter la vie des saints, l'esprit rempli de ces pensées qui, de nos jours, y ont reçu le droit de cité, il semble presque étrange de trouver que la reconnaissance, cette vertu qu'on serait tenté de regarder comme l'apanage de l'antiquité païenne, constitue un des traits principaux du caractère des saints, mais surtout des fondateurs de congrégations et d'ordres religieux. Ils semblent exagérer les plus légères faveurs dont ils ont été les objets et les considérer comme des dettes qu'ils ne pourront jamais acquitter. Saint Philippe de Néri avait une merveilleuse mémoire qui lui permettait de se souvenir des moindres bienfaits. Saint Ignace paraît complètement absorbé par sa reconnaissance et en lègue les obligations aux générations futures de son Ordre. Les honneurs rendus aux défenseurs de la foi et aux auteurs de fondations pieuses durant le moyen-âge, les égards dont ils étaient les objets de la part de l'Eglise, en public et en particulier, sont autant de manifestations du même instinct de sainteté, et ont sans doute une connexion étroite avec l'esprit de reconnaissance. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui, ce qui n'est pas en faveur de notre siècle.

Peut-être faisons-nous moins les uns pour les autres qu'on ne faisait autrefois. Une époque plus primitive que la nôtre, une société dont les mœurs étaient plus simples peut, comme une colonie à ses débuts, nous avoir surpassés dans l'exercice de certaines vertus. Mais ce qui est un fait incontestable, c'est que nous sommes trop portés à recevoir un bienfait comme une chose qui nous est due ; funeste indifférence dont la conséquence tourne à notre préjudice auprès de Dieu. Nous sommes tellement absorbés par la conscience de nos droits (c'est la manie de notre siècle), que nos rapports avec Dieu en sont troublés,

en souffrent, et que nos idées mêmes en ressentent les fâcheux effets. Nous avons tant de droits plus ou moins définis, que nous sommes tentés de considérer tout ce qui nous arrive comme rentrant dans le cercle de nos droits. Nous remarquons ce travers dans les autres lors même que nous nous aveuglons sur notre propre compte. Combien de fois ne nous sommes-nous pas plaints que les pauvres recevaient notre aumône comme une chose qui leur revenait de droit, et non comme une faveur ? Or, si la théologie catholique est vraie, les aumônes ressemblent plus à des droits réels, surtout lorsqu'elles tombent dans la main de véritables pauvres, que les faveurs que nous recevons comme les choses qui nous sont dues, et pour lesquelles nous ne sommes redevables qu'à notre rang et à notre valeur personnels...

... Toutefois, quelle qu'en soit la cause, la gratitude n'est pas la vertu de notre temps ; et son absence est un des vices du siècle contre lesquels il faut nous mettre en garde, lorsque nous nous efforçons d'initier notre âme aux secrets de la sainteté catholique. Quelques personnes ne me verront pas sans étonnement faire autant de cas de la reconnaissance et la regarder comme un des fruits propres à la dévotion au Saint-Sacrement. Mais l'absence de cette vertu est un défaut capital, et est loin d'attester la sainteté chez lui qui en est dépourvu. Montrez-moi un homme qui garde longtemps le souvenir d'un léger bienfait, qui semble n'avoir jamais acquitté les dettes de son cœur, qui exagère ses obligations envers les autres, qui en remarque les anniversaires, qui les acquitte vingt fois au delà de leur valeur, il y a, à mon avis, infiniment plus de probabilité que cet homme devient un saint, que s'il déchirait chaque jour sa chair avec une discipline, que s'il couchait sur la dure, que s'il était ravi en extase durant ses prières, que s'il avait été battu par les démons, enfin que s'il avait vu la Sainte Vierge. Hélas ! nous oublions l'exemple des dix lépreux et des neuf qui se montrèrent ingrats ! ou bien dans ces jours où chacun est plein de soi-même et de son importance, nous ressemblons à Ezéchias qui, après que Dieu lui eut donné un signe, ne rendit pas des actions de grâces proportionnées aux bienfaits qu'il avait reçus, car son cœur était gonflé d'orgueil.

Cherchons maintenant à approfondir l'importance de la gratitude dans la vie spirituelle. La miséricorde de Dieu est le trait principal qu'on retrouve dans les deux emprises de la nature et de la grâce. La reconnaissance est la réponse de l'homme à la miséricorde de Dieu ; et, de même que notre charité envers le prochain est le témoignage le plus vrai de l'amour sincère que nous avons pour Dieu, ainsi la gratitude dont nous faisons preuve envers le prochain en retour des bienfaits que nous avons reçus de lui indique mieux un cœur reconnaissant que la gratitude

envers Dieu, qui se mêle à tant d'autres pieux sentiments. Si Dieu est pour nous le principe de toute chose, alors ces bienfaits viennent de Lui, et Il les envoie de la manière la plus belle et la plus touchante, en les faisant passer par le cœur humain de notre frère inspiré par la grâce. Ainsi, chaque marque de bonté dont nous sommes l'objet reproduit, dans un cadre plus restreint, le mystère de l'Incarnation, et est, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme une miniature de ce miracle si rempli d'attraits. La reconnaissance est aussi basée sur l'humilité, et, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, communique à la grâce qui lui a donné naissance une nouvelle grandeur. L'humilité héroïque se persuade que les mauvais traitements sont la seule chose à laquelle elle ait droit.

La moindre marque de bonté semble une faveur inappréciable à l'homme qui a un sentiment vif et délicat de sa propre indignité. Ce qui l'étonne, c'est qu'on puisse se montrer bon à son égard. Si ceux qui lui ont fait du bien l'avaient connu comme il se connaît lui-même, ils auraient dû, pour lui montrer même la plus banale politesse, se faire une véritable et pieuse violence semblable à celle que se faisaient les saints lorsqu'ils approchaient leurs lèvres des ulcères des lépreux. Saint François de Borgia, en proie à une crainte qui ne tenait nullement à l'affectation, avait coutume de marcher très vite lorsqu'il venait à passer dans les quartiers de boucherie, de peur que les bouchers ne se jetassent sur lui et ne le missent à mort, comme un être indigne de figurer dans la création de Dieu. Cet exemple, toutefois, nous emporte loin de notre sphère. Nous sommes aussi incapables de concevoir une pareille humilité, que d'imaginer le genre de vie que mènent les habitants de la brûlante planète de Vénus ou ceux de l'humide Jupiter. Mais nous pouvons juger par là de ce qu'est la gratitude des saints. D'un autre côté, est-il rien qui rende notre cœur plus accessible à l'amour des autres que la pratique de la reconnaissance ?

Se montrer peu charitable envers un bienfaiteur semble presque chose impossible. Les filles du roi Léar étaient des monstres dans la nature. Pourtant voyez comme il est difficile d'aimer une personne, une seule personne, avec une véritable charité, c'est-à-dire sans la juger, sans la critiquer, mais au contraire en s'étudiant à atténuer le mal, à croire, malgré les apparences, à grossir le bien qu'elle fait, et à se réjouir de ses vertus. Ce serait beaucoup si chaque homme sur la terre entretenait de pareils sentiments à l'égard d'un autre homme. Voilà pourtant un puissant moyen de sanctification, un véritable talent dont il aurait à rendre compte un jour. Et toutefois, je doute que ce soit là un sentiment commun, du moins dans sa pureté évangélique. La gratitude envers les bienfaiteurs est

un acheminement vers ce point, et elle nous laisse bien près du but.

D'ailleurs la gratitude est un missionnaire si éloquent, si persuasif, si plein de grâces ! Ce n'est pas seulement une vertu qui nous sanctifie nous-mêmes, c'est quelque chose qui rend aussi les autres bons et vertueux. C'est une sainte et douce humiliation que d'être aimé, et un véritable abaissement que d'être chéri et respecté de ceux qui nous entourent. La gratitude fait paraître si petit à nos yeux le bien que nous faisons, que nous brûlonsd'en faire davantage ; en même temps, elle attendrit nos cœurs et en dégage toute espèce de petites antipathies, de basses jalousies, de rivalités mesquines et de soupçons offensants. Enfin c'est l'état normal d'une âme sainte que de vivre sous l'influence du sentiment continuel d'obligations dont elle ne peut s'acquitter. C'est là ce qui constitue les rapports entre elle et son Créateur. En même temps, ce qu'il y a dans notre nature de sentiments mauvais et bas, souffre, comme une véritable mortification, le poids d'une obligation quelconque. C'est le propre d'une âme vulgaire de ne pouvoir supporter une obligation. C'est pourquoi d'une façon comme de l'autre, le sentiment d'une obligation est une partie intégrante de la sainteté.

Un homme reconnaissant ne peut pas être un méchant ; et ne serait-ce pas triste, si les païens allaient surpasser dans la pratique et dans l'estime de cette vertu les disciples de ce Maître plein de gratitude qui, à la fin des temps, et au milieu de la pompe terrible du jugement dernier, saura se rappeler et reconnaître un verre d'eau donné en son nom.

Pensées

P. Lallemant. — s. j. (« *Entretiens sur la vie cachée de Jésus-Christ* » *Entretien* xviii, p. 131).

... N'est-il pas vrai que Jésus nous aurait gratifiés infiniment, et nous aurait obligés à une reconnaissance éternelle, s'il nous avait permis une seule fois en notre vie de recevoir son précieux corps ?... Que devons-nous donc dire maintenant que nous voyons qu'Il se donne à nous, depuis tant de siècles, tous les jours, en tous lieux, en tout temps, à toute personne ? Quel sentiment devons-nous avoir, considérant qu'à toute heure du jour, en quelque endroit du monde, on dit la messe, on communie ? Ne faut-il pas dire que c'est un trait de magnificence qui va au-delà de toutes nos pensées ?

Bx Jean Eudes. — (« *Vie et Royaume de Jésus* », *p.* 210).

Oh ! que ne puis-je devenir un océan de larmes, et de larmes de sang, pour déplorer et effacer mes ingratitudes inouïes au regard d'une bonté si grande ! O amour ! amour ! plus d'ingrati-

tude, plus d'offense, plus de péché, plus d'infidélité, plus rien qu'amour.

M. Olier. — (« *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes* » *ch. I, p.* 17).

Notre-Seigneur, pour dilater sa sainte religion envers Dieu, et pour la multiplier en nos âmes, vient en nous, et se laisse en la terre entre les mains des prêtres comme hostie de louange, pour nous communier à son esprit d'hostie, nous appliquer à ses louanges, et nous communiquer intérieurement les sentiments de sa religion.

R. P. Martin de Cochem. — (« *Explication du Saint Sacrifice de la Messe* » *ch. XIII*).

Jésus-Christ est la voie par où nous arrive tout bien ; donc, par Jésus-Christ immolé sur l'autel, nos actions de grâces doivent remonter vers le Ciel.

INVITATION

Un de nos sociétaires,

M. Maurice CHABAS

fait une exposition d'art religieux, à la Palette française

152, Boulevard Haussmann, Paris.

La technique de M. Maurice CHABAS a fait dire déjà de son art qu'il est

un art religieux nouveau.

Quant à l'idée essentielle de son œuvre,

c'est cette admirable vérité

que le Christ, Centre d'amour, attire à Lui

l'Océan des âmes.

Date de l'exposition : du 14 avril au 28 avril 1926 ;

de 10 h. à midi, et de 2 h. à 6 h. (Dimanche excepté)

Amis et Apôtres du Sacré-Cœur.

LE BIENHEUREUX
Michel GARICOITS
1757 - 1863

La célébrité mondiale de la Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus a bien un peu éclipsé le Bienheureux Michel Garicoïts. La solennité de la béatification du Fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus de Bétharram a presque passé inaperçue. Il semble que l'humilité si fidèlement pratiquée pendant sa vie par le Bienheureux l'accompagne jusque dans sa glorification.

Une telle âme cependant ne peut demeurer inconnue aux lecteurs de *Regnabit.*

Ardent apôtre du Cœur de Jésus, fondateur d'une Congrégation de Prêtres voués au culte du Cœur de Jésus et en portant le nom, le Bienheureux Garicoïts doit figurer dans l'édifiante série des « Amis et des Apôtres du Cœur de Jésus ».

Au reste, au contact d'une si grande âme nous nous sentirons attirés à la pratique des vertus les plus difficiles : l'humilité, la douceur, la charité :

Nous nous sommes servis pour cette notice de la Vie composée par le P. Basilide Bourdenne dont la troisième édition refondue a paru en 1918. (1)

I

PREMIÈRES ANNÉES

Celui qui devait être un digne imitateur des vertus et de la charité de saint Vincent de Paul, naquit dans la même contrée que lui, à Ibarre, dans l'ancien diocèse de Dax, le 15 Avril 1797. La persécution religieuse était alors dans toute sa violence, ce fut la raison pour laquelle son baptême fut retardé d'environ six mois. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs qui avaient beaucoup de peine à élever leurs cinq enfants, dont Michel

(1) In-8° X-583, p. PARIS, BEAUCHESNE.

était l'aîné. Le père, Arnaud, bon chrétien, avait rendu souvent aux prêtres insermentés le périlleux service de les conduire de nuit jusqu'à la frontière espagnole, distante seulement de vingt-cinq kilomètres.

Et ce fut surtout Madame Garicoïts, Gratiane Etcheberry, qui eut une profonde influence sur son fils. Excellente chrétienne, elle discerna vite le tempérament bouillant et batailleur de Michel, et, pour qu'il pût s'en rendre maître, elle lui inspira une grande horreur du péché. Malgré ses principes excellents, il arriva bien quelquefois que Michel emporté par son tempérament oubliât son devoir. Il se rappelait qu'il avait commis deux ou trois petits larcins et un jour, en classe, il fit partie d'une conspiration qui n'allait à rien moins qu'à frapper le vieux maître. Le complot échoua, mais il montra l'instinct agressif et décidé de l'enfant.

A onze ans il en savait autant que son maître. La pauvreté obligea ses parents à le mettre en condition, pour y garder les troupeaux dans la chrétienne famille Anghelu, du canton de Saint-Palais. Dans cette famille comme chez ses parents on le trouvait toujours un livre à la main lisant assidûment ou chantant pour se distraire de pieux cantiques. Il ne négligeait cependant jamais l'entier accomplissement de son devoir d'état.

Il fit sa première communion à Garris, vers l'âge de quatorze ou quinze ans. Et ce ne fut pas sans peine. Les décrets sauveurs de Pie x n'avaient pas encore donné la Sainte Eucharistie aux jeunes enfants et le jansénisme continuait ses désolants ravages. La mère de Michel d'abord, puis M. le Curé de Garris inculquèrent à l'enfant une telle crainte respectueuse du sacrement qu'il redouta de faire une mauvaise première communion et devint tout triste et songeur. Il souffrait de ne pouvoir approcher de la Table Sainte. Mais un jour ses terreurs tombèrent subitement et firent place à la joie la plus vive. Cet événement fut décisif. Il fit sa première communion après une préparation exemplaire. La journée dut être délicieuse pour le pieux enfant, mais aucun souvenir précis ne nous est demeuré. Michel n'oublia pas cependant ce beau jour car peu de temps encore avant sa mort il témoigna d'un vif désir de célébrer la Sainte Messe dans l'église où il avait fait sa première communion.

Aussitôt après, Michel partit dans sa famille pour quelque temps. Craignant de ne le point voir revenir, ses maîtres cherchèrent à se l'attacher par les propositions les plus avantageuses.

Mais il avait alors d'autres projets.

II

LE SACERDOCE

Depuis longtemps, en effet, Michel songeait au sacerdoce et on peut affirmer sans crainte d'erreur que son ardeur au travail, était due en grande partie à ce désir. Tout enfant, il aimait à imiter, avec beaucoup de gravité, les cérémonies de la messe, et il souhaitait vivement continuer ses études pour parvenir au sacerdoce. Mais ses parents auxquels il avait confié son projet étaient trop pauvres et dans l'impossibilité de lui procurer même un trousseau.

La grand'mère maternelle de Michel sauva la vocation de son petit-fils en se chargeant des premières démarches. Monsieur le Curé de Saint-Palais consulté proposa de faire héberger l'enfant dans la famille Anghelu. Cette proposition fut acceptée et chaque jour Michel allait au collège de Saint-Palais où il fit de grands progrès et devint le modèle de ses camarades. Mais cette situation ne pouvait durer longtemps parce que la famille Anghelu logeait plusieurs soldats faisant partie des troupes anglo-espagnoles qui tenaient le pays. Michel vint habiter chez M. le Curé de Saint-Palais ; il lui rendait tous les services d'un bon domestique et en retour il pouvait suivre dans ses moments de loisir les cours du collège. Les progrès s'accentuèrent. Toutefois il lui fallait un milieu plus favorable. Sa situation changea alors sans pour autant s'améliorer beaucoup. Il entra au service de Mgr l'Evêque de Bayonne dont il surveillait la domesticité, et suivait des cours dans une pension de la ville.

Partout où il passait il exerçait une heureuse influence, même sur ses supérieurs, et il laissait le souvenir d'une âme ardente, mais austère, pure, laborieuse, douce par vertu et non par tempérament.

Grâce à M. l'Abbé Honnert, secrétaire de l'évêché, qui aplanit toutes les difficultés, Michel put entrer en 1818 au petit Séminaire d'Aire-sur-l'Adour. Un an après, en novembre 1819, il entrait au grand Séminaire de Dax. Il y connut le vénérable Louis Cestac qui, à la même époque, se préparait au sacerdoce. Ces deux grandes âmes se lièrent d'amitié, faisant l'édification de tous, élèves et professeurs. Avant de recevoir le Sacerdoce, Michel fut choisi, avec M. Cestac et quelques autres pour collaborer au relèvement du petit Séminaire de Larressore. Vis-à-vis des enfants le jeune professeur se montra tout à la fois bon et ferme et sut conquérir leur respect et leur affection.

L'Abbé Garicoïts fut ordonné prêtre le 20 décembre 1823 par Mgr d'Astros.

Tout au début de 1824 nous retrouvons M. Garicoïts, vicaire

à Cambo, grosse paroisse à trois kilomètres de Larressore. Dans ce poste nous le voyons ce qu'il fut toujours : bon et ferme et animé d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il fut bon pour son vénéré curé qui, paralytique, avait besoin de beaucoup d'égards ; il fut bon pour ses paroissiens au service desquels il se dépensa sans se préoccuper de sa santé qui passait au dernier plan ; il n'avait en vue que le bien de la paroisse et quelles que pussent être ses fatigues, ses difficultés ou ses souffrances, elles ne pouvaient compter quand il s'agissait d'une âme à sauver ou à consoler. Mais, par contre, il fut ferme vis à vis du mal qu'il stigmatisa toujours et combattit avec la plus âpre énergie réservant aux pécheurs les trésors de sa tendresse pour les ramener à Dieu. Si grande était son influence qu'on venait des villages voisins et même de paroisses éloignées pour entendre sa parole et surtout se confier à lui.

C'est pendant son séjour à Cambo qu'on trouve la première manifestation de sa dévotion au Cœur de Jésus : Aidé d'un pieux professeur de Larressore, M. Jauretche, il établit la confrérie du Sacré-Cœur, qui compta bientôt une centaine de membres. Ensemble ils rédigèrent en basque les statuts de l'association : et l'un des articles insérés par l'abbé Garicoïts fut le devoir de communier pour le repos de l'âme de chaque associé défunt, le jour même de l'inhumation.

C'est ainsi que le futur fondateur des Prêtres du Sacré-Cœur arborait la bannière du Cœur de Jésus dès le début de son ministère sacerdotal, et marchait à la tête de ce mouvement de rénovation dans la piété et dans l'amour. Bientôt tout le pays rivalisa avec Cambo d'édifiantes manifestations et de merveilleux élans vers le Sacré-Cœur ; une quinzaine de paroisses et des milliers de fidèles voulurent s'inscrire dans cette association.

« La manière dont la fête du Sacré-Cœur fut célébrée en 1825 mérite d'être signalée. M. Garicoïts ne négligea rien pour en rehausser l'éclat et exciter la dévotion des fidèles. Il avait fait peindre un beau tableau du divin Cœur (la sainte image environnée d'une gloire, couronnée d'épines et surmontée d'une grande flamme) ; l'église était magnifiquement illuminée et parée comme aux jours des plus grandes solennités » (1).

A la fin de 1825, M. Garicoïts fut nommé professeur de philosophie au grand Séminaire de Bétharram. Il était à la vérité le supérieur officieux de la maison, et tous, maîtres et élèves, le vénéraient. A la mort du Supérieur, le Bienheureux recueillit sa succession et communiqua à la maison une régularité qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. Son autorité était faite de bonté et de fermeté et il savait l'imposer.

(*à suivre*) Lucien BURON, prêtre.

(1) Bourdenne, *La Vie et l'Œuvre du Vénérable Michel Garicoïts*, p-47-48.



BIBLIOGRAPHIE DU SACRÉ-CŒUR

AU SERVICE DE JÉSUS PRETRE, T. II. LES VOULOIRS DE DIEU, in-16 de 351 p., Turin, Marietti, 1925.

Nous avons déjà dit dans cette revue, (*Regnabit*, T. V, p. 262) ce que nous pensions de ces pages tout embrasées de l'amour le plus ardent mis au service d'une volonté énergique et profondément sincère.

Ce second volume, présenté par le R. P. Héris, O. P., nous donne *Les Vouloirs de Dieu,* c'est-à-dire la mise sur pied de cette belle œuvre qu'est l'*Alliance Sacerdotale Universelle des Amis du Sacré-Cœur.* Nous y entendons les plaintes et les désirs de Jésus voulant que ses prêtres aillent à Son Cœur pour s'y réchauffer et y puiser l'amour. Et l'âme qui achètera une telle œuvre, car tout s'achète, même dans le domaine des âmes, c'est la Mère Louise-Marguerite. Elle jouira dans la douleur et l'épreuve, elle aura d'éblouissantes lumières et d'incompréhensibles ténèbres ; Jésus voudra que, pour son Œuvre, elle sente son incapacité et sa faiblesse ; elle ne fera rien, elle, mais le R. P. Charrier, son directeur, fera tout ; ce sera pour l'humble mère l'obscurité et le néant. Mais de cette obscurité et de ce néant, de cette mort apparente surgira une œuvre de miséricordieux amour : Tous les prêtres de Jésus unis par des liens bien étroits puisant aux sources du Maître, et répandant par leur apostolat et leur sainteté l'amour qui vivifie et béatifie.

Quel appel ! Jésus y a mis toute sa tendresse. Il ne faut pas que le prêtre néglige l'avance du Maître ; il y va du salut des âmes et de la gloire de Dieu ; il y va de son salut personnel ; il y va surtout de l'extension du règne de l'Amour dans le monde.

L. B.

R. P. FÉLIX ANIZAN, O. M. I. — *LE CENTRE DU PLAN DIVIN*, — Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris VI — Prix : 7 frcs. 50.

Le titre même de ce livre montre que, pour le R. P. Anizan, le Sacré-Cœur n'est point seulement l'objet d'une dévotion particulière, mais le Centre même de l'ordre divin.

Vérité grandiose et suggestive, dont on peut dire qu'elle est communément admise par les fidèles, mais qu'il est bon de démontrer théologiquement.

Pour indiquer comment l'auteur a conduit son étude, il suffit de transcrire *la table des matières* de son livre.

LIVRE I. — QUELQUES TÉMOIGNAGES.

I. — *Les vieux imagiers.*

Deux tableaux franciscains de la première moitié du XVII[e] siècle. — Une estampe de 1625. — Un marbre astronomique du XVI[e] siècle.

II. — *Le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin, puisque le Cœur du Christ résume symboliquement tout le mystère du Verbe Incarné.*

R. P. Théotime de Saint-Just. — S. G. Mgr Galibert. — S. G. Mgr Guiot. — Abbé Ed. Martin. — R. P. Déodat de Basly.

S. G. Mgr Izart. — R. P. Henry, C. SS. R.

III. — *Le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin, puisque le Cœur du Christ est le premier objet de la prédestination divine et l'exécuteur des desseins de Dieu.*

Chanoine Lejeune.

R. P. Nouët. — R. P. Croiset. — Gabriel Nicollet.

T. R. P. Dehon.

IV. — *Le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin, puisque toute grâce nous vient du Cœur de Jésus.*

Il est principe. Donc Il est terme. Principe et terme, Il est Centre.

R. P. Germain Foch.

V. — *Le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin, puisque le Cœur du Christ est le principe de l'Eucharistie et de l'Eglise.*

Abbé Baudrand. — Dom Vandeur. — R. P. Hilaire Balmès. — Le P. Eudes.

VI. — *Le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin, puisque le Christ exerce par son Cœur son universelle médiation.*

Le Sieur de La Tour. — M. le Chanoine Gaudeau. — S. G. Mgr Nicolas.

VII. — *Quelques témoignages indirects et précis.*

Le R. P. Yenveux — Mgr Pie. — T. R. P. Chevalier. — L'abbé Granger. — Le R. P. Bainvel. — L'abbé Sauvé.

VIII. — *Cette vérité s'impose immédiatement à la pensée chrétienne.*

Mgr Dantin. — Mgr Guichard. — Mgr Otto. — M. l'Abbé Ed. Martin. — R. P. Déodat de Basly.

IX. — *Les Révélations privées.*

La valeur des révélations privées.

Les voyantes d'Helfta.

Sainte Marguerite-Marie.

La vénérable Marguerite du Saint-Sacrement. Une fille de Saint François.

X. — *La pensée de l'Eglise.*

Le droit du théologien.

Litanies du Sacré-Cœur. — Office du Sacré-Cœur.

Quelques prières liturgiques approuvées par l'Église pour des églises : office du P. Eudes, office du P. Croiset.

XI. — *Symphonie.*

Coup d'œil d'ensemble.

Les témoins que nous avons entendu ne font point abstraction

du cœur de chair. — Imagiers. — P. Déodat. — P. Chevalier. — Ils ont le droit de ne pas insister sur le Cœur. — Passage facile.

Ils disent bien que le Sacré-Cœur est Centre. — Il contient tout. — Il est le principe. — Il est le terme. — Il est Centre. — La dévotion au Sacré-Cœur est de compréhension universelle. — La révélation du Sacré-Cœur ouvre une ère nouvelle. — Splendeur de cette vérité que le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin.

LIVRE II. — EXPOSÉ THÉOLOGIQUE.

XII. — *Comment faut-il entendre que le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin ?*

Importance de la question.

En affirmant que le Sacré-Cœur est Centre, il ne faut pas faire abstraction du Cœur du Christ. — Métaphorisme dans les propositions qui énoncent les titres du Sacré-Cœur. — Désharmonie entre le sujet des attributions et l'objet de la dévotion. — Scandale des fidèles. — Vide intellectuel dans la question du Sacré-Cœur.

Dans le sujet de cette affirmation « le Sacré-Cœur est Centre », il faut que reste inclus le cœur de chair, et comme symbole réel (pas comme forme constitutive) de l'amour. — Nature du sujet. — Double sens (sens direct, sens par concomitance) des affirmations qui se disent du Sacré-Cœur. — Chacun de ces deux sens peut-être vrai. — Harmonie de ce jugement symbolique avec la pensée des fidèles et les documents pontificaux. — Portée intellectuelle de ce jugement symbolique.

XIII. — *Deux preuves de cette vérité que le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin.*

Définition populaire du Sacré-Cœur. — Pour le peuple, le Sacré-Cœur, c'est Jésus tout entier sous la figure de son cœur de chair. — Ainsi défini, le Sacré-Cœur est Centre.

Analyse théologique du sujet. — Le centre des choses, c'est Jésus-Christ. — Il est centre à raison de son amour. — Tout son amour est réellement symbolisé dans son cœur. — En vertu de cette symbolisation réelle, il faut attribuer réellement (et symboliquement) au cœur, tout ce qui convient réellement (et formellement) à l'amour que le Cœur symbolise. — Manière de parler de l'Église. — Manière de parler des auteurs spirituels. — Il faut donc attribuer réellement (et symboliquement) au Cœur de Jésus le rôle de Centre du Plan divin.

XIV. — *Harmonie de cette vérité que le Sacré-Cœur est Centre, avec l'immutabilité du Plan divin.*

Les changements qui surviennent dans les choses ne changent pas le Plan divin.

La vue du Sacré-Cœur au Centre du Plan divin n'implique aucun changement dans le centre même de ce plan. — Le Sacré-Cœur a toujours été Centre : inaperçu autrefois, reconnu comme tel aujourd'hui. — Voir le Sacré-Cœur au Centre du Plan divin, c'est imiter le Christ, et c'est mieux percevoir la raison des mystères qui établissent le Christ au Centre de l'ordre surnaturel.

La vue du Sacré-Cœur au Centre du Plan divin n'implique aucune modification réelle dans le contenu de ce Plan. Elle aide à mieux voir le vrai caractère du Plan, qui est un Plan d'amour. Elle aide à concentrer autour de Lui toutes les âmes, par l'amour. — Progrès dans l'immuable.

Puisse, dans l'immuable Plan divin, s'intensifier l'élan des cœurs vers le Sacré-Cœur Centre.

XV. — *Harmonie de cette vérité que le Sacré-Cœur est Centre, avec l'immutabilité du dogme et de la révélation.*

Immutabilité de la révélation et du dogme. — Progrès de l'intelligence en regard de ce dépôt scellé ; vue plus nette de la vérité ; définition d'un point précis ; intelligence plus parfaite du dogme.

Voir le Sacré-Cœur au centre des choses, c'est y voir le Verbe Incarné Rédempteur. — C'est mieux voir les mystères qui Le font Centre. — Rattacher au Sacré-Cœur les réalités surnaturelles, c'est les percevoir sous leur vrai jour.

Étudions tout l'ordre surnaturel à la lumière du Sacré-Cœur. Nous serons les instruments providentiels du véritable progrès.

XVI. — *Harmonie de cette vérité que le Sacré-Cœur est centre avec le caractère mi-facultatif, mi-obligatoire, de la dévotion au Sacré-Cœur.*

Devoir d'aller au Sacré-Cœur : Pie X, Léon XIII, Mgr de Loménie de Brienne, Mgr de Maupas du Tour, Dominique de Trèves.

Caractère de cette obligation : le Pape, Jésus-Christ, attitude générale des fidèles.

La vue du Sacré-Cœur nous impose exactement le même devoir : un devoir qui porte le caractère mi-facultatif, mi-obligatoire, de la dévotion au Sacré-Cœur.

XVII. — *Rayonnement de cette vérité que le Sacré-Cœur est le Centre du Plan divin.*

Lumière et attirance de toute la Révélation du Sacré-Cœur. — Fixation de cette lumière, concentration de cette attirance, à la vue du Sacré-Cœur Centre.

Puisque le Sacré-Cœur est Centre, il faut qu'il attire, et que les âmes, que les œuvres, que l'ordre surnaturel « se centrent » sur lui.

Puisqu'Il est Centre, il faut qu'il rayonne dans la pensée. — Écoles. Catéchismes. Cercles d'études. Séminaires et Facultés catholiques.

Artistes, venez à Lui.

Prière.

***

Heures du Soir. — Poèmes par M. le Chanoine S. Gamber, docteur ès-lettres. — Paris, de Gigord — Prix : 7 frcs. 50.

Beau livre, qu'a inspiré le cœur du Chanoine Gamber, et son sens liturgique.

Par la citation suivante, les amis de *Regnabit* jouiront d'entendre le poète leur parler de l'amour du Christ.

IL NOUS A AIMÉS !.....

O ! mon âme pourquoi douter de cet amour ?
Que Jésus soit ton roi, ton créateur, ton maître,
Ces titres, humblement tu sais les reconnaître
Et sans peine leur rendre hommage chaque jour.

Mais que ce Dieu pour toi soit aussi vraiment Père
Plus tendre mille fois que tous ceux d'ici-bas
Et que cette tendresse il ait daigné la faire
Si grande, que jamais tu ne la comprendras ;

Que ce Père ait un cœur de chair comme le nôtre,
Un vrai cœur qui palpite et qui peut s'émouvoir,
Délicat, généreux, ardent plus que tout autre,
Et qui nous donna tout pour si peu recevoir,

Voilà ce qu'il faut croire et savoir, ô mon âme,
Surtout dans la douleur que nul ne vient calmer
Quand ton délaissement plus que jamais réclame
Quelqu'un qui te comprenne et qui veuille t'aimer.

Oui, ton Jésus est là qui près de toi demeure
Quand les autres s'en vont, et qui sait compatir,
Et son cœur est le seul où l'on entre à toute heure :
Heureux si l'on consent à n'en jamais sortir !...

A ton tour aime-le : toujours, quand le jour baisse,
Toujours, quand le soleil se lève radieux,
Aime-le dans les pleurs comme dans l'allégresse,
Car l'amour est le seul chemin qui mène aux Cieux !...

Chanoine STANISLAS GAMBER,
secrétaire perpétuel de l'Académie de Marseille.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

MOTT (R. P. MARIE-EDOUARD) C. M. — *Le Scapulaire vert et ses prodiges*. in-16 de 114 pages, Paris. Maison-Mère des Filles de la Charité, 140, rue du Bac, 1923.

Le Scapulaire vert n'appartient pas à l'histoire du Sacré-Cœur, mais les relations étroites entre le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie nous font un devoir de le faire connaître à nos lecteurs et amis.

Il semble que la Sainte Vierge ait choisi l'Institut des Filles de la Charité pour en faire le messager de ses miséricordes. Après Catherine Labouré, Sœur Justine Bisqueyburu fut chargée de propager un insigne destiné à provoquer un grand courant de ferveur et de grâce. C'est le 28 janvier 1840, que Marie apparut à sa privilégiée, tout au début de son séminaire. Dans la suite et à plusieurs reprises, les apparitions se renouvelèrent, au cours desquelles la Sainte Vierge chargea Sœur Bisqueyburu de confectionner un médaillon d'étoffe avec, sur l'endroit, l'image de Marie et, à l'envers, le Saint Cœur de Marie percé et rayonnant. Après bien des hésitations et des tâtonnements, on fit faire des scapulaires et on les répandit tout d'abord en petit nombre, puis plus largement.

Tout de suite, les prodiges les plus étonnants récompensèrent la foi des fidèles : guérisons, conversions surtout prouvèrent et la puissante miséricorde de Marie, et le surnaturel des manifestations

En trois parties, l'auteur nous raconte brièvement la vie de la Sœur Bisqueyburu, sa mission, et les consolantes grâces résultant du port du scapulaire vert. Parmi ces prodiges, retenons la conversion du teneur de livres de M. Letaille, le graveur du scapulaire, et celle de l'assassin de Mgr Affre.

Propageons de tout notre pouvoir une dévotion aussi efficace, si glorieuse pour Dieu et si utile aux âmes. L. B.

DÉPOSÉS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Leçons Fondamentales sur la Religion, par Mgr A. Nègre, archevêque de Tours. — Mame, Tours. — Un vol. in-12 de 227 pages. Broché : 7 francs.

L'Ombre tragique, par J. de Belcayre. — Roman *Bijou* de 264 pages. Broché, 3 francs ; port, o fr. 30, Relié, 5 fr. 50 ; port, 0 fr. 45. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-viie. (C. C. 1668.)

Le Secret du forçat, par Gouraud d'Ablancourt. — No 141 des Romans Populaires. 100 pages. Prix, 0 fr. 75 ; port, 0 fr. 15. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-viiie. (C. C. 1668.)

La Lampe et l'Etoile, par Henriette Bezançon. — Roman *Bijou* de 218 pages. Broché, 3 fr. ; port, 0 fr. 30. Relié, 5 fr. 50 ; port, 0 frcs 45. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-viiie. (C. C. 1668,

La Chambre au loup, par Gaspard de Weede. — Roman *Bijou* de 232 pages. Broché, 3 francs ; port, 0 fr. 30 ; relié, 5 fr. 50 ; port 0 fr 15. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-viiie (C. C. 1668, Paris.)

L'Elue, par Georges Thierry. — Roman Populaire no 140. 100 pages. Prix, 0 fr.75 ; port 0 fr. 15. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-viiie (C. C. 1668, Paris.)

La Rançon du silence, par Georges de Lys. — Roman *Bijou* de 248 pages. Broché, 3 francs ; port 0 fr. 30. Relié, 5 fr. 50 ; port, 0 fr. 45. — Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris-viiie (C. C. 1668.)

Une âme d'enfant Guy de Fontgalland. — (1913-1925) : In-12 de 80 pages, avec trois portraits. Bonne Presse, 1925. 2 francs ; port, 0 fr 30.

L'Evangile de Jean, par Carlos d'Eschevannes. Préface de Son Eminence le Cardinal Mercier, archevêque de Malines. — Un beau volume in-8 carré. Prix : 12 fr. 75, franco. *Aubanel Fils Aîné,* Éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Autour des Idoles, analyses et portraits pour l'Apostolat, par Michel-Ange Jabouley, de la Corporation des Publicistes Chrétiens. Préface de François Veuillot.

Prix : *broché* 7 *francs* ; *franco,* 7 fr 50.

Aubanel Fils Aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Pour les Dimanches Chrétiens, Collectes, Epîtres, Évangiles, par le Chanoine Hector Reynaud, lauréat de l'Académie Française. Lettre-Préface de S. G. Mgr Paget, Evêque de Valence. — Un fort beau volume in-8 de 432 pages. Prix : 14 fr. 75, franco.

Aubanel Fils Aîné, Éditeur, 15, Place des Études, Avignon.

Faut-il croire aux Esprits ? par JOSEPH SERRE. Un beau volume in-8 couronne. Prix : 3 fr. 30, franco.

Aubanel Fils Aîné, Éditeurs, 15, Place des Études, Avignon.

Heures Saintes, Douze méditations pour l'Adoration de la Sainte Eucharistie par le Chanoine J. DE MARTIN-DONOS, Lettre-préface de S. G. Mgr de LLobet, Archevêque-Coadjuteur d'Avignon. Un beau volume in-8 tellière. Prix : 6 fr. 45, franco.

Aubanel Fils Aîné, Éditeurs, 15, Place des Études, Avignon.

L'Abbé PAUL BUYSSE, Prof. d'Apologétique. *Jésus devant la critique,* Son Existence, Sa Mission, Sa Personnalité. (Vers la Foi Catholique II.) —

Éditions *Beyaert,* Bruges (Belgique.)

Dépôt : Paris, *Giraudon,* 22 rue Jacob. Prix : 15.00 francs.

Vie et Lettre de Sœur Emilie, des Filles de la croix, par le R. P. VICTOR COUTY, S. J., d'après le R. P. Richstaetter, S. J. Tome I Vie. — Librairie *Giraudon,* 22, rue Jacob, Paris. — Prix : 6 francs.

Vers la Restauration Liturgique, par l'ABBÉ A. GRŒGAERT, professeur de Liturgie au grand séminaire de Malines. Prix : 2 francs. — S'adresser à l'auteur.

REVUES

« *Allez* ».

Beau commentaire de « Gratias » sur le Cœur de Jésus, source de vie et de sainteté. (1)

Bulletin da Guarda de Honra do Sagrado Coraçao de Jesus.

Le 1er avril 1925, a paru le premier numéro du Bulletin de la Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus, organe officiel des Archiconfréries et Confréries Brésiliennes. Deux Archevêques l'ont béni à son apparition : Mgr Sébastien Leme da Silveira-Cintra, archevêque titulaire de Pharsale, coadjuteur de l'archevêque de Rio-de-Janeiro, et Mgr Joachim de Sousa, archevêque de Diamantina.

Dans « Chroniques locales » (*Chronicas locaes*) il est rappelé que la Garde d'Honneur existe dans le diocèse de Diamantina depuis 1864, c'est-à-dire un an après sa fondation à la Visitation de Bourg-en-Bresse.

En 1921, elle comptait 69 confréries agrégées et 22.645 associés encouragés par 326 zélateurs et zélatrices bien actifs.

Bulletin du Vœu de l'Univers Catholique pour l'érection d'une basilique du Sacré-Cœur à Jérusalem.

Dans le numéro d'octobre 1925, nous trouvons un bel article du R. P. L mius sur le Mont des Oliviers : Pourquoi et comment y va-t-on, ce qu'est cette colline et ce qu'on y voit.

Le total des souscriptions s'élève maintenant à plus de 750.000 frcs.

Le Croisé :

C'est le Bulletin du Comité permanent de la Langue Française au Cana a, Québec (P. L. F.) Il est aussi l'Écho du Ralliement Catholique et Français en Amérique (Ralliement C. F. A.) de la Ligue de Presse Catholique (L. P. C.) du Règne Social du Sacré-Cœur et de la Ligue Franc-Catholique. Beaucoup d'œuvres fusionnent ainsi, qui mènent le

(1) Juin 1925, p. 60.

bon combat pour Dieu et pour la France, contre Satan et sa synagogue, la Franc-maçonnerie, par leurs généreux efforts en vue d'établir le Règne social du Cœur de Jésus.

L'Echo de Saint François et de St Antoine de Padoue (des Frères mineurs Capucins Canadiens.)

Le R. P. Martial continue ses études sur *Le Sacré-Cœur de Jésus - Ses Merveilles - Ses Trésors* ; et le R. P. Alexis, dans le nº de janvier 1925 nous parle de *La Réparation*.

Le sanctuaire se transforme peu à peu ; le nouveau monastère est entièrement terminé et peut loger soixante religieux. Il n'y en a encore que vingt-deux. L'aménagement est moderne : lumière électrique, puits à moteur, courrier quotidien, service de transports, et bientôt... téléphone. Toutes ces améliorations contribueront à accroître le mouvement des pèlerinages qui ne fait que grandir sans arrêt. Près de cent mille pèlerins en 1924. Le Cœur de Jésus y est bien honoré.

Dans *Le Montmartre Martiniquais*, bulletin mensuel des Œuvres Eucharistiques à la Martinique, *une Mère* suggère l'idée suivante : « C'est le siècle des associations. Pourquoi les femmes, les mères martiniquaises n'auraient-elles pas aussi leur « Société » de secours Mutuels, qui aurait pour blason le Cœur même du Maître et, pour devise, celle de ce cœur : « Adveniat regnum tuum. »

Le Règne du Sacré-Cœur (des Prêtres du Cœur de Jésus de Louvain.)

Dans les Nºˢ de juin et juillet 1925, le R. P. Kauters continue son commentaire sur les *Litanies du Sacré-Cœur* ; et deux pages sur *La Dévotion au Sacré-Cœur et les six Saints récemment canonisés par sa Sainteté Pie XI*, nous montrent que ces saints ont été des amis du Cœur de Jésus.

Union Spirituelle des Veuves de France.

Dans le premier numéro de ce bulletin, octobre-novembre 1923, Dona Maria Pia Ugolini, la Présidente des Sœurs Oblates de la Tour des Miroirs à Rome rapporte une vision de Sainte Françoise Romaine au cours de laquelle Jésus lui montra la plaie de son côté et son divin Cœur.

La Vie Spirituelle :

Dans son numéro d'octobre 1925, le R. P. Garrigou-Lagrange, dans un bel article, traite de la royauté universelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais en se « plaçant surtout au point de vue de la vie intérieure, qui doit être l'âme du culte intérieur, soit individuel, soit social. »

L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT.

Imprimerie HIRT & Cⁱᵉ, 53, Rue des Moissons, REIMS.